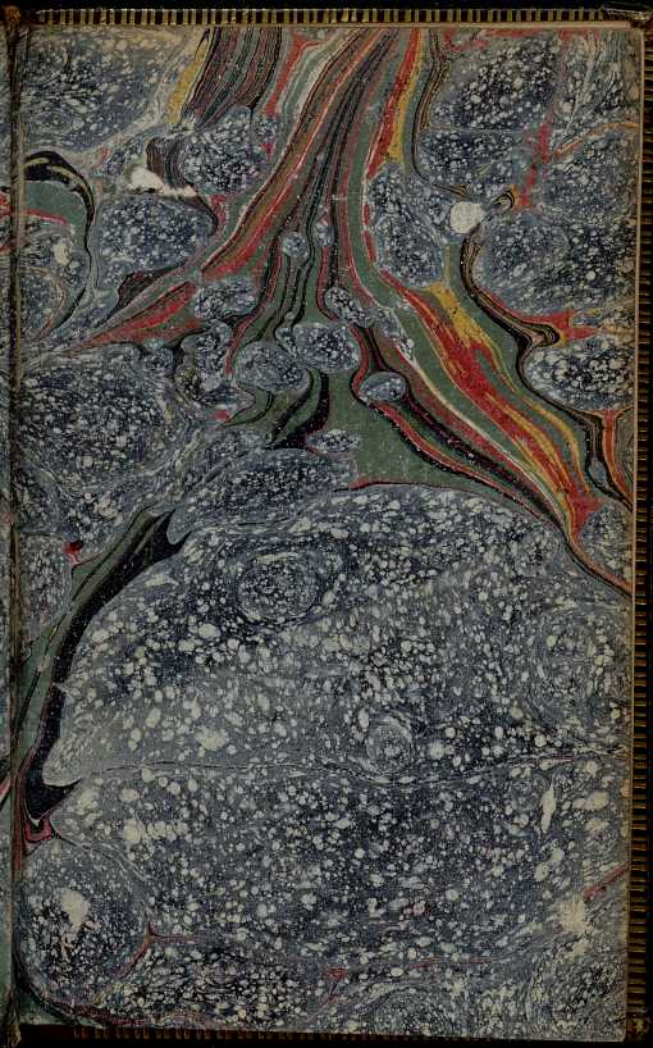
LES INCAS

I

A
11
500

James Mc Donald



A
11
500

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13

FRONTISPICE

le C. Giraud. le S.t m. a. d. la p.

Arrête! commence par moi je me defie de ma main, et je veux mourir de la tienne.

LES INCAS,

OU

LA DESTRUCTION DE L'EMPIRE DU PEROU,

PAR M. MARMONTEL.

TOME PREMIER.

Accordez à tous la tolérance civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en souffrant avec patience tout ce que Dieu souffre, & en tâchant de ramener les hommes par une douce persuasion.

FÉNELON, *Direction pour la conscience d'un Roi.*

A PARIS.

L'AN IIIe DE LA RÉPUBLIQUE.

PRÉFACE.

TOUTES les Nations ont eu leurs brigands & leurs fanatiques, leurs temps de barbarie, leurs accès de fureur. Les plus estimables sont celles qui s'en accusent. Les Espagnols ont eu cette sincérité, si digne de leur caractere.

Jamais l'Histoire n'a rien tracé de plus touchant, de plus terrible, que les malheurs du Nouveau Monde dans le Livre de Las-Casas (1). Cet Apôtre de l'Inde, ce vertueux Prélat, ce témoin qu'a rendu célebre sa sincérité courageuse, compare les Indiens à des agneaux (2), & les Espagnols

(1) La découverte des Indes Occidentales publiée en Espagne en 1542, traduite en français, & imprimée à Paris en 1687.

(2) Christophe Colomb rendoit aux Indiens le même témoignage. » Je jure, di-

à des tigres, à des loups dévorans, à des lions pressés d'une longue faim. Tout ce qu'il dit dans son Livre, il l'avoit dit aux Rois, au Conseil de Castille, au milieu d'une Cour vendue à ces brigands qu'il accusoit. Jamais on n'a blâmé son zele; on l'a même honoré: preuve bien éclatante que les crimes qu'il dénonçoit n'étoient ni permis par le Prince, ni avoués par la Nation.

On sait que la volonté d'Isabelle, de Ferdinand, de Ximenès, de Charles-Quint, fut constamment de ménager les Indiens: c'est ce qu'attestent toutes les ordonnances, tous les réglemens faits pour eux (1).

---

foit-il à Ferdinand dans une de ses lettres, je jure à Votre Majesté, qu'il n'y a pas au monde un peuple plus doux. »

(1) « Ce que je vous pardonne le moins, disoit Isabelle à Christophe Colomb, c'est d'avoir ôté, malgré mes défenses, la liberté à un grand nombre d'Indiens. »

Quant à ces crimes, dont l'Espagne s'est lavée en les publiant elle-même & en les dévouant au blâme, on va voir que par-tout ailleurs les mêmes circonstances auroient trouvé des hommes capables des mêmes excès.

Les peuples de la Zône tempérée, transplantés entre les tropiques, ne

---

Le réglement de Ximenès portoit que les Indiens seroient séparés des Espagnols; qu'on les occuperoit utilement, mais sans rigueur; qu'on en formeroit plusieurs villages; qu'on assigneroit à chaque famille un héritage qu'elle cultiveroit à son profit, en payant un tribut équitablement imposé.

Dans une assemblée de Théologiens & de Jurisconsultes, qui se tint à Burgos, le Roi Catholique, Ferdinand, déclara que les habitans du Nouveau Monde étoient libres, & qu'on devoit les traiter comme tels. » Votre Majesté, dit Las-Casas à Charles-Quint, ordonna encore la même chose l'an 1523. » Même décision en 1529, d'après une conférence & de longs débats dans le Conseil.

peuvent, sous un ciel brûlant, soutenir de rudes travaux. Il falloit donc, ou renoncer à conquérir le Nouveau Monde, ou se borner à un commerce paisible avec les Indiens, ou les contraindre, par la force, de travailler à la fouille des mines & à la culture des champs.

Pour renoncer à la conquête, il eût fallu une sagesse que les Peuples n'ont jamais eue, & que les Rois ont rarement. Se borner à un libre échange de secours mutuels eût été le plus juste : par de nouveaux besoins & de nouveaux plaisirs, l'Indien seroit devenu plus laborieux, plus actif, & la douceur eût obtenu de lui ce que n'a pu la violence. Mais le fort, à l'égard du foible, dédaigne ces ménagemens ; l'égalité le blesse ; il domine, il commande, il veut recevoir sans donner. Chacun, en abordant aux Indes, étoit pressé de s'enrichir ; & l'échange étoit

un moyen trop lent pour leur impatience. L'équité naturelle avoit beau leur crier, » Si vous ne pouvez pas vous-même tirer du sein d'une terre sauvage les productions, les métaux, les richesses qu'elle renferme, abandonnez-la; soyez pauvres, & ne soyez pas inhumains. » Fainéans & avares, ils voulurent avoir, dans leur oisiveté superbe, des esclaves & des trésors. Les Portugais avoient déja trouvé l'affreuse ressource des Negres; les Espagnols ne l'avoient pas; les Indiens, naturellement foibles, accoutumés à vivre de peu, sans désirs, presque sans besoins, amollis dans l'oisiveté, regardoient comme intolérables les travaux qu'on leur imposoit; leur patience se lassoit & s'épuisoit avec leur force; la fuite, leur seule défense, les déroboit à l'oppression; il fallut donc les asservir. Voilà tout naturellement ses premiers pas de la tyrannie.

Les Caſtillans qui paſſerent dans l'Inde avec Chriſtophe Colomb, étoient la lie de la Nation, le rebut de la populace (1). La miſere, l'avidité, la diſſolution, la débauche, un courage déterminé, mais ſans frein comme ſans pudeur, mêlé d'orgueil & de baſſeſſe, formoient le caractere de cette ſoldateſque, indigne de porter les drapeaux & le nom d'un peuple noble & généreux. A la tête de ces hommes perdus, marchoient des volontaires ſans diſcipline & ſans mœurs, qui ne connoiſſoient d'honneur que celui de la bravoure, de droit que celui de l'épée, d'objet digne de leurs travaux que le pillage & le butin; & ce fut à ces hommes que l'Amiral Colomb eut la malheureuſe imprudence d'abandonner les peuples qui ſe livroient à lui.

(1) On y joignit les mal-faiteurs.

Les habitans de l'isle Haïti (1) avoient reçu les Castillans comme des Dieux. Enchantés de les voir, empressés à leur plaire, ils venoient leur offrir leurs biens avec la plus naïve joie & un respect qui tenoit du culte. Il dépendoit des Castillans d'en être toujours adorés. Mais Colomb voulut aller lui-même porter à la Cour d'Espagne la nouvelle de ses succès. Il partit (2), & laissa dans l'isle, au milieu des Indiens, une troupe de scélérats qui leur prirent de force leurs filles & leurs femmes, en abusèrent à leurs yeux, & par toute sorte d'indignités, leur ayant donné le courage du désespoir, se firent massacrer.

(1) L'isle Espagnol, ou Saint-Domingue.

(2) Il eut peur qu'un de ses Lieutenans, appelé Pinçon, qui s'étoit détaché de lui avec son navire, n'allât le premier en Espagne porter la nouvelle de la découverte, & s'en attribuer l'honneur.

Colomb, à son retour, apprit leur mort ; elle étoit juste ; il auroit dû la pardonner : il la vengea par une perfidie. Il tendit un piége au Cacique (1) qui avoit délivré l'isle de ces brigands, le fit prendre par trahison, le fit embarquer pour l'Espagne. Toute l'isle se souleva ; mais une multitude d'hommes nus, sans discipline & sans armes, ne put tenir contre des hommes vaillans, aguerris, bien armés : le plus grand nombre des Insulaires fut égorgé, le reste prit la fuite, ou subit le joug des vainqueurs. Ce fut là que Colomb apprit aux Espagnols à faire poursuivre & dévorer les Indiens par des chiens affamés, qu'on exerçoit à cette chasse (2).

(1) Le Cacique s'appeloit Caonabo. Le navire où il étoit embarqué, & cinq autres navires prêts à mettre à la voile, furent brisés & engloutis par une horrible tempête, avant d'être sortis du port.

(2) « Ils leur sautoient à la gorge avec

Les Indiens, assujettis, gémirent quelque temps sous les dures loix que les vainqueurs leur imposoient. Enfin excédés, rebutés, ils se sauverent sur les montagnes. Les Espagnols les poursuivirent, & en tuerent un grand nombre; mais ce

---

d'horribles hurlemens, les étrangloient d'abord, & les mettoient en pieces après les avoir terrassés. » (Las-Casas.) Croiroit-on que les Historiens ont pris plaisir à faire un magnifique éloge de l'un de ces chiens, appelé Bézerillo, » lequel, pour sa férocité & sa sagacité singuliere à distinguer un Indien d'avec un Espagnol, avoit la même portion qu'un soldat, non seulement en vivres, mais en or, en esclaves, &c. ! » Les autres chiens n'avoient que la demi-paie; mais ils se nourrissoient de la chair des Indiens qu'ils égorgeoient, ou que l'on égorgeoit pour eux. On a vu, dit Las-Casas, des Espagnols assez inhumains pour donner à manger de petits enfans à leurs chiens affamés. Ils prenoient ces enfans par les deux jambes, & les mettoient en quartiers.

massacre ne remédioit point à la nécessité pressante où l'on étoit réduit : plus de cultivateurs, & dès-lors plus de subsistances. On distribua aux Espagnols des terres que les Indiens furent chargés de cultiver pour eux. La contrainte fut effroyable. Colomb voulut la modérer ; sa sévérité révolta une partie de sa troupe : les coupables, selon l'usage, noircirent leur accusateur, & le perdirent à la Cour.

Celui qui vint prendre la place de Colomb (1), & qui le renvoya en Espagne chargé de fers, pour avoir voulu mettre un frein à la licence, se garda bien de l'imiter : il vit que le plus sûr moyen de s'attacher des hommes ennemis de toute discipline, c'étoit de donner un champ libre au désordre & au brigandage, dont il partageroit les fruits. Ce fut là sa conduite.

(1) François de Bovadilla.

De la corvée à la ſervitude le paſſage eſt facile : ce tyran le franchit. Les malheureux Inſulaires, dont on fit le dénombrement, furent diviſés par claſſes, & diſtribués comme un bétail dans les poſſeſſions Eſpagnoles, pour travailler aux mines & cultiver les champs. Réduits au plus dur eſclavage, ils y ſuccomboient tous, & l'iſle alloit être déſerte. La Cour, informée de la dureté impitoyable du Gouverneur, le rappela ; & par un événement qu'on regarde comme une vengeance du ciel, à peine fut-il embarqué, qu'il périt à la vue de l'iſle. Vingt-un navires chargés de l'énorme quantité d'or qu'il avoit fait tirer des mines, furent abimés avec lui. Jamais l'Océan, dit l'Hiſtoire, n'avoit englouti tant de richeſſes. J'ajouterai, ni un plus méchant homme.

Son ſucceſſeur (1) fut plus adroit,

(1) Nicolas Ovando.

& ne fut pas moins inhumain. La liberté avoit été rendue aux Insulaires ; & dès-lors le travail des mines & leur produit avoient cessé. Le nouveau tyran écrivit à Isabelle, calomnia les Indiens, leur fit un crime de s'enfuir à l'approche des Espagnols, & d'aimer mieux être vagabonds, que de vivre avec des Chrétiens, pour se faire enseigner leur loi : *comme s'ils eussent été obligés de deviner*, observe Las-Casas, *qu'il y avoit une loi nouvelle.*

La Reine donna dans le piége. Elle ne savoit pas qu'en s'éloignant des Espagnols, les Indiens fuyoient de cruels oppresseurs ; elle ne savoit pas que, pour aller chercher & servir ces maîtres barbares, il falloit que les Indiens quittassent leurs cabanes, leurs femmes, leurs enfans, laissassent leurs terres incultes, & se rendissent au lieu marqué à travers des déserts immenses, exposés à pé-

rir de fatigues & de faim. Elle ordonna qu'on les obligeroit à vivre en société & en commerce avec les Espagnols, & que chacun de leurs Caciques seroit tenu de fournir un certain nombre d'hommes pour les travaux qu'on leur imposeroit.

Il n'en fallut pas davantage. C'est la méthode des tyrans subalternes, pour s'assurer l'impunité, de surprendre des ordres vagues, qui servent au besoin de sauve-garde au crime, comme l'ayant autorisé. Le Gouverneur s'étant délivré, par la plus noire trahison, du seul peuple de l'isle qui pouvoit se défendre (1), tout le reste fut opprimé (2); & dans

(1) Le peuple de Xaragua.

(2) » Ceux qu'Ovando avoit mis à la tête des troupes, avec ordre d'ôter pour jamais aux Indiens le pouvoir de lui causer de l'inquiétude, les réduisirent à de si cruelles extrémités, que ces malheureux s'enfonçoient de rage leurs fleches dans le

les mines de Cibao il en périt un ſi grand nombre, que l'iſle fut bientôt changée en ſolitude. Ce fut là comme le modèle de la conduite des Eſpagnols dans tous les pays du Nouveau Monde. De l'exemple on fit un uſage, & de l'uſage un droit de tout exterminer.

Or, que dans ces contrées, comme par-tout ailleurs, le fort ait ſubjugué le foible; que pour avoir de l'or on ait verſé du ſang; que la pareſſe & la cupidité aient fait réduire en ſervitude des peuples enclis au repos, pour les forcer aux travaux les plus durs, ce ſont des vérités communes. On ſait que l'amour des richeſſes & de l'oiſiveté engendre les brigands; on ſait que dans l'éloigne-

---

corps, les retiroient, les mordoient, les briſoient, & en jetoient les débris aux Chrétiens, dont ils croyoient s'être vengés par cette inſulte. » (Herrera.)

ment les loix ſont ſans appui, l'autorité ſans force, la diſcipline ſans vigueur; que les Rois qu'on trompe de près, on les trompe encore mieux de loin; qu'il eſt aiſé d'en obtenir par le menſonge & la ſurpriſe, des ordres dont ils frémiroient, s'ils en prévoyoient les abus.

Mais ce qui n'eſt pas dans la nature des hommes, même les plus pervers, c'eſt ce que je vais rappeler. La plume m'eſt tombée de la main plus d'une fois en l'écrivant; mais je ſupplie le Lecteur de ſe faire un moment la violence que je me ſuis faite. Il m'importe, avant d'expoſer le deſſein de mon Ouvrage, que l'objet en ſoit bien connu. C'eſt Barthelemi de Las-Caſas qui raconte ce qu'il a vu, & qui parle au Conſeil des Indes.

» Les Eſpagnols, montés ſur de beaux chevaux, armés de lances & d'épées, n'avoient que du mépris

pour des ennemis si mal équipés; ils en faisoient impunément d'horribles boucheries; ils ouvroient le ventre aux femmes enceintes, pour faire périr leur fruit avec elles; ils faisoient entre eux des gageures, à qui fendroit un homme avec le plus d'adresse d'un seul coup d'épée, ou à qui lui enleveroit la tête de meilleur grâce de dessus les épaules; ils arrachoient les enfans des bras de leur mere, & leur brisoient la tête en les lançant contre des rochers..... Pour faire mourir les principaux d'entre ces Nations, ils élevoient un échafaud de perches. Après les y avoir étendus, ils allumoient sous l'échafaud un petit feu, pour faire mourir lentement ces malheureux, qui rendoient l'ame avec d'horribles hurlemens, pleins de rage & de désespoir. Je vis un jour quatre ou cinq des plus illustres de ces Insulaires qu'on brûloit de la sorte; mais

comme les cris effroyables qu'ils jetoient dans les tourmens étoient incommodes à un Capitaine Espagnol, & l'empêchoient de dormir, il commanda qu'on les étranglât promptement. Un Officier dont je connois le nom, & dont on connoît les parens à Séville, leur mit un bâillon à la bouche, pour les empêcher de crier, & pour avoir le plaisir de les faire griller à son aise, jusqu'à ce qu'ils eussent rendu l'ame dans ce tourment. J'ai été témoin oculaire de toutes ces cruautés, & d'une infinité d'autres que je passe sous silence.»

Le volume d'où j'ai tiré cet amas d'abominations, n'est qu'un recueil de récits tout semblables; & quand on a lu ce qui s'est passé dans l'isle Espagnole, on sait ce qui s'est pratiqué dans toutes les isles du Golfe sur les côtes qui l'environnent, au Mexique & dans le Pérou.

Quelle fut la cause de tant d'hor-

reurs dont la nature eſt épouvantée? Le fanatiſme; il en eſt ſeul capable; elles n'appartiennent qu'à lui.

Par le fanatiſme, j'entends l'eſprit d'intolérance & de perſécution, l'eſprit de haîne & de vengeance, pour la cauſe d'un Dieu que l'on croit irrité, & dont on ſe fait les Miniſtres. Cet eſprit régnoit en Eſpagne, & il avoit paſſé en Amérique avec les premiers Conquérans. Mais comme ſi l'on eût craint qu'il ne ſe ralentît, on fit un dogme de ſes maximes, un précepte de ſes fureurs. Ce qui d'abord n'étoit qu'une opinion, fut réduit en ſyſtême. Un Pape y mit le ſceau de la puiſſance apoſtolique, dont l'étendue étoit alors ſans bornes: il traça une ligne d'un pole à l'autre, & de ſa pleine autorité, il partagea le Nouveau Monde entre deux Couronnes excluſivement (1).

(1) On ſait que François Ier demandoit

Il réſervoit au Portugal tout l'orient de la ligne tracée; donnoit tout l'occident à l'Eſpagne, & autoriſoit ſes Rois à ſubjuguer, *avec l'aide de la divine clémence*, & amener à la Foi chrétienne les habitans de toutes les iſles & terre-ferme qui ſeroient de ce côté-là. La bulle (1) eſt de l'année 1493, la premiere du pontificat d'Alexandre VI.

Or on va voir quel fut le ſyſtême élevé ſur cette baſe, & que de tous les crimes des Borgia, cette bulle fut le plus grand.

Le droit de ſubjuguer les Indiens une fois établi, on envoya d'Eſpagne en Amérique une formule pour

---

à voir l'article du teſtament d'Adam qui avoit exclu le Roi de France du partage du Nouveau Monde.

(1) Decretum & indultum Alexandri Sexti, ſuper expeditione in Barbaros Novi Orbis, quos Indos vocant.

les sommer de se rendre (1). Dans cette formule, approuvée & vraisemblablement dictée par des Docteurs en Théologie, il étoit dit que Dieu avoit donné le gouvernement & la souveraineté du monde à un homme appelé Pierre ; qu'à lui seul avoit été attribué le nom de *Pape*, parce qu'il est pere & gardien de tous les hommes ; que ceux qui vivoient en ce temps-là lui obéissoient & l'avoient reconnu pour le maître du monde ; qu'au même titre, l'un de ses successeurs avoit fait donation aux Rois de Castille de ses isles & terre-ferme de la mer océane ; que tous les peuples auxquels cette donation avoit été notifiée, s'étoient sou-

(1) Le premier qui employa cette formule fut Alfonse Ojeda, en 1510. « Elle a servi, dit Herrera, dans toutes les autres occasions où les Castillans ont voulu s'ouvrir l'entrée de quelque pays. »

mis au pouvoir de ces Rois, & avoient embraſſé le Chriſtianiſme de bonne volonté, ſans condition ni récompenſe. » Si vous faites de même, ajoutoit l'Eſpagnol qui parloit dans cette formule, vous vous en trouverez bien, comme preſque tous les habitans des autres iſles s'en ſont bien trouvés..... Mais, au contraire, ſi vous ne le faites pas, ou ſi par malice vous apportez du retardement à le faire, je vous déclare & vous aſſure qu'*avec l'aide de Dieu*, je vous ferai la guerre à toute outrance; que je vous attaquerai de toutes parts & de toutes mes forces; que je vous aſſujettirai ſous le joug de l'obéiſſance de l'Egliſe & du Roi. Je prendrai vos femmes & vos enfans, je les rendrai eſclaves, je les vendrai, ou les emploierai ſuivant la volonté du Roi; j'enleverai vos biens & vous ferai *tous les maux imaginables*, comme à des ſujets re-

belles & désobéissans ; & je proteste que *les massacres & tous les maux qui en résulteront*, ne viendront que de votre faute, non de celle du Roi, ni de la mienne, ni des Seigneurs qui m'ont accompagné. »

Ainsi fut réduit en système le droit d'asservir, d'opprimer, d'exterminer les Indiens ; & toutes les fois que cette grande cause fut débattue devant les Rois d'Espagne, le Conseil vit en même temps des Théologiens réclamer, au nom du ciel, les droits de la nature, & des Théologiens opposer à ces droits l'intérêt de la Foi, l'exemple des Hébreux, celui des Grecs & des Romains, & l'autorité d'Aristote, lequel décidoit, disoit-on, que les Indiens étoient nés pour être esclaves des Castillans (1).

Or,

(1) Dans la fameuse conférence de Barthelemi de Las-Casas avec l'Evêque de Darien.

Or, dès qu'une queſtion de cette importance dégénere en controverſe,

---

Darien, Dom Juan de Quévédo, l'Evêque oſa déclarer que les Indiens lui avoient tous paru nés pour la ſervitude.

Le Docteur Sépulvéda, gagné par les Grands de la Cour, qui avoient des poſſeſſions dans l'Inde, fit un Livre où il ſoutenoit que les guerres des Eſpagnols dans le Nouveau Monde étoient non ſeulement permiſes, mais néceſſaires pour y établir la Foi, & que les Eſpagnols étoient fondés en droit pour ſubjuguer les Indiens.

Las-Caſas, que l'on mit aux priſes avec ce Docteur forcené, répondoit que les Indiens étoient capables de recevoir la Foi, de prendre de bonnes habitudes, & d'exercer les actes de toutes les vertus; mais qu'il falloit les y engager par la perſuaſion & par de bons exemples; & il propoſoit pour modeles les Apôtres & les Martyrs. Mais Sépulvéda lui oppoſa le Compelle intrare, & le Deutéronome, où il eſt dit, » Quand vous vous préſenterez pour attaquer une place, vous offrirez d'abord la paix aux

on sent quelle est, dans les Conseils, l'incertitude & l'irrésolution sur le parti que l'on doit prendre, & combien le plus violent a davantage sur le plus modéré (1). La cause de la justice & de la verité n'a pour elle que leurs amis, & c'est le petit nombre; la cause des passions a pour elle

---

habitans, & s'ils l'acceptent, & qu'ils vous livrent les portes de la ville, vous ne leur ferez aucun mal, & vous les recevrez au nombre de vos tributaires; mais s'ils prennent les armes pour se défendre, vous les passerez tous au fil de l'épée, sans épargner les femmes ni les enfans. »

(1) On en vit un exemple lorsque les Moines Jéronimites furent chargés, en qualité de Commissaires, de faire exécuter le réglement de Ximenès. Ce réglement portoit que les départemens où l'on avoit distribué les Indiens, seroient abolis. Cet article d'où dépendoit le salut des Indiens fut sans effet; & la servitude subsista par la foiblesse & l'infidélité de ces indignes Commissaires.

tous les hommes qu'elle intéreſſe ou qu'elle peut intéreſſer, d'autant plus ardens à ſaiſir l'opinion favorable au déſordre, qu'elle les ſauve de la honte, leur aſſure l'impunité, & les délivre du remords.

C'eſt cette opinion, combinée avec l'orgueil & l'avarice, qui, dans l'ame des Caſtillans, fermá, pour ainſi dire, tout accès à l'humanité; en ſorte que les Indiens ne furent à leurs yeux qu'une eſpece de bêtes brutes, condamnées par la nature à obéir & à ſouffrir; qu'une race impie & rebelle, qui, par ſes erreurs & ſes crimes, méritoit tous les maux dont on l'accableroit; en un mot, que les ennemis d'un Dieu qui demandoit vengeance, & auquel on ſe croyoit sûr de plaire en les exterminant.

Je laiſſe à la cupidité, à la licence, à la débauche, toute la part qu'elles ont eue aux forfaits de cette conquête; je n'en réſerve au fana-

tiſme que ce qui lui eſt propre, la cruauté froide & tranquille, l'atrocité qui ſe complaît dans l'excès des maux qu'elle invente, la rage aiguiſée à plaiſir. Eſt-il concevable en effet que la douceur, la patience, l'humilité des Indiens, l'accueil ſi tendre & ſi touchant qu'ils avoient fait aux Eſpagnols, ne les euſſent point déſarmés, ſi le fanatiſme ne fût venu les endurcir & les pouſſer au crime? Et à quelle autre cauſe imputer leur furie? Le brigandage, ſans mélange de ſuperſtition, peut-il aller juſqu'à déchirer les entrailles aux femmes enceintes, juſqu'à égorger les vieillards & les enfans à la mamelle, juſqu'à ſe faire un jeu d'un maſſacre inutile, & une émulation diabolique de la rage des Phalaris? La nature, dans ſes erreurs, peut quelquefois produire un ſemblable monſtre; mais des troupes d'hommes atroces pour le plaiſir de l'être, des colonies d'hom-

mes-tigres paſſent ſes bornes de la nature. Les forcenés ! en égorgeant, en faiſant brûler tout un peuple, ils invoquoient Dieu & ſes Saints ! Ils élevoient treize gibets & y attachoient treize Indiens, en l'honneur, diſoient-ils, de Jéſus-Chriſt & des douze Apôtres ! Etoit-ce impiété, ou fanatiſme ? Il n'y a point de milieu ; & l'on ſait bien que les Eſpagnols, dans ce temps-là comme dans celui-ci, n'étoient rien moins que des impies. J'ai donc eu raiſon d'attribuer au fanatiſme ce que toute la malice du cœur humain n'eût jamais fait ſans lui ; & à qui ſe refuſeroit encore à l'évidence, je demanderois ſi les Eſpagnols en guerre avec des Catholiques, en auroient donné la chair à dévorer à leurs chiens ? s'ils auroient tenu boucherie ouverte des membres de Jéſus-Chriſt ?

Les partiſans du fanatiſme s'efforcent de le confondre avec la religion :

c'eſt là leur ſophiſme éternel. Les vrais amis de la religion la ſéparent du fanatiſme, & tâchent de la délivrer de ce ſerpent caché & nourri dans ſon ſein. Tel eſt le deſſein qui m'anime.

Ceux qui penſent que la victoire eſt décidée ſans retour en faveur de la vérité, que le fanatiſme eſt aux abois, que les autels qu'il embraſſoit, ne ſont plus pour lui un aſyle, regarderont mon Ouvrage comme tardif & ſuperflu: faſſe le ciel qu'ils aient raiſon ! Je ſerois indigne de défendre une ſi belle cauſe, ſi j'étois jaloux du ſuccès qu'elle auroit eu avant moi & ſans moi. Je ſais que l'eſprit dominant de l'Europe n'a jamais été ſi modéré ; mais je répete ici ce que j'ai déja dit, qu'*il faut prendre le temps où les eaux ſont baſſes, pour travailler aux digues.*

Le but de cet Ouvrage eſt donc, & je l'annonce ſans détour, de con-

tribuer, ſi je le puis, à faire déteſter de plus en plus ce fanatiſme deſtructeur ; d'empêcher, autant qu'il eſt en moi, qu'on ne le confonde jamais avec une religion compatiſſante & charitable, & d'inſpirer pour elle autant de vénération & d'amour, que de haine & d'exécration pour ſon plus cruel ennemi.

J'ai mis ſur la ſcene, d'après l'Hiſtoire, des fourbes & des fanatiques ; mais je leur ai oppoſé de vrais Chrétiens. Barthelemi de Las-Caſas eſt le modele de ceux que je révere : c'eſt en lui que j'ai voulu peindre la foi, la piété, le zele pur & tendre, enfin l'eſprit du Chriſtianiſme dans toute ſa ſimplicité. Fernand de Luques, Davila, Vincent de Valverde, Requelme, ſont les exemples du fanatiſme qui dénature l'homme, & qui pervertit le Chrétien : c'eſt en eux que j'ai mis ce zele abſurde, atroce, impitoyable, que la religion déſavoue, & qui, s'il

étoit pris pour elle, la feroit déteſter. Voilà, je crois, mon intention aſſez clairement expoſée, pour convaincre de mauvaiſe foi ceux qui feroient ſemblant de s'y être mépris.

LES INCAS.

CHAPITRE PREMIER.

L'EMPIRE du Mexique étoit détruit ; celui du Pérou floriſſoit encore ; mais, en mourant, l'un de ſes Monarques l'avoit partagé entre ſes deux fils. Cuſco avoit ſon Roi, Quito avoit le ſien. Le fier Huaſcar, Roi de Cuſco, avoit été cruellement bleſſé d'un partage qui lui enlevoit la plus belle de ſes Provinces, & ne voyoit dans Ataliba qu'un uſurpateur de ſes droits. Cependant un reſte de vénération pour la mémoire du Roi ſon pere réprimoit ſon reſſentiment ; & au ſein d'une paix trompeuſe & peu durable, tout

l'Empire alloit célébrer la grande fête du Soleil (1).

Le jour marqué pour cette fête, étoit celui où le Dieu des Incas, le Soleil, en s'éloignant du nord, paſſoit ſous l'équateur, & ſe repoſoit, diſoit-on, ſur les colonnes de ſes temples. La joie univerſelle annonce l'arrivée de ce beau jour; mais c'eſt ſur-tout dans les murs de Quito, dans ſes délicieux vallons, que cette ſainte joie éclate. De tous les climats de la terre, aucun ne reçoit du Soleil une ſi favorable & ſi douce influence; aucun peuple auſſi ne lui rend un hommage plus ſolemnel.

Le Roi, les Incas & le Peuple, ſur le veſtibule du temple où ſon image eſt adorée, attendent ſon lever dans un religieux ſilence. Déja l'étoile

(1) A l'équinoxe de ſeptembre. On appeloit cette fête Citua Raimi. Voyez Garcillaſſo, liv. 2. chap. 22.

de Vénus, que les Indiens nomment *l'astre à la brillante chevelure* (1). & qu'ils révèrent comme le favori du Soleil, donne le signal du matin. A peine ses feux argentés étincellent sur l'horizon, un doux frémissement se fait entendre autour du temple.

Bientôt l'azur du ciel pâlit vers l'orient; des flots de pourpre & d'or peu à peu s'y répandent, la pourpre à son tour se dissipe, l'or seul, comme une mer brillante, inonde les plaines du ciel. L'œil attentif des Indiens observe ces gradations, & leur émotion s'accroît à chaque nuance nouvelle. On diroit que la naissance du jour est un prodige nouveau pour eux; & leur attente est aussi timide que si elle étoit incertaine.

Soudain la lumiere à grands flots s'élance de l'horizon vers les voûtes du firmament; l'astre qui la répand

(1) Chasca, chevelue.

s'éleve; & la cyme du Cayambur (1) eſt couronnée de ſes rayons. C'eſt alors que le temple s'ouvre, & que l'image du Soleil, en lames d'or, placée au fond du ſanctuaire, devient elle-même reſplendiſſante à l'aſpect du Dieu qui la frappe de ſon immortelle clarté. Tout ſe proſterne, tout l'adore; & le Pontife (2), au milieu des Incas & du chœur des Vierges ſacrées, entonne l'hymne ſolemnelle, l'hymne auguſte, qu'au même inſtant des millions de voix répetent, & qui, de montagne en montagne, retentit des ſommets de Pambamarca juſque par de-là le Potoſe.

(1) Cayamburo ou Cayamburco, montagne au nord de Quito.

(2) Le Sacerdoce réſidoit dans la famille des Incas. Le Grand-Prêtre du Soleil devoit être oncle ou frere du Roi. On l'appeloit Villuma ou Villacuma, diſeur d'oracles.

CHŒUR DES INCAS.

Ame de l'univers ! toi qui, du haut des cieux, ne cesses de verser au sein de la nature, dans un océan de lumiere, la chaleur & la vie, & la fécondité ; Soleil, reçois les vœux de tes enfans & d'un Peuple heureux qui t'adore.

LE PONTIFE *seul.*

O Roi, dont le trône sublime brille d'un éclat immortel, avec quelle imposante majesté tu domines dans le vaste empire des airs ! Quand tu parois dans ta splendeur, & que tu agites sur ta tête ton diadême étincelant, tu es l'orgueil du ciel & l'amour de la terre. Que sont-ils devenus, ces feux qui parsemoient les voiles de la nuit ? Ont-ils pu soutenir un rayon de ta gloire ? Si tu ne t'éloignois, pour leur céder la place, ils reste-

roient enfévelis dans l'abîme de ta lumiere ; ils seroient dans le ciel comme s'ils n'étoient pas.

CHŒUR DES VIERGES.

O délices du monde ! heureuses les épouses qui forment ta céleste cour (1) ! que ton réveil est beau ! quelle magnificence dans l'appareil de ton lever ! quel charme répand ta présence ! les compagnes de ton sommeil soulevent les rideaux de pourpre

(1) Il nous reste une hymne péruvienne, adressée à une fille céleste, qui, dans la Mythologie du pays, faisoit l'office des Hyades. On va voir dans cette hymne quel étoit le tour & le caractere de la poésie des Péruviens. » Belle fille, ton malin frere vient de casser ta petite urne, où étoient enfermés l'éclair, le tonnerre & la foudre, & d'où ils se sont échappés. Pour toi, tu ne verses sur nous que la neige & les douces pluies. C'est le soin que t'a confié celui qui régit l'univers. »

du pavillon où tu repoſes ; & tes premiers regards diſſipent l'immenſe obſcurité des cieux. O ! quelle dut être la joie de la Nature, lorſque tu l'éclairas pour la premiere fois ! Elle s'en ſouvient ; & jamais elle ne te revoit ſans ce treſſaillement qu'éprouve une fille tendre au retour d'un pere adoré, dont l'abſence l'a fait languir.

LE PONTIFE *ſeul.*

Ame de l'univers ! ſans toi le vaſte océan n'étoit qu'une maſſe immobile & glacée ; la terre, qu'un ſtérile amas de ſable & de limon ; l'air, qu'un eſpace ténébreux. Tu pénétras les élémens de ta chaleur vive & féconde ; l'air devint fluide & ſubtil, les ondes ſouples & mobiles, la terre fertile & vivante ; tout s'anima, tout s'embellit ; ces élémens, qu'un froid repos tenoit dans l'engourdiſſement, firent une heureuſe alliance ; le feu ſe gliſſe au

sein de l'onde; l'onde divisée en vapeurs, s'exhale & se filtre dans l'air; l'air dépose au sein de la terre les germes précieux de la fécondité; la terre enfante & reproduit sans cesse les fruits de cet amour, sans cesse renaissant, que tes rayons ont allumé.

CHŒUR DES INCAS.

Ame de l'univers, ô Soleil! es-tu seul l'auteur de tous les biens que tu nous fais? N'es-tu que le ministre d'une cause premiere, d'une intelligence au dessus de toi? Si tu n'obéis qu'à ta volonté, reçois nos vœux reconnoissans; mais si tu accomplis la loi d'un être invisible & suprême (1),

(1) Ce Dieu inconnu s'appeloit Pacha-Camac, celui qui anime le monde. Les Incas avoient laissé subsister son temple dans la vallée de son nom, à trois lieues de Lima, où il étoit adoré. Les Indiens, ses adorateurs, ne lui offroient point de sacrifices.

fais passer nos vœux jusqu'à lui : il doit se plaire à être adoré dans sa plus éclatante image.

LE PEUPLE.

Ame de l'univers, pere de Manco, pere de nos Rois, ô Soleil ! protege ton Peuple, & fais prospérer tes enfans !

CHAPITRE II.

LE premier des Incas, fondateur de Cusco, avoit institué, en l'honneur du Soleil, quatre fêtes qui répondoient aux quatre saisons de l'année (1); mais elles rappeloient à l'homme des objets plus intéressans,

(1) Quoique les saisons ne soient pas distinctes dans les climats du Pérou, on ne laissoit pas d'y diviser l'année par les deux solstices & les deux équinoxes : ce qui répond à nos quatre saisons.

la Naissance, le Mariage, la Paternité & la Mort.

La fête qu'on célébroit alors étoit celle de la Naissance; & les cérémonies de cette fête consacroient l'autorité des loix, l'état des citoyens, l'ordre & la sûreté publique.

D'abord il se forme autour de l'Inca vingt cercles de jeunes époux qui lui présentent, dans des corbeilles, les enfans nouvellement nés. Le Monarque leur donne le salut paternel. » Enfans, dit-il, votre pere commun, le fils du Soleil, vous salue. Puisse le don de la vie vous être cher jusqu'à la fin! puissiez-vous ne jamais pleurer le moment de votre naissance! Croissez, pour m'aider à vous faire tout le bien qui dépend de moi, & à vous épargner ou adoucir les maux qui dépendent de la nature. »

Alors les dépositaires des loix en déploient le livre auguste. Ce livre est composé de cordons de mille

couleurs (1); des nœuds en sont les caracteres ; & ils suffisent à exprimer des loix simples comme les mœurs & les intérêts de ces Peuples. Le Pontife en fait la lecture ; le Prince & les Sujets entendent de sa bouche quels sont leurs devoirs & leurs droits.

La premiere de ces loix leur prescrit le culte. Ce n'est qu'un tribut solemnel de reconnoissance & d'amour ; rien d'inhumain, rien de pénible ; des prieres, des vœux, quelques offrandes pures ; des fêtes où la piété se concilie avec la joie : tel est ce culte, la plus douce erreur, la plus excusable, sans doute, où pût s'égarer la raison.

La seconde loi s'adresse au Monarque ; elle lui fait un devoir d'être

(1) Ces cordons s'appeloient Quippos, & ceux qui les gardoient Quippocomaïs, chargés des Quippos.

équitable comme le Soleil, qui dispense à tous sa lumiere; d'étendre, comme lui, son heureuse influence, & de communiquer à ce qui l'environne sa bienfaisante activité; de voyager dans son Empire, car la terre fleurit sous les pas d'un bon Roi; d'être accessible & populaire, afin que, sous son regne, l'homme injuste ne dise pas: *Que m'importent les cris du foible?* de ne point détourner la vue à l'approche des malheureux; car s'il est affligé d'en voir, il se reprochera d'en faire; & celui-là craint d'être bon, qui ne veut pas être attendri. Elle lui recommande un amour généreux, un saint respect pour la vérité, guide & conseil de la justice, & un mépris mêlé d'horreur pour le mensonge, complice de l'iniquité. Elle l'exhorte à conquérir, à dominer par les bienfaits, à épargner le sang des hommes, à user de ménagement &

de patience envers les rebelles, de clémence envers les vaincus.

La même loi s'adresse encore à la famille des Incas; elle les oblige à donner l'exemple de l'obéissance & du zele, à user avec modestie des priviléges de leur rang, à fuir l'orgueil & la molesse; car l'homme oisif pese à la terre, & l'orgueilleux la fait gémir.

La troisieme imposoit aux Peuples le plus inviolable respect pour la famille du Soleil, une obéissance filiale envers celui de ses enfans qui régnoit sur eux en son nom, un dévouement religieux au bien commun de son Empire.

Après cette loi, venoit celle qui cimentoit les nœuds du sang & de l'hymen, & qui, sur des peines séveres, assuroit la foi conjugale (1) &

(1) L'Inca lui seul, afin d'étendre & de perpétuer la branche aînée de la famille du Soleil, pouvoit épouser plusieurs femmes.

l'autorité paternelle, les deux supports des bonnes mœurs.

La loi du partage des terres prescrivoit aussi le tribut. De trois parties égales du terrain cultivé, l'une appartenoit au Soleil, l'autre à l'Inca, & l'autre au Peuple. Chaque famille avoit son apanage; & plus elle croissoit en nombre, plus on étendoit les limites du champ qui devoit la nourrir. C'est à ses biens que se bornoient les richesses d'un Peuple heureux. Il possédoit en abondance les plus précieux des métaux, mais il les réservoit pour décorer ses temples & les palais de ses Rois. L'homme, en naissant, doté par la Patrie (1), vivoit riche de son travail, & rendoit en mourant ce qu'il avoit reçu. Si le Peuple, pour vivre dans une

(1) A chaque enfant mâle, une portion de terrain égale à celle du pere; à chaque fille, une moitié.

douce aisance, n'avoit pas assez de ses biens, ceux du Soleil y suppléoient (1). Ces biens n'étoient point engloutis par le luxe du sacerdoce ; il n'en restoit dans les mains pures des saints Ministres des autels que ce qu'en exigeoient les besoins de la vie ; non que la loi leur en fixât l'usage, mais leur piété modeste & simple ne voyoit rien que d'aviliſſant dans le faste & dans la molleſſe ; ils avoient mis leur dignité dans l'innocence & la vertu.

La loi du tribut n'exigeoit que le travail & l'induſtrie. Ce tribut se payoit d'abord à la nature : juſqu'à cinq luſtres accomplis, le fils se devoit à son pere, & l'aidoit dans tous ses travaux. Les champs des orphe-

(1) La laine des troupeaux du Soleil & de l'Inca étoit diſtribuée au Peuple. Le coton se diſtribuoit de même dans les pays où il falloit être plus légérement vêtu.

lins, des veuves, des infirmes étoient cultivés par le Peuple (1). Au nombre des infirmités étoit compriſe la vieilleſſe ; les peres qui avoient la douleur de ſurvivre à leurs enfans, ne languiſſoient pas ſans ſecours ; la jeuneſſe de leur tribut étoit pour eux une famille : la loi les conſoloit du malheur de vieillir. Quand le ſoldat étoit ſous les armes, on cultivoit pour lui ſon champ ; ſes enfans jouiſſoient du droit des orphelins, ſa femme de celui des veuves ; & s'il mouroit dans les combats, l'Etat lui-même prenoit pour eux les ſoins d'un pere & d'un époux.

Le Peuple cultivoit d'abord le domaine du Soleil, puis l'héritage de la veuve, de l'orphelin & de l'infirme ; après cela, chacun vaquoit à la culture de ſon champ. Les ter-

(1) Le Peuple occupé à ces travaux ſe nourriſſoit à ſes dépens.

res de l'Inca terminoient les travaux : le Peuple s'y rendoit en foule, & c'étoit pour lui une fête. Paré comme aux jours solemnels, il rempliſſoit l'air de ſes chants (1).

La tâche des travaux publics étoit diſtribuée avec une équité qui la rendoit légere. Aucun n'en étoit diſpenſé; tous y apportoient le même zele. Les temples & les forteresſes, les ponts d'oſiers qui traverſoient les fleuves, les voies publiques, qui s'étendoient du centre de l'Empire juſqu'à ſes frontieres, étoient des monumens, non pas de ſervitude, mais d'obéiſſance & d'amour. Ils ajoutoient à ce tribut celui des armes, dont on faiſoit d'effrayans amas pour la guerre; c'étoient des haches, des maſſues, des lances, des fleches, des arcs, de frêles boucliers : vaine

(1) Le refrein de ces chants étoit Hailli, triomphe.

défenſe, hélas ! contre ces foudres de l'Europe qu'ils virent bientôt éclater!

Tout, dans les mœurs, étoit réduit en loix; ces loix puniſſoient la pareſſe & l'oiſiveté (1), comme celles d'Athenes ; mais, en impoſant le travail, elles écartoient l'indigence ; & l'homme, forcé d'être utile, pouvoit du moins eſpérer d'être heureux. Elles protégeoient la pudeur, comme une choſe inviolable & ſainte ; la liberté, comme le droit le plus ſacré de la nature ; l'innocence, l'honneur, le repos domeſtique, comme des dons du ciel qu'il falloit révérer.

La loi qui faiſoit grâce aux enfans

---

(1) Chez les Péruviens, ni les aveugles, ni les muets n'étoient diſpenſés du travail; les enfans même, dès l'âge de cinq ans, étoient occupés à éplucher le coton & à égrener le maïs.

encore dans l'âge de l'innocence, portoit sa rigueur sur les peres, & puniſſoit en eux le vice qu'ils avoient nourri, ou qu'ils n'avoient point étouffé. Mais jamais le crime des peres ne retomboit sur les enfans ; le fils du coupable puni le remplaçoit sans honte & sans reproche ; on ne lui en retraçoit l'exemple que pour l'inſtruire à l'éviter.

Ce fut par-tout le caractere de la Théocratie d'exagérer la rigueur des peines ; mais chez un Peuple laborieux, occupé, satisfait de son égalité, sûr d'un bien-être simple & doux, sans ambition, sans envie, exempt de nos beſoins fantaſques & de nos vices raffinés, ami de l'ordre, qui n'étoit que le bonheur public diſtribué sur tous, attaché par reconnoiſſance au gouvernement juſte & sage qui faiſoit sa félicité, l'habitude des bonnes mœurs rendoit les loix comme inutiles : elles étoient

préſervatives & preſque jamais vengereſſes.

On en voyoit l'exemple dans cette loi terrible, qui regardoit la violation du vœu des Vierges du Soleil. O ! comment, chez un Peuple ſi modéré, ſi doux, pouvoit-il exiſter une loi ſi cruelle ? Le fanatiſme ne croit jamais venger aſſez le Dieu dont il eſt le miniſtre ; & c'étoit lui qui, chez ce Peuple, le plus humain qui fût au monde, avoit prononcé cette loi. Pour expier l'injure d'un amour ſacrilége, & appaiſer un Dieu jaloux, non ſeulement il avoit voulu que l'infidelle Prêtreſſe fût enſévelie vivante (1), & le ſéducteur dévoué au ſupplice le plus honteux; il en-

(1) C'eſt une choſe remarquable, que la ſuperſtition eût imaginé le même ſupplice à Rome & à Cuſco, pour punir la même foibleſſe dans les Vierges de Veſta & dans celles du Soleil.

veloppoit dans le crime la famille des criminels ; peres, meres, freres & sœurs, jusqu'aux enfans à la mamelle, tout devoit périr dans les flammes ; le lieu même de la naissance des deux impies devoit être à jamais désert. Aussi, quand le Pontife, en prononçant la loi, nomma le crime, & dit quelle en seroit la peine, il frissonna, glacé d'horreur ; son front pâlit, ses cheveux blancs se hérisserent sur sa tête, & ses regards, attachés à la terre, n'oserent de long-temps se tourner vers le ciel.

Après la lecture des loix, le Monarque levant les mains, » O Soleil, dit-il, ô mon pere ! si je violois tes loix saintes, cesse de m'éclairer ; commande au Ministre de ta colere, au terrible *Illapa* (1), de me ré-

(1) Sous le nom d'Illapa étoient compris l'éclair, le tonnerre & la foudre. On

duire en poudre, & à l'oubli de m'effacer de la mémoire des mortels. Mais, si je suis fidele à ce dépôt sacré, fais que mon Peuple, en m'imitant, m'épargne la douleur de te venger moi-même; car le plus triste des devoirs d'un Monarque, c'est de punir.

Alors les Incas, les Caciques, les Juges, les vieillards députés du Peuple, renouvellent tous la promesse de vivre & de mourir fideles au culte & aux loix du Soleil.

Les surveillans s'avancent à leur tour; leur titre annonce l'importance des fonctions dont ils sont chargés; ce sont les envoyés du Prince, qui, revêtus d'un caractere aussi inviolable que la Majesté même, vont observer dans les Provinces les dépositaires des loix, voir si le Peu-

---

les appeloit les exécuteurs de la justice du Soleil.

ple n'eſt point foulé, & au foible à qui le puiſſant a fait injure ou violence, à l'indigent qu'on abandonne, à l'homme affligé qui gémit, ils demandent : *Quel eſt le ſujet de ta plainte ? qui cauſe ta peine & tes pleurs ?* Ils s'avancent donc, & ils jurent, à la face du Soleil, d'être équitables comme lui. L'Inca les embraſſe, & leur dit : Tuteurs du Peuple, c'eſt à vous que ſon bonheur eſt confié. Soleil, ajoute-t-il, reçois le ſerment des tuteurs du Peuple. Punis-moi, ſi je ceſſe de protéger en eux la droiture & la vigilance ; punis-moi, ſi je leur pardonne la foibleſſe ou l'iniquité. »

UNIVERSIDAD DE GRANADA
Hospital Real
Biblioteca

CHAPITRE III.

UN nouveau ſpectacle ſuccede : c'eſt l'élite de la jeuneſſe, des chœurs de filles & des garçons, tous d'une beauté ſinguliere, tenant dans leurs mains des guirlandes, dont ils viennent orner les colonnes ſacrées, en danſant à l'entour, & chantant les louanges du Soleil & de ſes enfans. Leur robe, d'un tiſſu léger, formé du duvet d'un arbuſte (le cotonnier) qui croît dans ces riches vallons, eſt égale en blancheur aux neiges des montagnes; ſes plis flottans laiſſent à la beauté toute la gloire de ſes charmes; mais la pudeur, dans ces heureux climats, tient lieu de voile à la nature; le myſtere eſt enfant du vice; & ce n'eſt point aux yeux de l'innocence que l'innocence doit rougir.

Dans leur danse autour des colonnes, ils s'entrelacent de leurs guirlandes, & cette chaîne mystérieuse exprime les douceurs de la société, dont les loix forment les liens.

Mais déja l'ombre des colonnes s'est retirée vers leur base ; elle s'abrege encore, & va s'évanouir. Alors éclatent de nouveau les chants d'adoration & de réjouissance ; & l'Inca, tombant à genoux au pied de celle des colonnes où le trône d'or de son pere étincelle de mille feux : » Source intarissable de tous les biens, ô Soleil, dit-il, ô mon pere ! il n'est pas au pouvoir de tes enfans de te faire aucun don qui ne vienne de toi. L'offrande même de tes bienfaits est inutile à ton bonheur comme à ta gloire : tu n'as besoin, pour ranimer ton incorruptible lumiere, ni des vapeurs de nos libations, ni des parfums de nos sacrifices. Les moiſ-

fons abondantes que ta chaleur mûrit, les fruits que tes rayons colorent, les troupeaux à qui tu prépares les sucs des herbes & des fleurs, ne sont des trésors que pour nous; les répandre, c'est t'imiter; c'est le vieillard infirme, la veuve & l'orphelin qui les reçoivent en ton nom; c'est dans leur sein, comme sur un autel, que nous devons en déposer l'hommage. Ne vois donc le tribut que je vais t'offrir, que comme un signe solemnel de reconnoissance & d'amour; pour moi, c'est un engagement; pour les malheureux, c'est un titre, & le garant inviolable des droits qu'ils ont à mes bienfaits. »

Tout le Peuple, à ces mots, rend grâces au Soleil, qui lui donne de si bons Rois; & le Monarque, précédé du Pontife, des Prêtres & des Vierges sacrées, va dans le temple offrir au Dieu le sacrifice accoutumé.

Sur le vestibule du temple, se pré-

senterent aux yeux du Prince trois jeunes Vierges nouvellement choisies, que leurs parens venoient consacrer au Soleil. Un léger tissu de coton les déroboit aux regards des profanes : la nature, dans ces climats, n'avoit jamais rien formé de si beau. Les trois Incas, leurs peres, les menoient par la main ; & leurs meres, à leur côté, tenoient le bout de la ceinture, signe & gage sacré de la chaste pudeur dont leur sagesse avoit pris soin.

Le Roi, les saluant d'un air religieux, les introduit dans le temple ; le Grand-Prêtre les suit, & le temple est fermé. D'abord les trois Vierges s'inclinent devant l'image de leur époux, & au même instant le Grand-Prêtre détache le voile qui les couvre. Le voile tombe ; & que d'attraits il expose à l'éclat du jour ! Le Monarque se crut ravi dans la Cour du Soleil son pere ; il crut voir les fem-

mes céleſtes, avec qui ce Dieu bienfaiſant ſe délaſſe du ſoin d'éclairer l'univers.

Deux de ces filles avoient la ſérénité du bonheur peinte ſur le viſage, & leur cœur, tout plein de leur gloire, ne mêloit au doux ſentiment d'une piété tendre & pure, l'amertume d'aucun regret ; l'autre, & la plus belle des trois, quoiqu'avec la même candeur & la même innocence qu'elles, laiſſoit voir la mélancholie & la triſteſſe dans ſes yeux. Cora (c'étoit le nom de la jeune Indienne,) avant de prononcer le vœu qui la détachoit des mortels, ſaiſit les mains de ſon pere, & les baiſant avec ardeur, ne laiſſa échapper d'abord qu'un timide & profond ſoupir ; mais bientôt, relevant ſes beaux yeux ſur ſa mere, elle ſe jete dans ſes bras, elle inonde ſon ſein de larmes, & s'écrie douloureuſement : » Ah ! ma mere ! » Ses parens, aveuglés

glés par une piété cruelle, ne virent, dans l'émotion & dans les regrets de leur fille, que l'attendrissement de ses derniers adieux, & le combat d'un cœur qui se détache de tout ce qu'il a de plus cher; elle-même n'attribua qu'à la force des nœuds du sang & au pouvoir de la nature la douleur qu'elle ressentoit. » O le plus tendre & le meilleur des peres! ô mere mille fois plus chere que la vie! il faut vous quitter pour jamais! » Elle ne croyoit pas sentir d'autres regrets; le Prêtre y fut trompé comme elle; & il lui laissa consommer son téméraire & cruel dévouement.

Cependant, lorsqu'on fit entendre à ces trois jeunes Vierges la loi qui attachoit des peines si terribles à l'infraction de leur vœu, les deux compagnes de Cora l'écouterent sans trouble & presque sans émotion; elle seule, par un instinct qui lui

préſageoit ſon malheur, ſentit ſon cœur ſaiſi d'effroi; on vit ſes couleurs s'effacer, ſes yeux ſe couvrir d'un nuage, les roſes même de ſa bouche pâlir, ſe faner & s'éteindre; & ſes levres tremblerent en prononçant le vœu que ſon cœur devoit abjurer. Ce preſſentiment n'éclaira ni ſes parens, ni le Pontife. On ſoutint ſa foibleſſe, on appaiſa ſon trouble, on l'enivra de la gloire d'avoir un Dieu pour époux, & Cora ſuivit ſes compagnes dans l'inviolable aſyle des épouſes du Soleil.

Alors le temple fut ouvert; & les Incas, Miniſtres des autels, commencerent le ſacrifice.

Ce ſacrifice eſt innocent & pur. Ce n'eſt plus ce culte féroce, qui arroſoit de ſang humain les forêts de ces bords ſauvages, lorſqu'une mere déchiroit elle-même les entrailles de ſes enfans ſur l'autel du lion, du tigre ou du vautour. L'of-

frande agréable au Soleil, ce ſont les prémices des fruits, des moiſſons & des animaux, que la nature a deſtinés à ſervir d'alimens à l'homme. Une foible partie de cette offrande eſt conſumée ſur l'autel; le reſte eſt réſervé au feſtin ſolemnel que le Soleil donne à ſon Peuple.

Sous un portique de feuillages dont le temple eſt environné, le Roi, les Incas, les Caciques ſe diſtribuent parmi la foule, pour préſider aux tables où le Peuple eſt aſſis. La premiere eſt celle des veuves, des orphelins & des vieillards; l'Inca l'honore de ſa préſence, comme pere des malheureux. (L'un de ſes titres étoit *Huaccha-cuyac*, amis des pauvres.) Tito Zoraï, ſon fils aîné, y eſt aſſis à ſa droite. Ce jeune Prince, dont la beauté annonce une origine céleſte, a rempli ſon troiſieme luſtre; il eſt dans l'âge où ſe fait l'épreuve du courage & de la vertu. (C'étoit l'âge

de seize ans.) Son pere, qui en fait ses délices, s'applaudit de le voir croître & s'élever sous ses yeux : jeune encore lui-même, il espere laisser un sage sur le trône. Hélas ! son espérance est vaine ; les pleurs de son vertueux fils n'arroseront point son tombeau.

CHAPITRE IV.

AU festin succedent les jeux. C'est là que les jeunes Incas, destinés à donner l'exemple du courage & de la constance, s'exercent dans l'art des combats.

Ils commencent, au son des conques, par la fleche & le javelot ; & le vainqueur, dès qu'il est proclamé, voit le héros qui lui a donné le jour s'avancer vers lui plein de joie, & lui tendre les bras, en lui disant :

» Mon fils, tu me rappelles ma jeuneſſe, & tu honores mes vieux ans. »

Vient enſuite la lutte ; & c'eſt là que l'on voit tout ce que l'habitude peut donner de reſſort & d'énergie à la nature ; c'eſt l'à qu'on voit des combattans agiles & robuſtes s'élancer, ſe ſaiſir, ſe preſſer tour-à-tour, plier, ſe raffermir, & redoubler d'efforts pour s'enlever ou pour s'abattre ; s'échapper, pour reprendre haleine, revoler au combat, ſe ſerrer de nouveau des nœuds de leurs bras vigoureux ; tour-à-tour immobiles, tour-à-tour chancelans, tomber, ſe rouler, ſe débattre, & arroſer l'herbe flétrie, des ruiſſeaux de ſueur dont ils ſont inondés.

Le combat, long-temps incertain, fait flotter l'ame de leurs parens entre la crainte & l'eſpérance. La victoire enfin ſe déclare ; mais les vieillards, en décernant le prix du combat aux vainqueurs, ne dédai-

gnent pas de donner aux vaincus quelques louanges consolantes : car ils savent que la louange est, dans les ames généreuses, le germe & l'aliment de l'émulation.

Dans le nombre de ceux à qui leur adversaire avoit fait plier le genou, étoit le fils même du Roi & son successeur à l'Empire, le sensible & fier Zoraï. Aucun des prix n'a honoré ses mains; il en verse des larmes de dépit & de honte. L'un des vieillards s'en apperçoit, & lui dit, pour le consoler, » Prince, le Soleil, notre pere, est juste; il donne la force & l'adresse à ceux qui doivent obéir, l'intelligence & la sagesse à celui qui doit commander. » Le Monarque entendit ces paroles. » Vieillard, dit-il, laisse mon fils s'affliger & rougir de se trouver plus foible & moins adroit que ses rivaux. Le crois-tu fait pour languir sur le trône & pour vieillir dans le repos? »

Le jeune Prince, à cette voix, jeta un coup d'œil de reproche sur le vieillard qui l'avoit flatté, & se précipita aux genoux de son pere, qui, le serrant tendrement dans ses bras, lui dit : » Mon fils, la plus juste & la plus impérieuse des loix, c'est l'exemple. Vous ne serez jamais servi avec plus de zele & d'ardeur que lorsque, pour obéir, on n'aura qu'à vous imiter. »

Après qu'on eut laissé respirer les lutteurs, on vit cette illustre jeunesse se disposer au combat de la course. C'est leur épreuve la plus pénible. La lice est de cinq mille pas. Le terme est un voile de pourpre que le vainqueur doit enlever. Dans l'intervalle de la barriere au terme, le Peuple, rangé en deux lignes, appele des yeux les combattans. Le signal est donné, ils partent tous ensemble ; & des deux côtés de la lice, on voit les peres & les meres

animer leurs enfans du geſte & de la voix. Aucun ne donne à ſes parens la douleur de le voir ſuccomber dans ſa courſe ; ils rempliſſent tous leur carriere, & preſque tous en même temps.

Zoraï avoit devancé le plus grand nombre de ſes rivaux. Un ſeul, le même qui l'avoit vaincu au combat de la lutte, avoit ſur lui quelque avantage, & n'étoit qu'à cent pas du terme. » Non, s'écria le Prince, tu n'auras pas la gloire de me vaincre une ſeconde fois. » Auſſi-tôt, ranimant ſes forces, il s'élance, le paſſe, & lui enleve le prix.

Ceux qui l'ont ſuivi de plus près ont quelque part à ſon triomphe. De ce nombre étoient les vainqueurs aux exercices de la lutte, de la fleche & du javelot. Zoraï s'avance à leur tête, tenant en main la lance où flotte ſuſpendu le trophée de ſa victoire, & avec eux il ſe préſente

devant le cercle des vieillards. Ceux-ci les jugent & les proclament dignes du nom d'*Incas* (1), des vrais fils du Soleil.

Alors leurs meres & leurs sœurs viennent, d'un air tendre & modeste, attacher à leurs pieds agiles, au lieu de la tresse d'écorce (2) qui fait les sandales du Peuple, une natte de laine plus légere & plus douce, dont elles ont fait le tissu.

Ils vont de-là, conduits par les vieillards, se prosterner devant le Roi, qui, du haut de son trône d'or, environné de sa famille, les reçoit avec la majesté d'un Dieu & la tendre bonté d'un pere. Son fils, en qualité de vainqueur dans le plus pénible des jeux, tombe le

---

(1) Auparavant on les appeloit Auqui, infans, comme le traduit Garcilasso.

(2) D'un arbre appelé Manguey. Ce détail est pris de l'Histoire.

premier à ses pieds. Le Monarque s'efforce de ne montrer pour lui ni préférence, ni foiblesse ; mais la nature le trahit ; & en lui attachant le bandeau des Incas, ses mains tremblent, son cœur s'émeut & s'attendrit ; il laisse échapper quelques larmes ; le front du jeune Prince en est arrosé : il les sent, il en est saisi, & de ses mains il presse les genoux paternels. Ces larmes d'amour & de joie sont la seule distinction que l'héritier du trône obtient sur ses émules. L'Inca leur donne de sa main la marque la plus glorieuse de noblesse & de dignité : il leur perce l'oreille, & y suspend un anneau d'or, faveur réservée à leur race, mais que n'obtient jamais celui qui trahit sa naissance, & qui n'en a pas les vertus.

Enfin le Roi prend la parole, & s'adressant aux nouveaux Incas : » Le plus sage des Rois, leur dit-il, Manco, votre aïeul & le mien,

fut auſſi le plus vigilant, le plus courageux des mortels. Quand le Soleil, ſon pere, l'envoya fonder cet Empire, il lui dit, » Prends-moi pour exemple ; je me leve, & ce n'eſt pas pour moi ; je répands ma lumiere, & ce n'eſt pas pour moi ; je remplis ma vaſte carriere, je la marque par mes bienfaits ; l'univers en jouit, & je ne me réſerve que la douceur de l'en voir jouir ; va, ſois heureux, ſi tu peux l'être ; mais ſonge à faire des heureux. » Incas, fils du Soleil, voilà votre leçon. Quand il plaira à votre pere que vous ſoyez heureux ſans fatigue & ſans trouble, il vous rappelera vers lui. Juſque-là, ſachez que la vie eſt une courſe laborieuſe, que vos vertus doivent rendre utile, non pas à vous, mais à ce monde où vous paſſez. Le lâche s'endort ſur la route ; il faut que la mort, par pitié, lui vienne abréger ſon

travail. L'homme courageux supporte le sien, & d'un pas sûr & libre il arrive au terme, où la mort, la mere du repos, l'attend. »

» O toi, mon fils, dit-il au Prince, tu vois cet astre qui va finir son cours: que de biens, depuis son aurore, n'a-t-il pas faits à la nature ! Ce qui lui ressemble le plus sur la terre, c'est un bon Roi. »

A ces mots, il se leve, & marche, accompagné de sa famille & de son Peuple, pour aller avec le Pontife, sur le vestibule du temple, observer l'aspect du Soleil à son couchant, & en recueillir les oracles.

CHAPITRE V.

LE Peuple & les Incas se tiennent rangés en silence au-de-là du parvis.

Le

Le Roi seul monte les degrés du vestibule où l'attend le Grand-Prêtre, qui ne doit révéler qu'à lui les secrets du sombre avenir (1).

Le ciel étoit serein, l'air calme & sans vapeurs; & l'on eût pris dans ce moment l'horizon du couchant pour celui de l'aurore. Mais bientôt, du sein de la mer pacifique, s'éleve au dessus de Palmar (promontoire sous l'équateur) un nuage pareil à des vagues sanglantes; préfage épouvantable dans ce jour solemnel. Le Grand-Prêtre en frémit; cependant il espere qu'avant le coucher du Soleil ces vapeurs vont se dissiper. Elles redoublent, elles s'entassent comme les sommets des montagnes, & en s'élevant, elles semblent défier le Dieu qui

(1) Il ne lui étoit pas permis de divulguer ce qu'il savoit de science divine. (Garcil.)

s'avance, de rompre la vaſte barriere qu'elles oppoſent à ſon cours. Il deſcend avec majeſté, &, des rayons qui l'environnent, perçant de tous côtés ces flots de pourpre, il les entr'ouvre; mais ſoudain l'abîme eſt comblé. Vingt fois il écarte les vagues, qui vingt fois retombent ſur lui. Submergé, renaiſſant il épuiſe les traits de ſa défaillante lumiere, & laſſé du combat, il reſte enſéveli comme dans une mer de ſang.

Un ſigne encore plus terrible ſe manifeſte dans le ciel: c'eſt un de ces aſtres que l'on croyoit errans, avant que l'œil perçant de l'aſtronomie eût démêlé leur route dans l'immenſité de l'eſpace. Une comete, ſemblable à un dragon qui vomit des feux, & dont la brûlante criniere ſe hériſſe autour de ſa tête, paroît venir de l'orient & voler après le Soleil. Ce n'eſt dans le céleſte azur

qu'une étincelle aux yeux du Peuple ; mais le Grand-Prêtre, plus attentif, y croit distinguer tous les traits de ce monstre prodigieux ; il lui voit respirer la flamme ; il lui voit secouer ses ailes embrâsées ; il voit sa brûlante prunelle suivre, du haut des cieux, la trace du Soleil, dans l'ardeur de l'atteindre & de le dévorer. Mais dissimulant la terreur dont ce prodige le pénetre, » Prince, dit-il au Roi, suivez-moi dans le temple ; » & là, recueilli en lui-même, après avoir été quelque temps immobile & en silence devant l'Inca, il lui parle en ces mots :

» Digne fils du Dieu que je sers, si l'avenir étoit inévitable, ce Dieu bienfaisant nous épargneroit la douleur de le prévoir ; & sans nous affliger du pressentiment de nos maux, il laisseroit à l'esprit humain son aveuglement salutaire, & au temps son obscurité. Puisqu'il daigne nous éclairer, ce n'est pas inutilement ; & les malheurs qu'il nous

annonce peuvent encore se détourner. Ne vous effrayez point de ceux qui vous menacent. Ils sont affreux, s'il en faut croire les signes que je viens d'observer dans le ciel. Ces signes ne s'accordent pas; l'un me dit que c'est du couchant que doit venir une guerre sanglante; l'autre m'annonce un ennemi terrible, qui fond sur nous de l'orient: mais l'un & l'autre est un avis de ce Dieu qui veille sur nous. Prince, armez-vous donc de constance. Etre innocent & courageux, ne pas mériter son malheur & le souffrir; voilà la tâche que la nature impose à l'homme: le reste est au dessus de nous. »

Le Prêtre consterné n'en dit pas davantage; & le Monarque, renfermant la tristesse au fond de son cœur, sortit du temple, & se montra au Peuple avec un front calme & serein. » Notre Dieu, lui dit-il, sera toujours le même; il veille au sort de son Empire, & il protege ses enfans. »

Alors on lui vint annoncer que des infortunés, chassés de leur patrie, lui demandoient l'hospitalité. » Qu'ils paroissent, répond l'Inca : jamais les malheureux ne trouveront mon cœur inaccessible, ni mon palais fermé pour eux.

Les étrangers s'avancent : c'est le triste débris de la famille de Montezume, fuyant le joug des Espagnols, & qui, de rivage en rivage, cherche un refuge impénétrable aux poursuites de ses tyrans.

Un jeune Cacique se présente à la tête de ces illustres fugitifs. A sa démarche, à sa noble assurance, on reconnoît en lui, tout suppliant qu'il est, l'habitude de commander. Un chagrin profond & cruel paroît empreint sur son visage, mais sa beauté, quoique ternie, est touchante dans sa langueur; en intéressant, elle étonne; & l'altération de ses traits annonce moins l'abattement, que la souffrance d'une ame fiere & indignée de son malheur.

L'Inca lui dit : » Jeune étranger, apprenez-moi qui vous êtes & d'où vous venez, & quel coup du sort vous fait chercher un asyle en ces lieux. »

» Inca, lui répond Orozimbo (c'étoit le nom du Mexicain,) tu vois en nous les déplorables restes d'un Empire au moins aussi vaste, aussi florissant que le tien. Cet Empire est détruit. Le sort ne nous laissoit que la fuite ou que l'esclavage ; nous avons préféré la fuite. Deux hivers nous ont vus errans sur les montages. Las de vivre dans les forêts & parmi les bêtes féroces, nous avons pris la résolution d'aller chercher des hommes moins malheureux que nous, & moins cruels que nos tyrans. Il y a trois mois qu'à la merci des flots, nous parcourons, à travers mille écueils, les détours d'un rivage immense. Les maux que nous avons soufferts nous auroient accablés; le bruit de tes vertus a soutenu notre espérance. On te dit juste & bienfai-

sant; nous venons éprouver si la renommée en impose. Après toi, notre unique ressource, celle qui, dans le malheur, ne manque jamais qu'à des lâches, c'est le courage de mourir. »

» Etrangers, reprit le Monarque, vous n'aurez pas en vain mis votre confiance en moi. Venez dans mon palais vous reposer & réparer vos forces. Je suis impatient d'entendre le récit de votre infortune, mais je désire encore plus de vous la faire oublier. »

Le Cacique & ses compagnons, conduits au palais de l'Inca, y sont servis avec respect; mais il défend qu'on étale à leurs yeux une vaine magnificence: car l'ostentation de la prospérité est une insulte pour les malheureux. Un bain pur, des vêtemens frais, une table abondante & simple, des asyles pour le sommeil, où regne un tranquille silence, sont les premiers secours de l'hospitalité qu'exerce envers eux ce Monarque.

Le lendemain il les reçoit au milieu de sa famille, vertueuse & paisible Cour, les fait asseoir autour de son trône, & parlant au jeune Orozimbo avec tous les ménagemens que l'on doit aux infortunés, il l'invite à soulager son cœur du poids accablant de ses peines, en lui racontant ses malheurs.

» Le souvenir en est cruel, dit le Cacique Mexicain, avec un triste & profond soupir; mais je te dois l'effort d'en retracer la désolante image. Ecoute-moi, généreux Prince, & puisse l'exemple de ma patrie t'apprendre à garantir ces bords du fléau qui l'a ravagée! » A ces mots, le silence regne dans l'assemblée des Incas; & le Cacique reprend ainsi.

CHAPITRE VI.

ENFANS du Soleil, vous savez la route qu'il suit tous les ans. Il est à présent sur vos têtes, il y a trois lunes qu'il se levoit de même sur le pays où je suis né. Ce pays s'appele Mexique. Il avoit pour Roi Montezume, dont nous sommes les neveux. Montezume avoit des vertus, un cœur droit, généreux, fidele. Mais trop souvent, du sein de la prospérité naissent l'orgueil & l'indolence. Après avoir oublié qu'il étoit homme, il oublia qu'il étoit Roi. Sa dureté superbe éloigna ses amis; sa foiblesse & son imprudence le livrerent aux mains d'un ennemi perfide, & causerent tous ses malheurs.

Vingt Caciques, tous possesseurs d'autant de fertiles Provinces, étoient

réunis sous ses loix. Trop puissant & trop absolu, il abusa de sa fortune, ou plutôt, ses flatteurs, dont il avoit fait ses Ministres, en abuserent en son nom; & de ses Provinces foulées, les unes, secouant le joug, avoient repris leur liberté, d'autres, plus foibles ou plus timides, gémissoient en silence, &, pour se déclarer rebelles, attendoient qu'il fût malheureux; lorsqu'on apprit que vers l'aurore, dans une enceinte où le rivage se courbe & embrasse la mer (le golfe du Mexique,) une race d'hommes qu'on prenoit pour des Dieux, étoient venus de l'orient sur des châteaux ailés, d'où partoient l'éclair & la foudre; que de ces forteresses flottantes sur les eaux, dès qu'elles touchoient le rivage, on voyoit s'élancer des animaux terribles, qui portoient sur leurs dos ces hommes immortels. Mille autres témoins assuroient que le quadrupede & l'homme n'étoient qu'un; que ses pas

rapides devançoient les vents ; que ſes regards lançoient la mort, & une mort inévitable ; que ſes deux têtes, d'homme & de bête farouche, dévoroient tout ce que le feu de ſes regards avoit épargné, & que la pointe de nos fleches s'émouſſoit ſur la dure écaille dont tout ſon corps étoit couvert.

Ces bruits répandoient l'épouvante. Un cri d'alarme univerſel retentit juſqu'à Mexico (c'étoit le ſiége de l'Empire.) Montezume en parut troublé ; mais la même foibleſſe qui lui faiſoit tout craindre, lui fit d'abord tout négliger.

Il ſut que ces brigands avides ſe laiſſoient appaiſer par de riches offrandes ; il eſpéra les adoucir. Il députa vers eux deux hommes honorés parmi nous, Pilpatoé & Teutilé, l'un blanchi dans les camps, l'autre dans les Conſeils. Douze Caciques (j'étois du nombre) accompagnoient cette ambaſſade ; deux cents Indiens nous ſuivoient, chargés

de riches préſens; vingt captifs, choiſis parmi ceux que l'on engraiſſoit dans nos temples pour être immolés à nos Dieux, terminoient ce nombreux cortége.

Nous arrivons au camp des Eſpagnols (car c'eſt ainſi que ces brigands ſe nomment;) & quel eſt notre étonnement, en voyant que cinq cents hommes épouvantoient des Nations! Oui, je l'avoue à notre honte, ils n'étoient que cinq cents, ce n'étoient que des hommes; & des millions d'hommes trembloient.

Nous parûmes devant leur chef.... Ah! le perfide! ſous quel air majeſtueux & tranquille il ſut déguiſer ſa noirceur!

Pilpatoé, en l'abordant, le ſalue & lui parle ainſi: » Le Monarque du Mexique, le puiſſant Montezume, nous envoie te ſaluer, & ſavoir de toi qui tu es, d'où tu viens, & ce que tu veux. Si tu es un Dieu propice & bien-

faisant, voilà des parfums & de l'or. Si tu es un Dieu méchant & sanguinaire, voilà des victimes. Si tu es un homme, voilà des fruits pour te nourrir, des vêtemens pour ton usage, & des plumes pour te parer. »

» Non, nous ne sommes point des Dieux, nous répondit Cortès (car tel étoit son nom;) mais, par une faveur du ciel, qui dispense à son gré la force, l'intelligence & le courage, nous avons sur les Indiens des avantages & des droits que vous reconnoîtrez vous-mêmes. Je reçois vos présens, je retiens vos captifs, pour m'obéir & me servir, non pour être offerts en victimes; car mon Dieu est un Dieu de paix, qui ne se nourrit point de sang. Vous voyez l'autel que nos mains lui ont élevé; soyez témoins du culte que nous allons lui rendre. Pour la premiere fois il descend sur ces bords. »

L'autel étoit simple & rustique; un feuillage, en forme de temple, l'envi-

ronnoit de son ombre, un vase d'or en faisoit l'ornement; un pain léger, d'une extrême blancheur, & quelques gouttes d'une liqueur que nous prîmes d'abord pour du sang, mais qui n'est que le jus d'un fruit délicieux, étoient l'offrande du sacrifice. Ce culte n'avoit à nos yeux rien d'effrayant, rien de terrible; te l'avouerai-je cependant? soit par force de l'exemple, soit par le charme des paroles que proféroit le Sacrificateur, & par l'ascendant invincible que leur Dieu prenoit sur nos Dieux, le respect de ces étrangers, prosternés devant leur autel, nous frappa, nous saisit de crainte.

Après le sacrifice, on nous fit avancer sous les pavillons de Cortès. Il nous reçut avec cet air d'assurance & d'autorité d'un maître absolu qui commande. » Mexicains, nous dit-il, le vrai Dieu, le Dieu que j'adore, le seul que l'on doit adorer, puisqu'il a créé l'Univers, qu'il le gouverne & le sou-

tient, vient de descendre sur ces bords; & il commande à vos idoles de s'anéantir devant lui. C'est lui qui nous envoie pour abolir leur culte, & pour vous enseigner le sien. Renversez vos autels sanglans, rasez vos temples abominables, & cessez d'outrager le ciel par des offrandes qu'il abhorre; ou voyez en nous ses vengeurs. »

Pilpatoé lui répondit, que si le Dieu qu'il nous annonçoit étoit le Dieu de la nature entiere, il avoit l'empire des cœurs comme celui des élémens; qu'il n'avoit tenu qu'à lui d'être plutôt connu & adoré dans ces contrées; qu'il étoit bien sûr qu'à sa voix ce monde se prosterneroit; que c'étoit le supposer foible que de s'armer pour sa défense; que celui dont la volonté seule étoit toute-puissante, n'avoit pas besoin de secours; & que c'étoit en faire un homme & s'ériger soi-même en Dieu, que de s'établir son vengeur. Il ajouta, que si ces étrangers, plus

éclairés, plus ſages & plus heureux que nous, venoient, par la ſeule puiſſance de l'exemple & de la raiſon, nous détromper & nous inſtruire, nous croirions qu'en effet un Dieu ſe ſervoit de leur entremiſe; mais que la menace & la violence étoient les armes du menſonge, indigne de la vérité.

Cortès étonné répliqua que les deſſeins de ſon Dieu étoient impénétrables; qu'il n'en devoit pas compte aux hommes; qu'il commandoit, & que c'étoit à nous d'adorer & d'obéir. Il nous aſſura cependant qu'il n'emploieroit jamais la force qu'à l'appui de la vérité. Il ne doutoit pas, diſoit-il, que Montezume & tous les Sages de ſes Conſeils & de ſa Cour ne reconnuſſent aiſément combien monſtrueux & barbare étoit le culte des idoles qu'on arroſoit de ſang humain; mais le Peuple, endurci, aveuglé par ſes Prêtres, & accoutumé dès l'enfance à trembler devant ſes faux Dieux,

avoit besoin qu'on le forçât, par une heureuse violence, à laisser tomber le bandeau de l'ignorance & de l'erreur.

Alors on servit un festin. Cortès nous admit à sa table. Il nous vit regarder avec inquiétude les viandes qu'on nous présentoit; car nous savions qu'on avoit égorgé un grand nombre de nos amis. Il pénétra notre pensée; & nous lui en fîmes l'aveu. » Non, dit-il, cet usage impie est en horreur parmi nous; & ni la faim la plus cruelle, ni la plus dévorante soif ne vaincroient notre répugnance pour la chair & le sang humain.... » Quelle répugnance, grands Dieux! Ils ne dévorent pas les hommes; mais les en égorgent-ils moins? Et qu'importe lequel des deux, du vautour ou du meurtrier, aura bu le sang innocent?

Au sortir du festin, nous eûmes le spectacle de leurs exercices guerriers. Les cruels! on voit bien qu'ils sont nés pour détruire. Quel art profond ils en

ont fait ! Ils s'élancerent, à nos yeux, sur ces animaux redoutables, que, d'une main, ils savent gouverner, tandis que l'autre fait voler autour d'eux un glaive étincelant & rapide comme l'éclair. Imaginez, s'il est possible, l'avantage prodigieux que leur donne sur nous la fougue, la vîtesse, la force de ces animaux, fiers esclaves de l'homme, & qui combattent sous lui.

Mais cet avantage étonnant l'est moins que celui de leurs armes : puisses-tu, grand Roi, ne jamais connoître l'usage qu'ils ont fait du feu, & d'un métal dur & tranchant, qu'ils méprisent, les insensés ! & auquel ils préferent l'or, inutile à notre défense. Puisses tu ne jamais entendre cette foudroyante machine, dont on fit l'essai devant nous ! Le tonnerre du ciel n'est pas plus effrayant, lorsqu'il roule sur les nuages. Inca, c'est le génie de la destruction qui leur a fait ce don fatal. Enfin, ce qui acheva de nous confon-

dre, ce fut l'intelligence & l'accord de leurs mouvemens, pour l'attaque & pour la défense. Cet art de marcher sans se rompre, de se déployer à propos, de se rallier au besoin; cet art, changé en habitude, est ce qui les rend invincibles. Nous défions la mort, nous la bravons comme eux; nous ne savons pas la donner.... A ces mots, le jeune Cacique, laissant tomber sa tête sur ses genoux, & de ses mains cachant ses larmes: Pardonne, dit-il à l'Inca, une rage, hélas! impuissante. Il est des maux contre lesquels jamais le cœur ne s'endurcit.

Avant de nous congédier, Cortès, en échange de l'or, des perles, des tissus qu'on lui avoit offerts, nous fit quelques présens futiles, mais que leur nouveauté nous rendit précieux.

» Je ne vous ai parlé, jusqu'à présent, ajouta-t-il, qu'au nom du Dieu qui m'a choisi pour renverser vos idoles, & pour lui élever des temples sur

les débris de leurs autels ; mais vous voyez encore en moi le Miniſtre d'un Roi puiſſant, d'un Roi qui, vers les bords d'où le Soleil ſe leve, regne ſur des Etats plus vaſtes, plus riches & plus floriſſans que l'Empire de Montezume. Il veut bien cependant l'avoir pour allié. Dites à Montezume que je viens à ſa Cour pour lui offrir cette alliance, & que Charles d'Autriche, Monarque d'Orient, ne doute pas qu'on ne lui rende, dans la perſonne de ſon Miniſtre, tout ce qu'on doit à la majeſté & à l'amitié d'un grand Roi. »

Pilpatoé lui répondit encore, que ſi ſon Maître étoit ſi riche & ſi puiſſant, on s'étonnoit qu'il envoyât chercher ſi loin des alliés & des amis ; que Montezume ſeroit ſans doute honoré de cette ambaſſade ; mais qu'il falloit du moins attendre ſon aveu, pour pénétrer dans ſes Etats.

» Expoſez-lui, nous dit Cortès, que

pour le voir, j'ai traversé les mers; que l'honneur de mon Roi exige qu'il m'entende; que, sans lui faire injure, il ne peut refuser de me recevoir dans sa Cour; & que je serois trop indigne de ce titre d'Ambassadeur, dont je suis revêtu, si je m'en retournois chargé de ses mépris, sans en avoir tiré vengeance. »

CHAPITRE VIII.

LA réponse de Montezume ne se fit pas long-temps attendre. Il crut, par de nouveaux présens, adoucir le refus qu'il faisoit à Cortès de le laisser pénétrer plus avant. Mais Cortès reçut les présens, & persista dans sa demande.

Il avoit su quelle étoit la haine des Caciques pour Montezume; il leur avoit promis d'abaisser son orgueil,

d'assurer leur indépendance ; & déjà reçu en ami dans le palais de Zampola (*Zampoala*,) nous le trouvâmes environné d'une foule de Rois, tous vassaux de l'Empire, dont il avoit formé sa Cour.

» Vous voyez, lui dit Teutilé, avec quelle magnificence Montezume répond à l'amitié d'un Roi qui veut bien rechercher la sienne. Mais les mœurs, les usages, les loix de son Empire ne lui permettent rien de plus ; & à moins de vous déclarer ses ennemis, vous ne pouvez tarder à quitter ce rivage. »

Cortès, à ces mots, regardant les Caciques ses alliés avec un air riant & fier, sembla vouloir les rassurer ; & puis, composant son visage, » Rendez-vous, nous dit-il, demain au port où mes vaisseaux m'attendent ; vous y apprendrez ma résolution. »

A l'instant, quelques-uns des siens, la frayeur peinte dans les yeux, vinrent lui parler en secret. Il écoute, & sou-

dain, avec emportement, il nous ordonne de le suivre.

Il marche au temple, où l'on menoit de jeunes captifs destinés à être immolés à nos Dieux ; car c'étoit l'une de nos fêtes. Il arrive, au moment qu'on livroit les victimes aux mains du Sacrificateur. » Arrêtez, dit-il, arrêtez, hommes stupides & féroces. Vous offensez le ciel en croyant l'honorer. » A ces mots, s'élançant lui-même entre le Prêtre & les victimes, il commande qu'on les dégage, & qu'on les garde auprès de lui.

Tout le Peuple étoit assemblé ; les Prêtres, indignés, crioient au sacrilége, & demandoient vengeance pour leurs Dieux outragés ; un murmure confus, élevé dans la foule, annonçoit un soulévement ; Cortès n'attend pas qu'il éclate. Accompagné de quelques-uns des siens, il monte, & force le Cacique à monter les degrés du temple ; & là, saisissant d'une main ce Prince interdit

& tremblant, & de l'autre levant sur lui son bras prêt à le percer : » Bas les armes ! dit-il au Peuple, d'une voix forte & menaçante, ou je frappe, & je vais commander à l'instant qu'on égorge tout sans pitié. »

Le fer levé sur le Cacique, la voix de Cortès, sa menace, son étonnante résolution glacent tous les esprits ; & la rumeur est étouffée. Comment ne pas craindre celui qui brave impunément les Dieux ? A son courage, à sa fierté, il paroissoit un Dieu lui-même. Il se fait amener les Sacrificateurs, qui s'étoient retirés à l'ombre des autels. » Eh bien, dit-il, est-ce ainsi que vos Dieux vous défendent, vous & leur temple ? Qui les retient ? qui les enchaîne ? Je ne suis qu'un mortel ; que ne m'écrasent-ils, puisque j'ose les insulter ? Allez, vos Dieux sont impuissans ; ils ne sont rien que les fantômes du délire & de la frayeur. Des Dieux avides de carnage, & nourris de chair

& de sang ! pouvez-vous bien y croire ? Et si vous y croyez, pouvez-vous adorer les plus méchans des êtres ? Abjurez ce culte exécrable, & renoncez, pour le vrai Dieu, à ces idoles monstrueuses que vous nous allez voir briser. »

Il dit, & profitant de la terreur profonde dont tout le Peuple étoit frappé, il commande à sa troupe de renverser nos Dieux du haut de leurs autels, & de les rouler hors du temple.

A ce comble d'impiété, nous espérions tous que le temple s'écrouleroit sur les profanateurs. Le temple resta immobile ; & nos Dieux, renversés, roulés dans la poussiere, se laisserent fouler aux pieds.

L'étranger alors, reprenant une sérénité tranquille : » Peuple, dit-il, voilà vos Dieux. C'est à ces simulacres vains que vous avez sacrifié des millions de vos semblables. Ouvrez les yeux, & frémissez. » Enfuite il fit venir les jeunes Indiens arrachés de la

main des Prêtres. » Mes enfans, leur dit-il, vivez; donnez la vie à d'autres hommes; rendez-la douce, tranquille, heureuse à ceux dont vous l'avez reçue; & gardez-en le sacrifice pour le moment où votre Prince, votre patrie & vos amis vous le demanderont dans les combats. »

» Vous voyez, reprit-il, en nous adressant la parole, que j'ai quelque raison de vouloir pénétrer jusqu'à la Cour de Montezume. A demain. Rendez-vous au port; vous jugerez s'il est prudent qu'il persiste dans ses refus. »

Inca, tu ne peux concevoir la révolution soudaine qui se fit dans tous les esprits, quand le Peuple fut assuré de la ruine de ses Dieux. Imagine-toi des esclaves flétris, courbés dès leur naissance sous les chaînes de leurs tyrans, & qui, tout à coup délivrés de cette longue servitude, respirent, soulagés d'un fardeau accablant; tel fut le Peuple de Zampola. D'abord un reste de

frayeur troubloit & réprimoit sa joie. Il sembloit craindre que la vengeance de ses Dieux ne fût qu'assoupie, & ne vînt à se réveiller. Mais, quand il les vit mutilés & dispersés hors de leur temple, il se livra à des transports qui firent bien voir que son culte n'avoit jamais été que celui de la crainte, & qu'il détestoit dans son cœur les Dieux que sa bouche imploroit.

» Sans doute, dit l'Inca ; & il n'est pas dans l'homme, d'aimer, d'adorer autre chose qu'un Etre juste & bienfaisant, tel que vous l'annonçoient, que l'adoroient eux-mêmes ces étrangers, dont je conçois une autre opinion que vous. » Ce sont des tigres, dit le Cacique, qui adorent un tigre comme eux. Ils nous annoncent un Dieu de paix, un Dieu propice & débonnaire ; c'est un piége qu'ils tendent à la crédulité. Leur Dieu est cruel (1),

(1) Barthelemi de Las-Casas, après

implacable, & mille fois plus altéré de sang que tous les Dieux qu'il a vaincus.

Apprends que, sous nos yeux, ils lui ont immolé plus d'un million de victimes; qu'en son nom ils ont fait couler des flots de larmes & de sang; qu'il n'en est point rassasié, & qu'il leur en demande encore. Mais laisse-moi poursuivre; tu vas bientôt connoître & détester ces imposteurs.

Le lendemain on nous mena au port, où étoit la flotte de Cortès; & l'on nous

---

avoir fait à Charles-Quint la peinture des cruautés commises dans le Nouveau Monde, » Voilà, dit-il, pourquoi les Indiens se moquent du Dieu que nous adorons, & persistent opiniâtrément dans leur incrédulité ils croient que le Dieu des Chrétiens est le plus méchant des Dieux, parce que les Chrétiens qui le servent & qui l'adorent, sont les plus méchans & les plus corrompus de tous les hommes. »
(Découverte des Indes occid. pag. 180.)

dit de l'y attendre. Mille penſées nous agitoient. Ce que nous avions vu la veille, ce que nous avions entendu, l'aſcendant que prenoit cet homme inconcevable ſur l'eſprit des Caciques & ſur l'ame des Peuples, l'apparence de ſes vertus, la puiſſance de ſa parole, la chute de nos Dieux, le triomphe du ſien, tout nous plongeoit dans des réflexions accablantes ſur l'avenir.

Cependant, du haut du rivage, nous admirions ces canots immenſes, dont la ſtructure étoit un prodige pour nous. Leurs larges flancs ſont un aſſemblage de bois ſolides, qu'on a courbés & façonnés comme des joncs flexibles; leurs ailes ſont des tiſſus d'écorce, ſuſpendus à des tiges d'arbres auſſi élevés que nos cedres; ces tiſſus, flottans dans les airs, ſe laiſſent enfler par les vents. Ainſi c'eſt aux vents qu'obéit cette forteresſe mouvante; une ſeule rame, attachée à l'extrémité du canot, lui ſert à diriger ſon cours.

Comme nous étions occupés de cette effrayante industrie, Cortès arrive, accompagné des siens. A l'instant ses soldats se jetent sur les barques. Nous croyons les voir s'éloigner; mais cette fausse joie est tout à coup suivie de la plus profonde douleur. Nous voyons dépouiller ces vastes édifices; bois, métaux, voiles & cordages, on enleve tout; & Cortès, donnant l'exemple à sa troupe, s'élance, la flamme à la main, embrâse l'un de ses canots, & les fait tous réduire en cendre.

Tandis que la flamme ondoyante les enveloppe & les consume, Cortès, avec une tranquillité insultante, nous regarde, & nous parle ainsi: » Tant que j'aurois eu le moyen de m'éloigner de ce rivage, Montezume auroit pu douter si je persisterois dans ma résolution: Mexicains, dites-lui ce que vous avez vu, & qu'il se prépare à me recevoir en ami ou en ennemi. » Ce fut avec cette arrogance qu'il nous renvoya consternés.

CHAPITRE VIII.

MONTEZUME attendoit notre retour avec impatience. Il assembla ses Ministres & ses Prêtres pour nous entendre. La présence des Prêtres nous fit dissimuler l'humiliation & l'opprobre dont le Dieu de Cortès avoit couvert nos Dieux; tout le reste fut exposé dans un récit fidele & simple, & quelques figures tracées nous aiderent à faire entendre ce qui ne pouvoit s'exprimer. Le Monarque nous écoutoit avec cet étonnement stupide, qui semble interdire à l'ame la pensée & la volonté. » Ces étrangers, dit-il, ont sur nous, je l'avoue, un ascendant qui m'épouvante. Tout ce que vous m'en racontez, me semble tenir du prodige; & j'y vois quelque chose au dessus de l'humain. »

» Ils sont plus éclairés sans doute, & plus industrieux que nous, lui dit Pilpatoé; mais toutes leurs lumieres ne les rendent pas immortels. La fatigue, la faim, le sommeil, la douleur, tous les besoins, tous les maux de la vie sont faits pour eux comme pour nous. Leur ame s'écoule avec leur sang par la piquure d'une fleche, comme celle d'un Indien; c'est ce que je voulois savoir; le reste est de peu d'importance. »

Montezume, à qui ce discours devoit inspirer du courage, n'en parut point touché. Il regardoit les Prêtres, & il sembloit chercher à lire dans leurs yeux.

Alors le Pontife se leve, & d'un air imposant: » Seigneur, dit-il à Montezume, ne vous étonnez pas de la foiblesse de nos Dieux & de la décadence où tombe leur Empire. Nous avons évoqué le puissant Dieu du mal, le formidable Telcalépulca. Il nous est apparu

sur le faîte du temple, dans les ténebres de la nuit, au milieu des nuages que sillonnoit la foudre. Sa tête énorme touchoit au ciel; ses bras, qui s'étendoient du midi jusqu'au nord, sembloient envelopper la terre; sa bouche étoit remplie du venin de la peste, qu'elle menaçoit d'exhaler; dans ses yeux sombres & cavés pétilloit le feu dévorant de la famine & de la rage; il tenoit d'une main les trois dards de la guerre, de l'autre il secouoit les chaînes de la captivité. Sa voix, pareille au bruit des vents & des tempêtes, nous a fait entendre ces mots: On me dédaigne: on ne fait plus couler sur mes autels que le sang de quelques victimes, que l'on néglige d'engraisser. Qu'est devenu le temps où vingt mille captifs étoient égorgés dans mon temple? Ses voûtes ne retentissoient que de gémissemens & de cris douloureux, qui remplissoient mon cœur de joie; mes autels nageoient dans le sang; mon parvis re-

gorgeoit d'offrandes. Montezume a-t-il oublié que je suis Telcalépulca, & que tous les fléaux du ciel sont les ministres de ma colere ? Qu'il laisse tous les autres Dieux languir, tomber de défaillance ; leur indulgence les expose au mépris ; en le souffrant ils l'encouragent ; mais c'est le comble de l'imprudence de négliger le Dieu du mal. »

Epouvanté d'un tel prodige, Montezume ordonne à l'instant que, parmi les captifs, on en choisisse mille pour les immoler à ce Dieu ; que dans son temple tout abonde pour les engraisser à la hâte ; & qu'il en soit fait incessamment un sacrifice solemnel.

A ce récit, l'Inca s'écrie en frémissant, » Quoi ! dans un jour, mille victimes ! » Que veux-tu ? lui dit le Cacique. Tant de calamités ont affligé la terre, que l'homme, foible & malheureux, a regardé le Dieu du mal comme le plus puissant des Dieux ; & pour le désarmer, il croit devoir lui rendre un culte

barbare & sanglant, un culte enfin qui lui ressemble. Je te l'ai dit, ces étrangers lui sacrifient comme nous. Et à quelle autre divinité offriroient-ils tant d'homicides ? C'est là le secret qu'ils nous cachent ; & c'est par-là, sans doute, qu'ils gagnent la faveur de ce Dieu altéré de larmes & de sang.

Quoi qu'il en soit, notre foible Monarque croyoit avoir pourvu à tout, en ordonnant ce sacrifice ; mais son ennemi s'avançoit. Vainqueur de nos voisins (le Peuple de Tlascala,) & secondé par les vaincus, il parut avec une armée.

Ce fut alors que Montezume ne dissimula plus son découragement. Il voulut essayer encore avec les Espagnols la force des bienfaits ; il leur offrit de partager avec eux ses trésors immenses, & de faire pour eux les frais d'une nouvelle flotte, s'ils vouloient s'éloigner. Misérable ressource ! C'étoit leur montrer sa foiblesse, accroître leur

orgueil, & irriter encore leur insatiable avarice. Aussi Cortès, plus obstiné & plus arrogant que jamais, déclara-t-il qu'en vain l'on croyoit l'éblouir par des présens qu'il mépriſoit; que l'or n'effaçoit point les taches que faisoit l'injure; & que l'affront qu'l avoit reçu, ne se lavoit que dans le sang.

Cette ville superbe, qui n'est plus que ruines, la malheureuse Mexico, s'élevoit au milieu d'un lac, comme sortant du sein des eaux; on y arrivoit par des digues, qu'on pouvoit couper aisément; celle par où venoit Cortès traversoit la ville où régnoit mon pere, & pour disputer ce passage, mon pere ne demandoit que l'aveu de Montezume; il ne put l'obtenir: il fallut recevoir ces étrangers comme nos maitres, nous humilier devant eux. .. O combien je frémis! combien je déteſtai l'ordre absolu qui nous forçoit à cet abaissement! Quel vice, dans un Roi, qu'un excès de foiblesse!

Il vient lui-même, désarmé, au-devant de ses ennemis, s'efforçant de cacher sa honte sous sa veine magnificence; il les reçoit avec toutes les marques de la joie & de l'amitié, les comble de présens, les invite à loger dans le palais du Roi son pere (le palais d'Axayaca;) & inaccessible pour nous, n'est plus visible que pour eux. Cortès, le plus dissimulé des hommes, le flatte, l'éblouit, gagne sa confiance, & l'attire (adresse incroyable!) dans ce palais changé en forteresse, qu'ils occupoient lui & les siens.

Ah! c'est ici, s'écria le Cacique, le comble de la perfidie, de l'insolence & de l'outrage. Au milieu de sa ville, au milieu de son Peuple, & dans le palais de son pere, Montezume lui-même est retenu captif, en otage, par ces brigands. Ils font plus, & pour achever d'abattre & d'avilir son ame, ils l'enchaînent comme un esclave, ou plutôt comme un criminel. Monte-

zume, que son orgueil & son courage avoient abandonné, tendit les mains, & sans se plaindre reçut ces liens flétrissans. Il porta la bassesse jusqu'à se réjouir lorsqu'on daigna l'en délivrer.

Honteux de sa foiblesse, il voulut la cacher à son Peuple, à sa Cour, à ses Ministres même. Il dit qu'il venoit d'expier, par une peine volontaire, la mort de quelques-uns des soldats de Cortès (1), tués dans les champs de Zampola; il permit que, devant ses yeux, on fît brûler vifs ceux des siens qui avoient puni leur insolence. Je vis ce brave Colpoca, qui, dans l'émeute de ces brigands, en avoit tué deux de sa main, & qui s'étoit montré à nous, de la droite

(1) Descalante, & sept Espagnols, du nombre de ceux qu'on avoit laissés à la Vera-Crux. Ils avoient pris parti pour des mutins contre les troupes de l'Empire.

portant la tête d'un Castillan (ce Castillan s'appeloit Arguello,) & de la gauche la fleche encore sanglante dont il l'avoit percé ; je le vis ce brave homme, à qui jamais la peur n'avoit fait baisser la paupiere, cet homme tel, que si le Mexique en avoit eu vingt comme lui, le Mexique eût été sauvé ; je le vis périr dans les flammes. Cortès l'y fit jeter vivant. Regarde ce jeune homme qui pleure en m'écoutant, c'est son frere ; il alloit se brûler avec lui ; je le retins, & je lui dis : » Que fais-tu, Naïrco ? tu nous abandonnes ! tu veux mourir ; & tu n'es pas vengé ! »

Montezume dévora tout, les affronts & les violences ; il se loua de la bonté, de la noblesse de Cortès ; il feignit d'être heureux & libre au milieu de ses gardes qui le faisoient trembler, & qu'il appeloit ses amis. Le malheureux invitoit son Peuple à venir leur donner des fêtes, & sa Cour à les honorer. Le bien de son Empire, le maintien de la paix,

l'avantage de cette alliance, qui déguisoit sa servitude, les avis secrets de ses Dieux; il mit tout en usage pour nous en imposer. Il voulut même paroître libre à ceux dont il étoit l'esclave. Il prévenoit leur volonté, pour se dispenser de la suivre, & s'imposoit les plus dures loix, de peur qu'on ne les lui dictât. A l'avarice de ses maîtres il prodiguoit des monceaux d'or. Il offrit de rendre à leur Prince un hommage que leur orgueil eût à peine exigé de lui. Il croyoit donner à cet acte de foiblesse & de dépendance l'apparence de la justice & de la magnanimité; & il se consoloit de s'avilir lui-même, pourvu qu'on ne vît pas qu'il y étoit forcé. Ses Dieux, qui le trompoient, qui l'avoient tous trahi, furent les seuls qu'il défendit avec une noble constance; tout le reste, l'honneur, la liberté, les biens de son Peuple & de sa Couronne, tout fut abandonné à ses insolens oppresseurs.

Il espéroit qu'à la fin, comblés de ses présens, adoucis par ses complaisances, rassasiés de notre honte & de leur gloire, ils consentiroient à nous délivrer d'eux. Ils le promirent; & le ciel sembla vouloir les y contraindre; car on apprit que de nouveaux brigands, partis des mêmes régions, venoient leur ravir leur conquête; & Cortès, obligé de les aller combattre, ne pouvoit laisser dans nos murs qu'un très-petit nombre des siens. Mais tel étoit l'étonnement, l'abattement de Montezume, que ce petit nombre suffit pour le retenir parmi eux. On le pressa de consentir à sa délivrance; il en fut offensé. Il dit qu'il n'étoit point captif; que sa conduite étoit volontaire, & plus sage qu'on ne pensoit; qu'il lui en avoit assez couté pour s'attacher de tels amis, & qu'il ne vouloit pas s'exposer au reproche de leur avoir manqué de foi. » J'ai leur parole, ajouta-t-il, qu'après s'être assurés de la nou-

velle flotte, ils vont s'éloigner de ces bords. »

Montezume étoit si frappé de cette illusion, que toute la scélérateſſe du crime dont tu vas frémir, put à peine le détromper. On célébroit l'une de nos fêtes; & il étoit d'usage, dans ces solemnités, de rendre hommage aux Dieux par des danses publiques. La fleur de la jeune nobleſſe s'y distinguoit par sa magnificence; & Montezume, sur la foi de la paix, voulut que ces brigands, qu'il appeloit ses hôtes, fussent présens à ce spectacle. Ils étoient en petit nombre, mais ils étoient armés; & nous étions sans armes comme sans défiance. Qu'on s'imagine voir des linx, des léopards errans autour d'un pâturage où bondit un foible troupeau de chevreuils ou de daims paisibles. La soif du sang qui les dévore, s'irrite sourdement au fond de leurs entrailles; ils approchent sans bruit, dissimulant leur rage; mais

leurs regards avides la décelent ; & tout à coup, s'y abandonnant, ils s'élancent sur le troupeau, dont ils font un carnage horrible. Tels on voyoit les Castillans, témoins de nos paisibles jeux, nous entourer, nous observer avec des yeux où l'avarice étinceloit comme une fievre ardente. L'or, les perles, les diamans dont nous étions parés, viles richesses qu'ils adorent, allumerent en eux cette ardeur furieuse pour laquelle rien n'est sacré. Eperdus, forcenés, se donnant l'un à l'autre le signal (ce signal étoit le nom de Saint Jacques) du meurtre & de la rapine, ils tirent le glaive ; & fondant sur les Indiens, ils égorgent tout ce que la frayeur, l'épouvante & la fuite ne dérobent pas à leurs coups. Maîtres de ce champ de carnage, on les voyoit dépouiller leur proie, & s'applaudir de leur butin, aussi peu sensibles aux plaintes des mourans, que le sont les bêtes féroces au cri des animaux tremblans qu'elles déchirent,

& dont elles boivent le sang.

Après ce crime atroce, il falloit ou périr, ou nous délivrer de ces traîtres. Montezume eut beau colorer la noirceur de leur attentat, on ne l'écouta plus : l'emportement du Peuple & sa fureur étoient au comble. Il vint au palais de mon pere le supplier de prendre sa défense, & de l'aider à délivrer son Roi. O mon pere ! si la valeur, la prudence, la fermeté avoient pu sauver ta Patrie, qui mieux que toi eût mérité d'en être le libérateur ? Sous lui le trouble & le tumulte sont place à l'ordre & au conseil. A la tête du Peuple, il force l'ennemi à se retirer dans l'enceinte du palais qui lui sert d'asyle, le réduit à ne plus paroître, & l'assiége de toutes parts. Alors on nous annonce le retour de Cortès.

CHAPITRE IX.

CET heureux brigand, délivré d'un rival (Narvaëz) qui venoit lui disputer sa proie, avoit tiré de nouvelles forces du parti opposé au sien (1). Plus fier que jamais, il arrive, il s'avance; un silence profond l'étonne à son entrée dans nos murs. Il pénetre avec défiance jusqu'aux portes de son palais, & s'y enferme avec ses compagnons.

Mon pere les suivoit des yeux; il entendit leurs cris de joie. » Demain, dit-il, demain, si le ciel nous seconde, nous changerons ces cris en des cris de douleur. » En effet, dès le jour suivant,

(1) La conduite de Cortès, dans cette occasion, est regardée comme le plus beau trait de sa vie. (Voyez Antonio de Solis.)

tout le Peuple fut sous les armes, & mon pere ordonna l'assaut. Inca, ce moment fut terrible. S'il ne nous eût fallu franchir que des murs hérissés de lances & d'épées, ce péril ne seroit pas digne d'être rappelé; mais peins-toi un mur de feu, un rempart foudroyant, d'où partoient sans cesse, à travers des tourbillons de fumée & de flamme, une grêle homicide & d'horribles tonnerres, dont tous les coups étoient marqués par un vide affreux dans nos rangs. Ce vide étoit rempli; nos Indiens, couverts du sang de leurs amis, qui rejailliffoit autour d'eux, marchoient sur des monceaux de morts: c'étoit le courage effréné de la haîne, de la vengeance, & du désespoir réunis. On travailloit obstinément à briser les murs & les portes; on se faisoit, avec des lances, des échelons pour s'élever; les Indiens blessés servoient, en expirant, de degrés à leurs compagnons, pour atteindre au haut des murailles: le trouble, l'effroi,

l'épouvante régnoient au dedans, la fureur au dehors. C'en étoit fait, si le Soleil, en nous dérobant sa lumiere, n'eût pas terminé le combat.

La nuit, des fleches enflammées embrâserent les toits de ce palais funeste; l'horreur de l'incendie en écarta le sommeil; & tandis qu'au milieu des siens, Cortès travailloit à l'éteindre, nous prîmes un peu de repos. Mais l'aurore du jour suivant nous vit les armes à la main.

L'ennemi sort; la ville entiere devient un champ de bataille. Notre sang l'inonda; mais nous vîmes aussi, & avec des transports de joie, couler celui des Castillans. La nuit fit cesser le carnage. L'ennemi rentra dans ses murs.

Il fallut donner quelques jours aux devoirs de la sépulture; & l'ennemi les employa à construire des tours mouvantes, pour combattre à l'abri d'une grêle de pierres qu'on lui lançoit du haut des toits. Cependant mon pere ap-

pliquoit tous ses soins à éviter, dans le combat, ce désordre qui nous perdoit; à donner à nos mouvemens plus d'accord & d'intelligence; à établir ses postes, disposer ses attaques, ménager pas à pas une retraite à ses troupes, & l'interdire à l'ennemi. La ville, bâtie au milieu d'un lac, étoit coupée de canaux, dont les ponts, faciles à rompre, pouvoient laisser après nous de larges fossés à franchir. C'est sur-tout de cet avantage qu'il vouloit qu'on sût profiter.

» O mes enfans, nous disoit-il, gardez-vous de cette ardeur aveugle qui vous ôte la liberté d'agir ensemble & de concert. La foule est toujours foible; & dans les flots pressés d'un Peuple qui charge en tumulte, le nombre nuit à la valeur. Observez dans vos mouvemens l'ordre que je vous ai prescrit; je vous réponds de la victoire; elle coutera cher; mais ce n'est pas ici le moment de nous ménager. Il se-

roit indigne de nous de fuir, dans les combats, la mort qui nous attend sous nos toits, dans les bras de nos enfans & de nos femmes. Mais la liberté, la vengeance, la gloire d'avoir bien servi votre Patrie & votre Roi, vous ne les trouverez qu'avec moi, au milieu de vos ennemis terrassés.»

Enfin, du palais de Cortès, on vit sortir ces tours pleines d'hommes armés, que traînoient de fiers quadrupedes, & dont la cyme chancelante lançoit de rapides feux. Mais des pierres énormes, tombant du haut des toits, les eurent bientôt fracassées. On combattit à découvert, sans trouble & sans confusion. Le meurtre étoit affreux, mais tranquille. A travers l'incendie de nos palais, où l'ennemi portoit la flamme, la fureur marchoit en silence; la mort s'avançoit à pas lents. Chaque tranchée étoit un poste, attaqué, défendu avec acharnement. L'avantage des armes, de ces armes ter-

ribles qui ſont l'image de la foudre, étoit le ſeul qu'eût l'ennemi ſur nous ; mais quel nombre, ou quelle valeur peut compenſer cet avantage ? Ce fut ce qui rendit douteux le ſuccès d'un combat ſi long & ſi ſanglant. L'ennemi nous céda la place, mais plutôt laſſé que vaincu.

Mon pere, en nous montrant parmi les morts quarante de ces furieux (1), nous faiſoit eſpérer d'exterminer le reſte. » Encore deux combats comme celui-ci, nous diſoit-il, & le Mexique eſt délivré. »

Le Peuple regardoit d'un œil avide les Caſtillans étendus à ſes pieds. » Ils ne ſont pas immortels, » diſoit-il en comptant leurs bleſſures. Chacun s'attribuoit la gloire d'avoir porté l'un de ces coups.

---

(1) Les deux tiers des Eſpagnols, & Cortès lui-même, avoient été bleſſés dans ce combat.

Encouragé par ce spectacle, on attendit avec impatience l'assaut remis au lendemain. Il fut tel que les assiégés ne pouvoient plus le soutenir. On approchoit des murs; on alloit bientôt les franchir, & gagner la premiere enceinte; Cortès alors désespéré força Montezume à paroître, pour nous ordonner de cesser. Montezume se montre, &, du haut des murailles, il fait signe de l'écouter. Sa présence suspend l'assaut. Le Peuple, saisi de respect, se prosterne, & prête silence. Le Monarque éleva la voix; il remercia ses Sujets d'avoir tenté sa délivrance; mais il leur dit qu'il étoit libre & au milieu de ses amis. » Du reste, ils consentent, dit-il, à se retirer dès demain, pourvu qu'à l'instant même l'on mette bas les armes, & que, pour signe de la paix, on cesse toute hostilité. Je le veux, je vous le commande. Obéissez à votre Roi. »

La multitude, à cette voix, étoit

incertaine & flottante. Mon pere la détermina.

» Si tu es libre, grand Roi, dit-il à Montezume, sors de ta prison, & viens régner sur nous. Jusque-là nous n'écoutons point un Monarque opprimé, qu'on force à se trahir lui-même. Non, Peuple, ce n'est pas votre Roi qui vous parle; c'est un captif que l'on menace, & qui subit la loi de la nécessité. Sa bouche demande la paix; son cœur implore la vengeance. Vengez-le donc, sans écouter ce que lui dictent ses tyrans. »

A ces mots, l'assaut recommence. On crie au Roi de s'éloigner. L'ennemi l'arrête, & l'expose à nos coups. Mon pere, qui tremble pour lui, veut détourner l'attaque.... Il n'est plus temps. Une pierre fatale a frappé Montezume. Il chancelle, & tombe expirant dans les bras de ses ennemis. En le voyant tomber, le Peuple jete un cri de douleur, s'épouvante, & s'enfuit, comme

chargé d'un parricide. Bientôt l'ennemi nous renvoie son corps pâle & défiguré. Une multitude éplorée accourt, s'empresse, l'environne, & détestant la main qui l'a frappé, remplit l'air de ses hurlemens, & baigne son Roi de ses larmes.

Les Caciques s'assemblent, & mon pere est élu pour succéder à Montezume. Alors un nouveau plan d'attaque & de défense acheve de déconcerter & d'effrayer nos ennemis.

Mon pere, aux assauts meurtriers, préféra les lenteurs d'un siége. Dans une enceinte inaccessible au feu des Espagnols, il les fit entourer de tranchées & de remparts. Les travaux avançoient. Cortès s'en épouvante, & il médite sa retraite. C'étoit le moment décisif. Il lui falloit, pour s'échapper, repasser sur l'une des digues dont le lac étoit traversé; & mon pere ayant bien prévu que Cortès choisiroit les ombres de la nuit pour favoriser son passage, fit

rompre les ponts de la digue, l'aborda d'une multitude de canots remplis d'Indiens, habiles à tirer de l'arc & de la fronde; & à la tête de ses Caciques, il voulut lui-même charger la colonne des ennemis. Tout fut exécuté, mais avec trop d'ardeur. Des canots on voulut s'élancer sur la digue. Cette imprudence couta la vie à une foule d'Indiens. Deux cents des soldats de Cortès & mille de ses alliés tomberent sous nos coups; un pont volant sauva le reste; & quand le jour vint éclairer le carnage de la nuit, on trouva ceux des Castillans dont la mort nous avoit vengés, on les trouva chargés de l'or qu'ils étoient venu nous ravir, & dont le poids les avoit accablés. Ainsi, l'or une fois fut utile à notre défense.

Dans ce combat, où le lac du Mexique avoit été rougi de sang, mon pere avoit reçu deux bleſſures mortelles. A son heure derniere il m'appela, & il me dit: » Mon fils, tu vois le fruit

d'un mauvais regne. Ces brigands reviendront plus forts, secondés de ces mêmes Peuples que Montezume a fait gémir. Hélas! je prévois, en mourant, la ruine de ma Patrie, moins malheureux de ne pas lui survivre, & d'avoir fait, jusqu'au dernier soupir, ce que j'ai pu pour la sauver. Défends-la comme moi, défends-la même sans espérance; & sois le dernier à combattre sur ses débris. » A ces mots, je me sentis presser entre ses bras; & de ses levres éteintes m'ayant donné le baiser paternel, il expira.

Ce souvenir cruel & tendre émut si vivement le Héros Mexicain, que sa voix en fut étouffée; & les Incas, les yeux attachés sur un fils si vertueux & si sensible, attendirent en silence que son cœur se fût soulagé.

UNIVERSIDAD DE GRANADA
Hospital Real
Biblioteca

CHAPITRE X.

POUR succéder à mon vertueux pere, reprit Orozimbo, le choix des Caciques tomba sur le jeune Guatimozin, son neveu, mon ami, le plus vaillant des hommes. Hélas! il se montra bien digne de ce choix; mais le sort trahit son courage.

Cortès revint au bord du lac avec des forces redoutables. A mille Castillans (il avoit reçu d'Espagne de nouveaux secours) sa fortune avoit joint plus de cent mille auxiliaires: telle étoit l'ardeur de nos Peuples à voler au-devant du joug.

L'épouvante se répandit dans toutes les villes voisines. Les unes se rangerent du côté de Cortès, & prirent les armes pour lui; d'autres se trouve-

rent désertes ; & leurs habitans éperdus, ou se sauverent dans nos murs, ou s'enfuirent vers les montagnes.

Dans peu, sur le lac du Mexique, nous vîmes lancer une flotte composée de treize brigantins, semblable à celle qui sur nos bords avoit apporté ces brigands. La multitude de nos canots eut beau l'environner & l'assaillir de toutes parts ; brisés, engloutis par le choc de ces barques énormes, ils faisoient périr avec eux les Mexicains dont ils étoient chargés.

Le génie & l'activité de notre jeune Roi firent des efforts inouis pour suppléer à l'avantage que les barques des ennemis avoient sur nos frêles canots. Son ardeur, son intelligence se signalerent encore plus à la défense de nos digues. Dans les travaux, dans les dangers, par-tout & sans cesse présent, il étoit l'ame de son Peuple. Le feu de son courage enflammoit tous les cœurs. Les obstacles qu'il opposa aux appro-

ches des Castillans, lasserent enfin leur constance. Effrayés des périls & des fatigues d'un long siége, ils nous proposerent la paix. Tout le Peuple la demandoit ; le Roi y consentoit lui-même ; la famine qui nous pressoit, y disposoit tous les esprits ; les Prêtres, au nom de leurs Dieux, furent les seuls qui s'y opposerent. Ils avoient abattu l'ame de Montezume ; ils flatterent imprudemment l'audace de Guatimozin. Une ombre de péril les avoit d'abord consternés, une apparence de succès les rendit aussi arrogans qu'ils avoient été lâches.

Sur la foi d'un oracle, nous refusâmes la paix. Crédulité fatale ! un Dieu plus fort que tous nos Dieux démentit leur vaine promesse. Il fit descendre des montagnes les Peuples les plus indomptés (les Otomies ;) il changea leur féroce orgueil en un zele ardent & docile ; & Cortès n'eût pas plutôt vu grossir son camp de leurs fiers ba-

taillons, qu'il résolut de nous livrer l'assaut (1).

Le passage sur les trois digues fut ouvert, malgré les efforts d'un courage déterminé. L'ennemi ayant pénétré dans nos murs, s'y établit parmi des ruines. Il s'avança, précédé du carnage que faisoient devant lui ses foudroyantes armes; &, par trois routes opposées, parvenu enfin jusqu'au centre de cette ville, où, depuis trois jours, régnoient l'épouvante & la mort.... A ces mots, il s'interrompit par un frémissement de rage. » O souvenir affreux ! » s'écria-t-il; & ses yeux sembloient indignés de voir encore la lumiere.

L'Inca tâchoit de le calmer. Ah ! reprit le malheureux Prince, tu vas

(1) Cortès se vit à la tête de deux cents mille hommes : ce n'est donc pas avec cinq cents mille hommes, comme on l'a dit tant de fois, qu'il prit la ville de Mexico.

juger toi-même si ma douleur est juste. Je combattois près de mon Roi, j'avois quitté le palais de mes peres ; & dans ce palais assiégé j'avois abandonné ma sœur, une sœur adorée, à qui moi-même j'étois plus cher que la lumiere du jour. Pour sa garde & pour sa défense, j'avois laissé, à la tête de quelques Indiens, le brave Télasco, le fidele ami de mon cœur, celui de tous les hommes que j'ai le plus aimé, à qui ma sœur étoit promise. Ce digne ami se défendoit avec tout le courage de l'amour & du désespoir ; il l'inspiroit à ses soldats : chacun d'eux sembloit, comme lui, protéger les jours d'une amante. Aucune de leurs fleches ne partoit en vain ; le vestibule du palais étoit inondé de sang, la mort en défendoit l'approche. Mais des palais voisins, que l'ennemi avoit embrâsés, l'incendie atteint celui-ci. Les assiégés y sont enveloppés d'un noir tourbillon de fumée ; la flamme perce à travers ce nuage ;

nuage ; elle s'attache aux lambris de cedre, & s'y répand à flots preſſés.

Le péril de ma ſœur occupe ſeul mon ami ; il la cherche au milieu de l'embrâſement ; & dans ce palais ſolitaire, dont ſes ſoldats, de tous côtés, défendent l'enceinte, il appele, avec des cris perçans, ſa chere Amazili. Il la trouve éperdue, courant échevelée, & le cherchant pour l'embraſſer, avant de périr dans les feux. » O chere moitié de mon ame ! lui dit-il en la ſaiſiſſant & en la ſerrant dans ſes bras, il faut mourir, ou être eſclaves. Choiſis : nous n'avons qu'un inſtant. — Il faut mourir, lui répondit ma ſœur. » Auſſi-tôt il tire une fleche de ſon carquois, pour ſe percer le cœur. Arrête ! lui dit-elle, arrête ! commence par moi : je me défie de ma main, & je veux mourir de la tienne.

A ces mots, tombant dans ſes bras, & approchant ſa bouche de celle de ſon amant, pour y laiſſer ſon dernier

soupir, elle lui découvre son sein. Ah! quel mortel, dans ce moment, n'eût pas manqué de courage! Mon ami tremblant la regarde, & rencontre des yeux dont la langueur eût désarmé le Dieu du mal. Il détourne les siens, & relève le bras sur elle; son bras tremblant retombe sans frapper. Trois fois son amante l'implore, & trois fois sa main se refuse à percer ce cœur dont il est adoré. Ce combat lui donna le temps de changer de résolution. » Non, non, dit-il, je ne puis achever. — Et ne vois-tu pas, lui dit-elle, les flammes qui nous environnent, & devant nous l'esclavage & la honte, si nous ne savons pas mourir? — Je vois aussi, lui répondit-il, la liberté, la gloire, si nous pouvons nous échapper. » Alors appelant ses soldats, » Amis, leur dit-il, suivez-moi; je vais vous ouvrir un passage. » Il fait environner ma sœur, commande que les portes du palais soient ouvertes, & s'élance

à travers la foule des ennemis épouvantés.

Celui qui m'a peint ce combat en frémissoit lui-même. Un énorme rocher, qui se détache & roule du haut des monts au sein des mers, chasse les vagues mugissantes, & s'ouvre à grand bruit un abîme à travers les flots courroucés : tel, en sortant du palais de mon pere, se présenta le formidable Télasco. Les flots d'ennemis qu'il avoit écartés, en retombant sur lui, alloient l'accabler sous le nombre. Il les repousse encore ; une lourde massue, qu'il fait voler autour de lui, brise les lances & les glaives, &, comme un tourbillon rapide, renverse tout ce qu'elle atteint. Au milieu d'un rempart de morts, mon ami, couvert de blessures, & le corps sillonné de ruisseaux de sang, se défend & combat jusqu'à l'épuisement du peu de forces qui lui restent. Enfin ses bras laissent tomber la massue & le bou-

clier ; bientôt il chancelle, il succombe.... Il respiroit encore. Il fut pris vivant ; & ma sœur suivit le sort de mon ami. Est-il mort ? a-t-elle eu la force & le malheur de lui survivre ? C'est ce que je n'ai pu savoir. Peut-être, ô ciel ! dans ce moment, il gémit sous les coups d'un maître inflexible. Ma sœur peut-être.... Ah ! loin de moi cette épouvantable pensée ; elle rallume en vain toute ma rage, & fait le tourment de mon cœur.

L'Inca, qui lui voyoit étouffer ses soupirs & dévorer ses larmes, le pressoit d'interrompre ce récit désolant. Non, dit le Cacique, achevons : puisque j'ai pu survivre à mes malheurs, je dois avoir la force d'en soutenir l'image.

Tous nos postes forcés livroient la ville en proie à nos vainqueurs. Le Roi n'avoit plus pour asyle que son palais, où sa noblesse lui offroit de s'ensévelir. Il voulut, dans l'espoir de rallier sur

Ces paroles étouffèrent le soupir au fond de son cœur (1).

Tu frémis, Inca; ce n'est rien que tout ce que tu viens d'entendre. Tu n'as vu ces brigands que dans l'ardeur du carnage. Pour en juger, il faut les voir au sein de la paix, au milieu des Peuples qu'ils ont désarmés, dont les uns vont au-devant d'eux avec une joie ingénue, & les autres d'un air timide & suppliant; qui leur présentent de plein gré ce qu'ils ont de plus précieux; qui s'empressent à les servir, à les loger dans leurs cabanes; qui supportent pour eux les travaux les plus rudes; qui courbent le dos, sans se plaindre, sous le faix dont ils les accablent, sous les coups dont ils les meurtrissent;

---

(1) Cortès ayant fait cesser l'exécution, Guatimozin vécut encore deux ans. Il finit par être pendu, sur la déposition d'un Indien qui l'accusa d'avoir conspiré contre les Espagnols.

qui se laissent flétrir, avec un fer brûlant, des marques de la servitude : c'est là que s'est montrée la cruauté des Castillans. Tout ce que tu peux concevoir des excès de la tyrannie & des rigueurs de l'esclavage, n'approche pas encore des maux que ces hommes dénaturés font souffrir aux plus doux des hommes.

Ceux-ci, épouvantés par le supplice de leur Roi, par le saccagement de leur ville & de leurs campagnes, ne s'occupoient qu'à fléchir les vainqueurs; ils opposoient la douceur des agneaux à la férocité des tigres; leurs caresses, leurs larmes, l'abandon volontaire du peu de bien qu'ils possédoient, une obéissance muette, une aveugle soumission, le dernier & le plus pénible de tous les sacrifices que l'homme puisse faire à l'homme, celui de sa liberté; rien n'adoucit ces cœurs farouches. Si leurs esclaves surchargés, dans une longue & pénible route,

les montagnes les Indiens que la frayeur & la fuite avoient dispersés, il voulut s'échapper lui-même, pour revenir assiéger à son tour & accabler nos ennemis. Il traversoit le lac; & pour favoriser sa fuite, nos canots occupoient la flotte de Cortès par un combat désespéré. Monarque infortuné! tout le sang prodigué pour lui ne put le sauver: il fut pris..... C'est encore ici que mon courage m'abandonne. Alors un délire stupide se saisissant d'Orozimbo, sa langue parut se glacer, sa bouche entr'ouverte & ses yeux immobiles marquoient l'épouvante & l'horreur. Sa voix s'ouvre enfin un passage; il s'écrie: O Guatimozin! ô le plus magnanime, ô le meilleur des Rois! Un brasier, des charbons ardens!..... C'est sur ce lit qu'ils l'étendirent. » O barbarie atroce! » s'écrie à ce récit l'Inca, saisi d'horreur. Attends, dit le Cacique, attends; tu vas mieux les connoître. Tandis que le feu

pénétroit jusqu'à la moëlle des os, Cortès, d'un œil tranquille, observoit les progrès de la douleur, & il disoit au Roi : » Si tu es las de souffrir, déclare où tu as caché tes trésors. »

Soit qu'il n'eût rien caché, soit qu'il trouvât honteux de céder à la violence, le Héros du Mexique honora sa Patrie par sa constance dans les tourmens. Il attache un œil indigné sur le tyran ; & il lui dit : » Homme féroce & sanguinaire, connois-tu pour moi de supplice égal à celui de te voir ? » Il ne lui échappa ni plainte, ni priere, ni aucun mot qui implorât une humiliante pitié.

Sur le brasier étoit aussi un fidele ami de ce Prince. Cet ami, plus foible, avoit peine à résister à la douleur ; & près de succomber, il tournoit vers son maître des regards plaintifs & touchans. » Et moi, lui dit Guatimozin, suis-je sur un lit de roses ? »

oſent gémir ſous le fardeau, un châtiment ſoudain leur impoſe ſilence; & s'ils ſuccombent ſous l'excès du travail & de la miſere, un bras impitoyable acheve de leur arracher le dernier ſoupir. » Cruels ! diſent ces innocens, que vous avons-nous fait ? Notre vie n'eſt employée qu'à vous ſervir, pourquoi nous l'arracher ? Epargnez du moins nos enfans & nos femmes. » Les monſtres ſont ſourds à ces plaintes. *De l'or, de l'or*, c'eſt leur cri de rage; on ne peut les en aſſouvir. Un Peuple en vain ſe hâte d'apporter à leurs pieds le peu qu'il a de ce métal funeſte; ce n'eſt jamais aſſez; & tandis qu'à genoux, les mains au ciel, les yeux en pleurs, il proteſte qu'il n'en a plus, on l'enchaîne, on le livre à d'horribles tourmens, pour l'obliger à découvrir ce qu'il peut en avoir encore. Leur avarice a inventé des tortures inconcevables & des ſupplices inouis. Ingénieuſe à compliquer & à prolon-

ger les douleurs, elle donne à la mort mille formes horribles, que la mort ne connoissoit pas.

Mais ce qui révolte le plus de leur atrocité, c'est sa froideur tranquille. La nature est muette dans ces cœurs endurcis. Autour des bûchers, où la flamme dévore une famille entiere, au milieu d'un hameau dont les toits embrâsés fondent sur les femmes enceintes, sur les foibles vieillards, sur les enfans à la mamelle, au pied des échafauds où un feu lent consume de foibles innocens, déchirés avant de mourir; on les voit, ces hommes féroces, on les voit rians & moqueurs, se réjouir & insulter aux victimes de leur furie.

Inca, ne nous reproche point d'avoir vu tant de maux, sans mourir de douleur, ajouta le Cacique en versant des ruisseaux de larmes, & d'une voix entrecoupée par les sanglots qui l'étouffoient: si nous supportons nos mal-

heurs, si nous vivons, si nous fuyons notre déplorable Patrie, c'est pour lui chercher des vengeurs.

» Ah ! vous en méritez sans doute, lui dit l'Inca en l'embrassant. Je sens vos maux, je les partage. Si je ne puis les réparer, j'espere au moins les adoucir. Demeurez parmi nous, illustres malheureux, & que ma Cour soit votre asyle. Hélas ! si j'en crois des présages qui commencent à s'avérer, le temps approche où j'aurai besoin de votre expérience & de votre courage. Ah ! s'écrient les Caciques, la vie est l'unique bien que le destin nous laisse ; généreux Prince, elle est à toi, & tu peux en être prodigue ; sans toi, le désespoir en eût déja tranché le cours. »

CHAPITRE XI.

TANDIS que la paix, la justice, l'humanité régnoient encore dans ces régions fortunées, sous les loix des fils du Soleil; la tyrannie des Castillans s'étendoit comme un incendie : la ruine & la solitude en marquoient par-tout les progrès.

Le nord de l'Amérique étoit dévasté; le midi commençoit à l'être. En vain ce pieux Solitaire, cet ami courageux & tendre des malheureux Indiens, Barthelemi de Las-Casas, avoit fait retentir le cri de la nature jusqu'au fond de l'ame des Rois Ferdinand & Charles-Quint; une pitié stérile, une volonté foible de remédier à tant de maux, fut tout ce qu'il obtint. On fit des loix; ces loix, sans force, ne purent de si

loin

loin réprimer la licence ; la cupidité secoua le frein qu'on vouloit lui donner ; & sous des Rois qui condamnoient l'oppression & l'esclavage, l'Indien fut toujours esclave, l'Espagnol toujours oppresseur.

Barthelemi, s'humiliant devant l'éternelle sagesse, pleuroit au bord de l'Ozama (1), dans une retraite profonde, l'impuissance de ses efforts.

Cependant l'isthme étoit en proie au plus inhumain des tyrans. Ce barbare étoit Davila. Sa cruauté l'avoit rendu l'effroi des Peuples des montagnes qui joignent les deux Amériques. A travers les rochers, les forêts & les précipices, ses soldats, ses chiens dévorans furent lancés contre les Sauvages. Pour les détruire, il n'en couta que la peine de les poursuivre, & celle de les

(1) Riviere sur laquelle Barthelemi Colomb, frere de l'Amiral, avoit fait bâtir la ville de Saint-Domingue.

UNIVERSIDAD DE GRANADA Hospital Real

égorger. Ainsi fut ouvert le passage de l'océan du nord à la mer Pacifique.

Là, de nouveaux bords se découvrent ; & l'ambition des conquêtes y voit un champ vaste à courir. Balboa (1), digne précurseur du sanguinaire Davila, a déja voulu pénétrer dans ces régions du midi ; & des flots de sang indien ont inondé les bords où il a tenté de descendre. Après lui, de nouveaux brigands ont risqué de plus longues courses ; mais la constance ou la fortune leur a manqué dans ces travaux.

Il falloit que, pour la ruine de cette partie du Nouveau Monde, la Nature

---

(1) Vasco Nugnès de Balboa. Il avoit découvert la mer du Sud en 1513. Ce fut à lui qu'un Indien répondit Béru, Peiu, je m'appele Béru, & j'habite le bord de la riviere : de-là le nom de Pérou. Balboa étoit gendre de Davila. Celui-ci lui fit trancher la tête.

eût formé un homme d'une résolution, d'une intrépidité à l'épreuve de tous les maux; un homme endurci au travail, à la misere, à la souffrance; qui sût manquer de tout & se passer de tout, s'animer contre les périls, se roidir contre les obstacles, s'affermir encore sous les coups de la plus dure adversité. Cet homme étonnant fut Pizarre; & cette force d'ame, que rien ne put dompter, n'étoit pas sa seule vertu. Ennemi du luxe & du faste, simple & grand, noble & populaire, sévere quand il le falloit, indulgent lorsqu'il pouvoit l'être, & modérant, par la douceur d'un commerce libre & facile, la rigueur de la discipline & le poids de l'autorité, prodigue de sa propre vie, attachant un grand prix à celle d'un soldat, libéral, généreux, sensible, il n'avoit point pour lui cette cupidité qui déshonoroit ses pareils: l'ambition de s'illustrer, la gloire d'avoir entrepris & fait une

immenſe conquête, étoient plus dignes de ſon cœur. Il vit entaſſer à ſes pieds des monceaux d'or dans des flots de ſang ; cet or ne l'éblouit jamais, il ne ſe plut qu'à le répandre. Sobre & frugal pendant ſa vie, on le trouva pauvre à ſa mort. Tel fut l'homme que la fortune avoit tiré de l'état le plus vil (1), pour en faire le conquérant du plus riche Empire du monde.

Connu, par ſa bravoure, du Vice-Roi de l'iſthme (Don Pedre Arias Davila,) il en obtint le droit d'aller chercher, par de-là l'équateur, des régions nouvelles & de nouveaux tréſors. Un ſeul des vaiſſeaux qui reſtoient de la flotte de Balboa, lui ſuffit pour ſon entrepriſe. Il l'arme au port de Panama ; & le bruit s'en répand bientôt juſqu'à l'iſle Eſpagnole (Saint-Domingue,)

(1) La premiere condition de Pizarre avoit été la même que celle de Sixte-Quint.

à cette isle fameuse par la conquête de Colomb, & dont on avoit fait depuis le siége de la tyrannie.

Au nom de Pizarre, une fiere jeunesse demande à s'aller joindre à lui. Leur Chef, Alonzo de Molina, magnanime & vaillant jeune homme, mais d'un courage trop bouillant & d'un naturel trop sensible, avoit gagné, par sa candeur, l'estime & l'amitié du vertueux Las-Casas. Il voulut, avant de partir, l'embrasser & lui dire adieu.

» Eh quoi! lui dit le Solitaire, l'avarice des Castillans n'est donc pas encore assouvie; & vous allez chercher pour eux de nouveaux bords à ravager! — Le ciel m'est témoin, répondit Alonzo, que c'est la gloire qui me conduit. — La gloire! ah! reprit l'homme juste, en est-il pour les assassins? en est-il à tomber sur un troupeau timide d'hommes nus, foibles, désarmés, à les égorger sans péril, avec une cruauté lâche? Votre gloire est celle du vautour, lors-

qu'il déchire la colombe. Non, mon ami, je vous le dis, la honte & la douleur dans l'ame, rien ne peut effacer l'opprobre dont se couvrent les Castillans. Ils trahissent leur Dieu, leur Prince, leur Patrie; & leur avarice insensée se trompe, en croyant s'assouvir. Hélas! s'ils avoient bien voulu ménager leur conquête, l'Inde seroit heureuse, l'Espagne seroit opulente; mais, par l'abus honteux qu'ils font de la victoire, ils auront épuisé l'Espagne & ruiné l'Inde sans fruit.

» Eh bien, voici, lui dit Alonzo, le moment de les éclairer. Je ne connois Pizarre que par sa renommée; mais on me l'a peint généreux. Il est digne peut-être, ô mon ami, d'entendre de votre bouche la voix de l'humanité. Pourquoi ne demandez-vous pas à le suivre dans la conquête? Venez. Vos conseils, votre zele vous rendront respectable & cher à mes compagnons comme à moi. »

Aux instances d'Alonzo, Barthelemi s'émeut; il sent réveiller dans son cœur son activité bienfaisante; & l'espoir d'être utile aux hommes ranime son ardeur. Mais la réflexion, la triste prévoyance, le découragent de nouveau. » Molina, dit-il au jeune homme, vous connoissez mon cœur. Je ne verrai jamais patiemment faire du mal aux Indiens; je parlerois pour eux sans ménagement & sans crainte; & vous-même peut-être, exposé à la haine de ceux que j'aurois offensés, vous vous plaindriez de mon zele. — Venez, lui dit Alonzo, & ne pensons qu'au bien que votre présence peut faire. Qui sait les crimes & les maux que vous épargnerez au monde? Et quel reproche ne vous feriez-vous pas de n'avoir eu qu'à vous montrer, pour sauver des millions d'hommes, & de ne l'avoir pas voulu? — C'en est assez, lui dit Las-Casas. Je ne vous laisserai pas croire que j'aie renoncé par foiblesse à l'espérance

d'être utile à ces infortunés. Je vous suivrai. Faſſe le ciel que Pizarre daigne m'entendre ! »

Ils partent enſemble ; & bientôt le vaiſſeau qui les a reçus, aborde au rivage de l'iſthme. On y débarque à l'embouchure du fleuve des Lézards (1) ; & pour le remonter, on s'élance ſur des canots. Chacun de ces canots, formé du creux d'un cedre, porte vingt rameurs Indiens qu'un farouche Eſpagnol commande. Mais ces rameurs, animés par les cris d'une jeuneſſe impatiente, redoublent en vain leurs efforts ; le fleuve leur oppoſe tant de rapidité, qu'ils ont peine à le vaincre, & ne vont contre le torrent qu'avec une extrême lenteur. Celui qui les commande, ſemble leur faire un crime de

(1) Aujourd'hui la Chagre, qui, des montagnes de l'iſthme, deſcend dans la mer du nord. Ses eaux font une lieue par heure.

la violence des eaux. Leur corps, ruiſſelant de ſueur, eſt meurtri de verges ſanglantes. Hors d'haleine & preſque aux abois, ils ſouffrent leurs maux ſans ſe plaindre ; ſeulement des larmes muettes tombent ſur leur rame, & ſe mêlent avec les gouttes de ſueur qu'on voit diſtiller de leur ſein ; & quelquefois ils levent ſur celui qui les frappe un regard douloureux & tendre, qui ſemble implorer ſa pitié.

Las-Caſas, témoin de tant de barbarie, éprouve le tourment d'un pere qui voit déchirer ſes enfans. » Ceſſez, cruels, dit-il, ceſſez de tourmenter ces malheureux, qui ſe conſument en efforts pour votre ſervice. Voulez-vous les voir expirer ? Ils ſont hommes ; ils ſont vos freres ; ils ſont enfans du même Dieu que vous. » Alors s'adreſſant au plus jeune & au plus foible des rameurs : » Mon ami, lui dit-il, reſpirez un moment, je vais ramer à votre place. »

Les jeunes Espagnols, touchés de ce spectacle, s'empresserent tous à l'envi de soulager les Indiens. Ceux-ci tendoient les mains à l'homme bienfaisant qui leur procuroit ce relâche, le combloient de bénédictions, & lui donnoient ce tendre nom de pere qu'il avoit si bien mérité!

Alors Molina, s'approchant de Las-Casas, lui dit tout bas, avec un mouvement de joie : » Eh bien, mon pere, vous repentez-vous à présent de nous avoir suivis? Barthelemi le regarda d'un œil où la tendre compassion & la tristesse étoient peintes, & ne lui répondit que par un profond soupir.

Il est un village, connu sous le nom de Crucès, où le fleuve cesse d'être navigable. Ce fut là qu'obligé de quitter les canots, on suivit, à travers les bois, une longue & pénible route. Mais toute pénible qu'elle est, la fatigue en est adoucie, quand, du haut des côteaux, le regard se promene sur des vallons

que la Nature se plaît à parer de ses mains; où la variété des arbres & des fruits, la multitude des oiseaux peints des couleurs les plus brillantes, forment un coup d'œil enchanteur. Hélas! dans ces climats si beaux, tout ce qui respire est heureux; l'homme opprimé, souffrant & misérable, y gémit seul sous le joug de l'homme, & remplit de ses plaintes les antres solitaires qui le cachent à son tyran.

De montagne en montagne, on s'éleve, on parvient jusqu'au sommet qui les domine, & d'où la vue, au loin, s'étend vers l'un & l'autre bord, sur l'immense abîme des eaux. De-là se découvrent à la fois (1), d'un côté l'océan du nord, de l'autre la mer

(1) On préfere ici le témoignage de M. de la Condamine à celui de Lionnel Wafer, lequel assure que d'aucun endroit de l'isthme on ne découvre à la fois les deux mers.

Pacifique, dont la surface, dans le lointain, s'unit avec l'azur du ciel. » Compagnons, leur dit Molina, saluons cette mer, cette terre inconnue, où nous allons porter la gloire de nos armes. Si Magellan s'est rendu immortel, pour avoir seulement reconnu ces pays immenses, quelle sera la renommée de ceux qui les auront soumis (2)? »

Il descend la montagne, & bientôt, approchant des murs où Davila commande, il lui fait annoncer cent jeunes Castillans qui viennent s'offrir à Pizarre, pour aller chercher avec lui la gloire & les dangers.

Le farouche tyran de l'isthme étoit plongé dans la douleur. Il venoit de perdre son fils unique à la poursuite des Sauvages. » Soyez les bien-venus, dit-il aux jeunes Castillans, & prenez

(2) Le voyage de Magellan, en 1521 & 1522, l'entreprise de Pizarre en 1524.

part à la désolation d'un pere, dont ces féroces Indiens ont dévoré le fils. Oui, les cruels l'ont dévoré ce fils, mon unique espérance. Ah ! tout leur sang peut-il jamais rassasier ma fureur ? Poursuivez, massacrez cette race impie & funeste. S'il en échappe un seul, je ne me croirai point vengé. »

Pizarre fit un accueil plus doux aux nouveaux compagnons que lui amenoit la fortune. Il les reçut sur son vaisseau, avec cet air plein de franchise & d'affabilité qui lui gagnoit les cœurs ; & après les éloges qu'il devoit à leur zele, il leur présenta ses amis. » Voilà, dit-il, le généreux Almagre & le pieux Fernand de Luques (1), qui consacrent, à mon exemple, leur fortune à cette entreprise; Almagre, assez connu

(1) Augustin Zarate prétend qu'Almagre étoit fils naturel de Fernand de Luques. (Découverte & conquête du Pérou, l. 1.)

par sa valeur, & Fernand par les dignités qu'il remplit dans le Sacerdoce. Près de lui vous voyez Valverde, zélé Ministre des autels : c'est lui qui sera parmi nous l'interprete du ciel, l'organe de la Foi, l'Apôtre de la vérité, chez ces Nations idolâtres. Ce guerrier est Salcédo, noble & vaillant jeune homme : c'est à ses mains que l'étendard de la Castille est confié, & c'est lui qui nous conduira dans le chemin de la victoire. Vous voyez dans Ruïz un savant Pilote, à qui cette mer est connue, & qui le premier a tenté d'en parcourir les écueils, sous l'intrépide Balboa. » Il leur nomma de même avec éloge Peralte, Ribéra, Séraluze, Aléon, Candie, Oristan, Salamon, & tous ceux qui l'accompagnoient.

Alonzo lui nomme à son tour les Castillans qu'il lui amene, tels que le jeune & beau Mendoce, l'audacieux Alvar, le bouillant & fougueux Pen-

nate, & Valasquès plus froidement superbe, & le magnanime Moscose, & Moralès, qui le premier devoit périr en abordant. Infortuné jeune homme, tu portois dans tes yeux le courage d'un immortel! Pizarre en connoît un grand nombre, ou par leur renommée, ou par celle de leurs aïeux. Il leur témoigne à tous combien il est sensible à l'honneur de les commander. Ses regards s'attachent enfin sur l'humble & pieux Solitaire qu'il voit à côté d'Alonzo. » Est-ce encore là, demande-t-il, un messager de la Foi, que son zele engage à nous suivre? »

Au nom de Las-Casas, au nom de ce héros de la Religion & de l'humanité, que l'Espagne avoit honoré du nom de *Protecteur de l'Inde*, Pizarre est saisi de respect, & se prosternant devant lui, croit adorer la vertu même. » Est-ce vous, lui dit-il, vénérable & pieux mortel, est-ce vous qui venez bénir & encourager nos travaux? Quel

préſage pour moi de la faveur du ciel, & du ſuccès de mon entrepriſe ! »

» Vaillant & généreux Pizarre, lui répondit le Solitaire, le ſeul témoignage aſſuré de la faveur du ciel eſt dans le cœur de l'homme juſte. Méritez-la par vos vertus ; & n'enviez point aux méchans, des ſuccès dont le ciel s'irrite. La gloire d'être humain, ſenſible & bienfaiſant, ſera pure, & d'autant plus belle, que vous aurez peu de rivaux. »

CHAPITRE XII.

LE vaiſſeau, pour mettre à la voile, attendoit un vent favorable. On fit des vœux pour l'obtenir. Le plus auguſte de nos myſteres fut célébré ſur la poupe par ce même Fernand de Luques, intéreſſé avec Almagre dans les

risques de l'entreprise, & comme lui associé dans le partage du butin.... O superstition ! Ce Prêtre sacrilége, pour rendre les autels garans de ses vils intérêts, suspend le divin sacrifice, au moment de le consommer ; & tenant dans ses mains la victime pure & céleste, il se tourne vers l'assistance. Sur son front chauve & sillonné de rides, l'austérité paroît empreinte, il souleve un sourcil épais, dont son œil morne est ombragé ; & d'une voix semblable à celle qui, du creux des autels, prononçoit les oracles : » Venez, Pizarre, & vous, Almagre, venez, dit-il, sceller du sang d'un Dieu notre illustre & sainte alliance. » Alors rompant l'hostie en trois (1), il s'en réserve une partie, & en donnant une

(1) Ce trait-là est historique. Pigliarono l'hostia consacrata del santissimo sacramento, giorando di non romper mai la fede. (Benzoni, l. 3.)

à chacun de ses associés interdits & tremblans : » Ainsi, dit-il, soit partagée la dépouille des Indiens. Tel fut leur serment mutuel, tel fut le pacte de l'avarice. Barthelemi en fut épouvanté.

Le même jour on tint conseil ; & là on entendit Pizarre exposer son plan, ses moyens, ses mesures & ses ressources. Fernand de Luques, chargé du soin de pourvoir aux besoins de la flotte, devoit rester à Panama, tandis qu'Almagre voyageroit sans cesse du port de l'isthme aux bords où l'on alloit descendre, & y ameneroit les secours ; rien n'avoit été négligé ; & la prudence de Pizarre, en prévoyant tous les obstacles, sembloit les avoir applanis : tel fut l'éloge unanime qu'elle reçut dans le conseil.

Mais Las-Casas, qui, dans ce plan, voyoit les Indiens vassaux des Castillans, ou plutôt leurs esclaves, destinés aux plus durs travaux, ne put renfermer sa douleur. Il demande à parler ;

on lui prête silence ; & la tristesse dans les yeux : » J'entends, dit-il, qu'on se propose de distribuer les Indiens comme de vils troupeaux. On l'a fait dans les isles ; les isles ne sont plus que d'effrayantes solitudes. Des millions d'infortunés ont péri sous le joug. Suivrez-vous ces exemples ; & ferez-vous périr de même les Peuples de ces bords ? »

Chacun s'empressa de répondre qu'on les ménageroit. » Il n'en est qu'un moyen, continua le Solitaire ; c'est de ne laisser à personne le pouvoir de les opprimer. Qu'ils soient sujets, mais sujets libres. Le même Roi, la même loi, &, comme je l'espere, le même Dieu que nous ; mais jamais d'autre dépendance : voilà leur droit, que je réclame au nom de la Nature, à la face du ciel. »

» Vertueux Las-Casas, lui répondit Pizarre, vos vœux & les miens sont d'accord. Faire adorer mon Dieu, faire

obéir mon Roi, imposer à ces Peuples un tribut modéré, établir entre eux & l'Espagne un commerce utile pour eux, autant qu'avantageux pour elle; voilà ce que je me propose. Fasse le ciel que, sans user de contrainte & de violence, je puisse l'obtenir! — Je vous en suis garant, reprit vivement Las-Casas. Mais, Pizarre, promettez-moi que si ces Peuples sont dociles, s'ils souscrivent à des loix justes, s'ils ne demandent qu'à s'instruire, ils seront libres comme nous; que leurs jours, leurs biens, leur repos seront protégés par vos armes; que l'honnêteté, la pudeur, la timide & foible innocence auront en vous un défenseur, un vengeur. — Je vous le promets. — Que vous ne souffrirez jamais qu'on les arrache à leur Patrie, qu'on les condamne à des travaux, qu'on exige d'eux, par la crainte, la menace & les châtimens, au de-là du tribut imposé par vous-même. — Telle

eſt ma réſolution. — Eh bien, jurez-le donc au Dieu que vous avez reçu, & que tous vos amis le jurent. »

A ce diſcours, un bruit confus ſe répandit dans l'Aſſemblée; & Fernand de Luques prenant la parole : » Quoi, dit-il à Barthelemi, jurer à Dieu de ménager des barbares qui le blaſphement, qui brûlent devant les idoles un encens qui n'eſt dû qu'à lui ! Jurons plutôt de les exterminer, s'ils oſent défendre leurs temples, & s'ils refuſent d'adorer le Dieu que nous leur annonçons. L'Amérique nous appartient au même titre que Canaan appartenoit aux Hébreux : le droit du glaive qu'ils avoient ſur l'idolâtre Amalécite (1); nous l'avons ſur des Infideles, plus aveuglés, plus abrutis dans leurs déteſtables erreurs. Ils ſe plai-

(1) Cette comparaiſon a été faite par le Miſſionnaire Gumilla, & par bien d'autres fanatiques.

gnent qu'on leur impose un trop rigoureux esclavage ; mais eux-mêmes, sont-ils plus doux, plus humains envers leurs captifs ? Sur des autels rougis de sang, ils leur déchirent les entrailles ; ils se partagent, par lambeaux, leurs membres encore palpitans ; ils les dévorent, les barbares ! ils en sont les vivans tableaux. Et c'est pour cette race impie qu'on parle avec tant de chaleur ! Si les châtimens les effraient, qu'ils cessent de nous dérober cet or stérile dans leurs mains, & qui nous a déja couté tant de périls & de fatigues. Quoi ! n'avez-vous franchi les mers, n'avez-vous bravé les tempêtes, & cherché ce malheureux monde à travers tant d'écueils, que pour abandonner l'unique fruit de vos travaux, vous en retourner les mains vides, & ne rapporter en Espagne que la honte & la pauvreté ? L'or est un don de la Nature ; inutile à ces Peuples, il nous est nécessaire ; c'est donc

à nous qu'il appartient ; & leur malice opiniâtre à le cacher, à l'enfouir, les rendroit seule assez coupables pour justifier nos rigueurs. Quant à leur esclavage, il est la pénitence des crimes dont les a souillés un culte impie & sanguinaire. Ce ne sont pas les creux des mines, où ils sont enfermés vivans, que l'on doit redouter pour eux. Ils méritent d'autres ténebres que celles de ces noirs cachots ; & pourvu qu'ils y meurent résignés & contrits, ils béniront un jour les mains qui les auront chargés de chaînes. »

Ainsi parla Fernand de Luques. Las-Casas, qui, d'un œil immobile d'horreur, le regardoit & l'écoutoit, lui répondit : » Prêtre d'un Dieu de paix, vos levres, où ce Dieu reposoit tout à l'heure, ont-elles proféré ce que je viens d'entendre ? Est-ce du haut du bois arrosé de son sang, où, s'immolant pour tous les hommes, sa bouche expirante imploroit la grace de ces en-

nemis, est-ce du haut de cette croix qu'il vous a dicté ce langage ? Vous, Chrétien, vous parlez d'exterminer un Peuple qui ne vous a fait aucun mal ! S'il vous en avoit fait, votre Religion vous diroit encore de l'aimer. Vous vous comparez aux Hébreux, & ce Peuple aux Amalécites ! Laissez, laissez-là ces exemples, dont on n'a que trop abusé. Si Dieu, dans ses conseils, a jamais dérogé aux saintes loix de la Nature, il a parlé, il a donné un décret formel, authentique, dans toute la solemnité que sa volonté doit avoir, pour forcer l'homme à lui obéir plutôt qu'à la voix de son cœur ; & ce décret n'a pu s'étendre au-de-là des termes précis où lui-même il l'a renfermé : l'ordre accompli, la loi qu'il avoit suspendue, a repris son cours éternel. Dieu parloit aux Israélites ; mais Dieu ne vous a point parlé. Tenez-vous-en donc à la loi qu'il a donnée à tous les hommes : *Aimez-moi, aimez vos semblables :*

blables : voilà ſa loi, Fernand. Sont-ce là vos tortures, & vos chaînes & vos bûchers ?

» Les Indiens, ſans doute, ont exercé entre eux des cruautés bien condamnables ; mais, fuſſent-ils plus inhumains, eſt-ce à vous de les imiter ? Leur malheur, hélas ! eſt de croire à des Dieux ſanguinaires. Si, au lieu du tigre, ils voyoient ſur leurs autels l'agneau ſans tache, ils ſeroient doux comme l'agneau. Et qui de nous peut dire, qu'élevé dès l'enfance dans le ſein des mêmes erreurs, l'exemple de ſes peres, les loix de ſon pays n'auroient pas tenu ſa raiſon captive ſous le même joug ? Plaignez donc, ſans les condamner, ces eſclaves de l'habitude, ces victimes du préjugé. Cependant dites-moi s'ils ſont par-tout les mêmes, & quel mal avoient fait les Peuples de l'Eſpagnole & de Cuba ? Rien de plus doux, de plus tranquille, de plus innocent que ces Peuples.

Toute leur vie étoit une paisible enfance ; ils n'avoient pas même des fleches pour blesser les oiseaux de l'air. Les en a-t-on plus épargnés ? C'est là que j'ai vu des brigands, sans motifs, sans remords, massacrer les enfans, égorger les vieillards, se saisir des femmes enceintes, leur déchirer les flancs, en arracher le fruit. .... O Réligion sainte, voilà donc tes ministres ! O Dieu de la Nature, voilà donc tes vengeurs ! Enfermer un Peuple vivant dans les rochers où germe l'or, l'y faire périr de misere, de fatigue & d'épuisement, pour accumuler vos richesses, & pour engendrer sur la terre tous les vices, enfans du luxe, de l'orgueil, de l'oisiveté, ô Fernand, c'est la pénitence que vous imposez à ces Peuples ! Ecartez ce masque hypocrite, qui vous gêne sans nous tromper. Vous servez un Dieu ; mais ce Dieu, c'est l'impitoyable avarice. C'est elle qui, par votre bou-

che, outrage ici l'humanité, & veut rendre le ciel complice des fureurs qu'elle inspire, & des maux qu'elle fait. »

Fernand, qui, pendant ce discours, n'avoit cessé de frémir & de rouler sur l'Assemblée des yeux étincelans, se levoit pour répondre. Pizarre le retint. Mais Valverde parla, & prit le ton paisible d'un sage conciliateur. Cet homme, le plus noir, le plus dissimulé que l'Espagne eût produit, pour le malheur du Nouveau Monde, portoit dans son cœur tous les vices, mais il les couvoit sourdement ; & le masque de l'hypocrisie, qu'il ne quittoit jamais, en imposoit à tous les yeux.

» Barthelemi, dit-il, ne consultons ici que les intérêts de Dieu même : car l'homme n'est rien devant lui. Ces Peuples sont ses ennemis, & ses ennemis éternels, s'ils meurent dans l'idolâtrie ; vous ne le désavouerez pas. Comment donc celui qui demain sera l'objet de

ſa colere, peut-il être aujourd'hui l'objet de mon amour ? Qu'ils ſe faſſent Chrétiens ; la charité nous lie. Mais juſque-là Dieu les exclut du nombre de ſes enfans. C'eſt à ce titre d'ennemis des Gentils & des Infideles, & de Conquérans pour la Foi, que ce Monde nous appartient. Le Souverain Pontife en a fait le partage, & il l'a fait du plein pouvoir de celui de qui tout dépend (1). Mais quelles que ſoient les richeſſes que profanent les Indiens, quelque abus même qu'ils en faſſent, le droit d'en dépouiller les temples & les autels de leurs idoles, pour en faire un plus digne uſage, n'eſt pas ce qui doit nous toucher. Oublions ces fragiles biens ; ne penſons qu'au ſalut des ames.

---

(1) Les termes de la bulle : De noſtra mera liberalitate, & ex certa ſcientia, ac de apoſtolicæ poteſtatis plenitudine.... Auctoritate omnipotentis Dei, nobis in beato Petro conceſſa.... donamus, concedimus & aſſignamus.

Il s'agit de gagner, ou de laiſſer périr celles de tous ces malheureux. Voulez-vous les abandonner, ou les retirer de l'abîme ? Pour les ſauver, à Dieu ne plaiſe que je veuille que l'on préfere les moyens les plus violens. Dans les iſles peut-être on a été trop loin; on n'a pas aſſez modéré la premiere ferveur du zele; & s'il eſt un moyen plus doux de captiver les Indiens, qu'un eſclavage ſalutaire, comme vous je demande qu'on daigne l'eſſayer. Mais ſi l'on ſe voit obligé de faire à des eſprits rebelles une heureuſe néceſſité de ſubir le joug de la Foi, vaut-il mieux les abandonner, que d'employer à les réduire une utile & ſainte rigueur ? C'eſt ce que je ne puis penſer. Attendons que les circonſtances nous éclairent & nous décident, ſans renoncer au droit divin de commander & de contraindre, mais avec la ferme aſſurance de ne jamais en abuſer. Voilà, je crois, ce que le zele, d'accord avec l'huma-

nité, conseille à des héros chrétiens. »

L'Assemblée étoit satisfaite du parti modéré que proposoit Valverde. Mais Las-Casas ne vit en lui qu'un fourbe adroite & dangereux. » De toutes les superstitions, dit-il, la plus funeste au monde est celle qui fait voir à l'homme, dans ceux qui n'ont pas sa croyance, autant d'ennemis de son Dieu; car elle étouffe dans les cœurs tout sentiment d'humanité; & Valverde a raison: comment peut-on aimer l'éternel objet des vengeances & de la haine de son Dieu? De-là ce barbare mépris qu'on a conçu pour les Sauvages, & souvent cette joie atroce qu'on ressent à les opprimer. Ah! loin de nous cette pensée, que Dieu, tant que l'homme respire, puisse le haïr un moment. Ces Indiens sont comme vous l'ouvrage de ses mains; il aime son ouvrage, il les a faits pour être heureux. Toujours le même, il veut encore ce qu'il voulut en les créant; & infini dans sa puissance comme dans

ſa bonté, il a mille moyens qui nous ſont inconnus, d'attirer à lui ſes enfans.

» Le lien fraternel n'eſt donc jamais rompu ; la charité, l'égalité, le droit naturel & ſacré de la liberté, tout ſubſiſte ; & d'accord avec la Nature, la Foi, d'un bout du monde à l'autre, ne préſente aux yeux du Chrétien que des freres & des amis. Mais, dites-vous, ſi l'eſclavage eſt le ſeul moyen d'engager, de retenir les Indiens ſous le joug de la Foi !.... Juſte ciel ! l'eſclavage, la honte & le ſcandale de ſa Religion, eſt le ſeul moyen de l'étendre ! Ah ! c'eſt lui qui la déshonore, qui la rend odieuſe, & qui la détruiroit, ſi l'enfer pouvoit la détruire. Il fut cruel chez tous les Peuples ; il eſt atroce parmi nous. Vous le ſavez, vous avez vu le fils arraché à ſon pere, la femme à ſon époux, la mere à ſes enfans ; vous avez vu jeter dans le fond d'un vaiſſeau des troupeaux d'hommes en-

chaînés, y croupir entaſſés, conſumés par la faim; vous avez vu ceux qui ſortoient de cet exécrable tombeau, pâles, abattus de foibleſſe, auſſi-tôt condamnés aux travaux les plus accablans. Et c'eſt là, dit-on, le moyen de gagner les eſprits! En a-t-on tenté d'autre? a-t-on daigné les éclairer? a-t-on pris ſoin de les inſtruire? veut-on même qu'ils ſoient inſtruits? On veut qu'ils vivent & qu'ils meurent comme des animaux ſtupides. Pour les perſuader il eût fallu vivre avec eux, ſouffrir leur indocilité, l'apprivoiſer par la douceur, l'attirer par la confiance, & la vaincre par les bienfaits. C'eſt l'exemple qui prouve; & le plus digne apôtre de la Religion, c'eſt la vertu. Soyez bons, ſoyez juſtes; vous ſerez écoutés. Je connois bien ce nouveau Monde! Interrogez ceux dont le zele portoit le flambeau de la Foi dans ces régions déſolées, où l'on a commis tant de maux. Demandez-leur quel

doux empire a sur l'ame des Indiens la raison, l'équité, la vertu bienfaisante, la consolante vérité ? Demandez-leur s'il fut jamais de Peuple moins jaloux de ses opinions, plus empressé d'ouvrir les yeux à la lumiere, plus facile à persuader ? Mais au moment qu'on leur prêchoit un Dieu clément & débonnaire, ils voyoient arriver des ravisseurs perfides & d'infâmes dépréda-teurs, qui, au nom de ce même Dieu, les dépouilloient, les enchaînoient, leur faisoient souffrir mille outrages. Pouvoient-ils ne pas accuser de fourberie & d'imposture ceux qui leur annonçoient la douceur de sa loi ? Ce que je dis là, je l'ai vu, je l'ai vu : ce n'est pas devant moi qu'il faut calomnier ces Peuples.

» Mais fussent-ils opiniâtres & obstinés dans leurs erreurs, est-ce pour vous une raison de les réduire au rang des bêtes ? On espere adoucir pour eux les rigueurs de la servitude ! On l'a promis

cent fois ; a-t-on pu s'y résoudre ? J'ai vu Ferdinand s'attendrir ; j'ai vu Ximenès s'indigner ; j'ai vu Charles frémir des inhumanités dont je leur faisois la peinture. Ils y ont voulu remédier ; & avec toute leur puissance, ils l'ont voulu en vain. Quand le vautour de la tyrannie s'est saisi de sa proie, il faut qu'il la dévore, & rien ne peut l'en détacher. Non, mes amis, point de milieu : il faut renoncer au nom d'hommes, abjurer le nom de Chrétiens, ou nous interdire à jamais le droit de faire des esclaves. Cet avilissement honteux, où le plus fort tient le plus foible, est outrageant pour la Nature, révoltant pour l'humanité, mais abominable sur-tout aux yeux de la Religion. *Mon frere, tu es mon esclave*, est une absurdité dans la bouche d'un homme, un parjure & un blasphême dans la bouche d'un Chrétien.

» Et de quel titre s'autorise la fu-

reur d'opprimer ? *Conquérans pour la Foi !* La Foi ne nous demande que des cœurs librement soumis. Qu'a-t-elle de commun avec notre avarice, nos rapines, nos brigandages ? Le Dieu que nous servons est-il affamé d'or ? *Un Pontife a partagé l'Inde !* Mais l'Inde est-elle à lui ? mais avoit-il lui-même le droit qu'on s'arroge en son nom ? Il a pu confier ce Monde à qui prendroit soin de l'instruire, mais non pas le livrer en proie à qui voudroit le ravager. Le titre de sa concession est fait pour un Peuple d'Apôtres, non pour un Peuple de brigands.

» L'Inde n'est donc à vous que par droit de conquête ; & le droit de conquête, tyrannique en lui-même, ne peut être légitime que par le bonheur des vaincus. Oui, Pizarre, c'est la clémence, la bonté qui le justifient ; & l'usage de la victoire vous donne la renommée, ou d'un brigand par vos fureurs, ou d'un héros par vos bien-

faits. Ah ! croyez-moi, n'attendez pas le moment de l'ivreſſe & de l'emportement, pour mettre un frein à la victoire. Ce jour eſt, pour vous, conſacré à des réſolutions ſaintes. Tous ces guerriers, diſpoſés comme vous à écouter la voix de la Nature, ſuivront votre exemple à l'envi. Ils ſont jeunes, ſenſibles, & la corruption ne les a point gagnés encore ; j'en ai fait l'épreuve récente ; je crois même les voir touchés des malheurs que je vous ai peints. Je vous conjure, au nom de la Religion, au nom de la Patrie & de l'humanité, de faire avec eux le ſerment d'épargner les Peuples ſoumis, de reſpecter leurs biens, leur liberté, leur vie. C'eſt un lien ſacré dont vous aurez beſoin peut-être, pour vous épargner de grands crimes ; c'eſt du moins un gage de paix, qu'au nom des Indiens, leur ami, dirai-je leur pere, vous demande à genoux, & les larmes aux yeux. » A ces mots il ſe proſterna.

» Et

» Et moi, dit Fernand, je m'oppose à cet acte déshonorant. Tant de précaution marque pour nous trop peu d'estime. L'homme fidele à son devoir se répond assez de lui-même, & n'a pas besoin qu'on le gêne par les entraves du serment. »

» Pour garantir vos inrérêts, reprit modestement Las-Casas, le serment le plus redoutable vient d'être exigé par vous-même ; & pour le salut de ces Peuples, le serment vous paroît inutile & injurieux. »

Fernand se sentit confondu, & n'en devint que plus atroce. Il se répandit en injures contre le protecteur de l'Inde, l'accusa de trahir son Roi, sa Patrie & son Dieu lui-même, lui donna les noms odieux de délateur, de partisan du crime & de l'impiété. Pizarre, à qui cet homme violent & pervers étoit trop nécessaire encore, vit le moment qu'il le perdoit. Il commença par l'appaiser, & puis, s'adressant à Las-

Casas, lui dit d'un air respectueux, que son zele méritoit bien la gloire qu'il lui avoit acquise ; que ses conseils & ses maximes lui seroient à jamais présens ; qu'il les suivroit autant qu'il lui seroit possible ; mais qu'il croyoit que sa parole étoit un gage suffisant.

Le Solitaire consterné se retire avec Alonzo. » Vous voyez, dit-il, mon ami, qu'ici mon zele est inutile. Je vous l'avois bien dit. Cette épreuve m'éclaire ; n'en demandez pas davantage. Je crois connoître assez Pizarre ; il seroit juste & modéré, si chacun consentoit à l'être ; mais il veut réussir ; & son ambition fera céder aux circonstances sa droiture & son équité. Je ne vous propose point de renoncer à le suivre ; se seroit affoiblir le nombre & le parti des gens de bien. Mais moi, dont la présence est déja importune, & seroit bientôt odieuse, je n'ai plus désormais qu'à regagner ma solitude. Adieu. Si vous voyez tourner cette

conquête en brigandage, prenez conseil de votre cœur, il vous conduira toujours bien. »

Alonzo, déja mécontent de tout ce qui s'étoit passé, fut sur-tout indigné de voir qu'on se délivroit de Las-Casas; & lui-même il l'auroit suivi, si son honneur, trop engagé, ne l'avoit retenu. » Mon ami, lui dit-il, je reste, je vous obéis à mon tour; mais j'observerai la conduite & les intentions de Pizarre; j'éprouverai dans peu s'il tient ce qu'il vous a promis; & si j'ai le malheur d'être avec des brigands, soyez bien assuré que je n'y serai pas long-temps. »

CHAPITRE XIII.

BARTHELEMI fut remmené jusque au fleuve des Lézards. Il monte

une barque indienne, & la rapidité du fleuve l'éloigne bientôt de Crucès. Libre & seul avec ses Sauvages, il leur parloit, il jouissoit de leurs caresses naïves, il tâchoit de les consoler.

L'un d'eux lui dit : » Notre bon pere, tu nous aimes & tu nous plains. Nous savons tout ce que tu as fait pour soulager notre misere. Veux-tu porter la joie chez nos amis de la montagne ? Ils savent que nous t'avons vu : Capana, le chef de nos freres, donneroit dix ans de sa vie pour te posséder un moment. Viens le voir. Le sentier qui mene à sa retraite est rude, étroit, entrecoupé de torrens & de précipice ; mais, sur des tissus de liane, nous te porterons tour-à-tour. »

A ces mots, deux ruisseaux de larmes coulerent des yeux de Las-Casas ; & tant de courses d'un monde à l'autre, tant de peines & de travaux qu'il avoit essuyés pour eux, tout fut récompensé.

» Quoi, sur l'isthme ! quoi, près d'ici, des Indiens libres encore ! Ah ! du moins sont-ils bien cachés, demanda-t-il, & Davila ne peut-il pas les découvrir ? » leur asyle est sûr, lui dirent les Sauvages ; nous seuls en connoissons la route, & le silence est sur nos levres. Nous savons nous taire & mourir.

Las-Casas consent à les suivre. On laisse le canot dans un anse du fleuve ; & à travers d'épais buissons, on s'enfonce dans ces déserts.

Comme ils passoient un défilé entre deux hautes montagnes, un cri fit retentir les bois. Les Indiens pâlirent, leurs cheveux se dressèrent. C'étoit le cri du tigre ; ils l'avoient reconnu. Immobiles & en silence, ils écouterent ; le même cri se fait entendre de plus près. Alors, jugeant que le péril approche, & que le tigre vient sur eux, ils se rassemblent, ils se pressent autour de Las-Casas. » Laisse-nous t'entourer,

lui disent-ils, & ne crains rien, ne crains rien; il n'en prendra qu'un, & ce ne sera pas toi. » En effet, l'animal féroce, pour franchir le vallon, ne fait que trois élans, &, saisissant un Indien, l'emporte dans les bois, sans ralentir sa course (1). Le pieux Solitaire leve les mains au ciel, en poussant un cri lamentable, & tombe oppressé de douleur. Bientôt, reprenant ses esprits, & se trouvant au milieu de ses Indiens qui le rappelent à la vie : » Ah ! mes amis, qu'ai-je vu ? leur dit-il. — Allons, mon pere, prends courage, lui répondent ces malheureux, ce n'est rien. — Ce n'est rien, grand Dieu ! — Non, ce n'est rien que les tigres, en compa-

(1) On lit dans l'histoire générale des voyages, que dans la province de Vénézuéla les tigres sont si terribles, qu'il n'est pas rare de les voir entrer dans les cases des Indiens, saisir un homme, & l'emporter dans leur gueule aussi facilement qu'un chat emporte une souris.

raiſon des Eſpagnols. O race impie & féroce, quelle honte pour vous! s'écria Las-Caſas : vous réduiſez les Indiens à ne ſe plaindre pas des tigres! »

Enfin, de rochers en abîmes, ils approchent de la vallée. Elle étoit entourée d'un cercle de montagnes couvertes d'épaiſſes forêts, & qui, de tous côtés, ne préſentoient aux yeux qu'une maſſe énorme & profonde, ſans laiſſer ſoupçonner le vide que leur enceinte renfermoit.

A travers l'épaiſſeur des bois, on s'avance, on gravit, on franchit enfin les montagnes. Tout à coup, aux yeux de Las-Caſas, ſe découvre un riche vallon, dont la fertilité l'enchante. Au centre de la plaine s'élevoit un hameau, & au milieu du hameau la cabane du Cacique. Barthelemi, à cette vue, ſe ſent ému de joie & de pitié. » Pauvre Peuple, s'écria-t-il avec attendriſſement, faſſe le ciel que ton aſyle ſoit à jamais impénétrable! »

A l'approche des Indiens, leurs compagnons accoururent, impatiens d'apprendre ce qu'ils leur viennent annoncer. » Nous vous amenons notre pere, disent ceux-ci avec transport. Le voilà, c'est lui, c'est Las-Casas. » A ce nom, rien ne peut exprimer l'alégresse de ce Peuple reconnoissant. Leurs bras se disputent la gloire de l'enlever, de le porter en triomphe jusqu'au village, où le Cacique a déja su l'arrivée de Las-Casas.

Il s'avance au-devant de lui & lui tendant les bras : » Viens, lui dit-il, mon pere, viens consoler tes enfans de tous les maux qu'on leur a faits : en te voyant, ils les oublient. » Las-Casas jouissoit du bonheur le plus doux que puisse goûter sur la terre un cœur vertueux & sensible. O mes amis, leur disoit-il en les embrassant tour-à-tour, si vous m'aimez si tendrement, moi qui ne vous ai fait aucun bien ; quel n'eût pas été votre amour pour un Peu-

ple qui eût mis sa gloire à vous donner des arts utiles, de sages loix, de bonnes mœurs, & un culte agréable au Dieu de l'univers ! — Ah ! mon pere, dit le Cacique, nous aurions adoré ce Peuple généreux. Laissons les regrets inutiles. Le seul homme entre ces barbares, qui ait été juste & bienfaisant, nous le possédons. Je ne veux t'occuper que de notre joie. »

Il le mena dans sa cabane ; & quelle fut la surprise de Barthelemi, en y voyant sur un autel une statue de bois de cedre, où ses traits étoient ébauchés ! Le Cacique lui dit : » Regarde. C'est toi, mon pere, oui, c'est toi-même. Un de nos Indiens qui t'avoit vu, & qui t'avoit toujours présent, m'a fait ta ressemblance. Elle nous suit par-tout, c'est elle que nous invoquons dans toutes nos entreprises ; & depuis que nous la possédons, tout nous a réussi. »

Las-Casas, qui d'abord n'avoit pu se

défendre d'un mouvement de reconnoissance, se reprocha ce sentiment; & parlant au Cacique d'un air doux & sévere, » Renversez, dit-il, cette image; un simple mortel n'est pas digne de votre vénération. » A ces mots, il alloit saisir la statue, pour la briser. Le Cacique la défendit, comme il eût défendu ses enfans & sa femme. » Ah! lui dit-il, laisse-nous cette chere ombre de toi-même. Quand tu ne seras plus, elle rappelera à nos enfans, à nos neveux, le seul ami que nous ayions eu parmi nos cruels oppresseurs. »

Tout le Peuple s'assemble autour de la cabane, & demande à voir Las-Casas. Il se montre, & l'air retentit de ce cri d'alégresse: » Le voilà l'homme juste, l'homme bienfaisant, le voilà. Il nous aime, il nous plaint, il vient voir ses amis. Qu'il reste avec nous l'homme juste: nos cœurs & nos biens sont à lui. »

» O Dieu de la Nature! s'écria Las-

Casas, se pourroit-il que des cœurs si vrais, si doux, si simples, si sensibles, ne fussent pas innocens devant toi ! »

Cependant de jeunes chasseurs se sont répandus dans la plaine, les uns perçant les oiseaux de l'air de leurs fleches inévitables, les autres forçant à la course les chevreuils moins agiles qu'eux. La proie arrive en affluence; & le festin est préparé.

Assis à côté du Cacique, & au milieu de sa famille, Las-Casas s'instruit de leurs Loix, de leurs mœurs & de leur police. La Nature est leur guide & leur législateur. S'aimer, s'aider mutuellement, éviter de se nuire, honorer leurs parens, obéir à leur Roi; s'attacher à une compagne qui les soulage dans leurs travaux, & qui leur donne des enfans, sans que le soupçon même de l'infidélité trouble cette union paisible; cultiver en commun leurs champs, & s'en distribuer les fruits: telle étoit leur société.

UNIVERSIDAD DE GRANADA Hospital Real Biblioteca

Eh bien, dit Las-Casas, c'est la loi de mon Dieu, qu'il a gravée dans vos ames; vous le servez sans le connoître; & c'est sa voix qui vous conduit.

» Ton Dieu ! il est notre ennemi, dit le Cacique; il est le Dieu des Espagnols. — Le Dieu des Espagnols n'est point votre ennemi; il est le Dieu de la Nature entiere; & nous sommes tous ses enfans. — Ah ! s'il est vrai, dit le Cacique, nous cherchons un Dieu qui nous aime; celui de Las-Casas doit être juste & bon, & nous voulons bien l'adorer. Hâte-toi, fais-le nous connoître. » Alors se livrant à son zele, Las-Casas leur fit de son Dieu une peinture si sublime & si touchante, que le Cacique, se levant avec transport, s'écria : » Dieu de Las-Casas, reçois nos vœux ! » Et tout son Peuple répéta ces mots après lui.

Dans ce moment, le Cacique, regardant le Solitaire, crut voir sur son

visage un éclat tout divin : car la piété l'animoit ; il étoit rayonnant de joie. » Ecoute, lui dit-il ; ton Dieu ne se fait-il jamais voir aux hommes ? — Ils l'ont vu, répondit Las-Casas ; il a même daigné habiter parmi eux. — Sous quels traits ? — Sous les traits d'un homme. — Acheve. N'es-tu pas toi-même ce Dieu qui vient nous consoler ? — Moi ! — Si tu l'es, cesse de nous cacher ce que tant de vertu annonce. Parle. Nous allons t'adorer.

Barthelemi se confondit dans une humilité profonde, & rejeta loin cette erreur. Mais avant d'exposer des vérités sublimes à l'incrédulité de ces foibles esprits, il voulut savoir quel étoit leur culte. » Hélas ! dit le Cacique, nous adorions le tigre, comme le plus terrible de tous les animaux. Mais que ton Dieu ne soit point jaloux. C'étoit le culte de la crainte, & non pas celui de l'amour. — Allons, allons, dit Las-Casas, renverser cette horrible

idole. » Et les Indiens, animés du zele qu'il leur inſpiroit, couroient au temple ſur ſes pas.

CHAPITRE XIV.

D'UNE grotte profonde, voiſine de ce temple, Barthelemi crut entendre ſortir des gémiſſemens. » Qu'eſt-ce ? demanda-t-il. — Paſſons, dit le Cacique. Epargne à tes amis la honte de te montrer des malheureux. » Sans vouloir inſiſter, Barthelemi s'avance juſqu'à ce temple abominable, où l'on voyoit le Dieu tigre ſur un autel rougi de ſang. » Quel eſt le ſang, demanda-t-il encore, qu'on a verſé ſur cet autel ? — Celui des animaux, répondit le Cacique, & quelquefois.... Acheve. — Celui des Eſpagnols. — Des Eſpagnols ! Lorſqu'ils pénetrent juſqu'au

centre de ces forêts, il faut bien les tuer, ou les prendre vivans. Et que faire de ces captifs, à moins que de les immoler ? S'il s'en échappoit un seul, notre asyle seroit connu, & notre perte inévitable. Tu viens d'entendre la plainte d'un malheureux jeune homme qui nous fait compassion. Je ne puis me résoudre à le faire mourir. Cependant il faut bien qu'il meure ; car, s'il nous échappoit, il iroit nous trahir. »

Las-Casas demande à le voir ; & après avoir fait briser l'autel & l'idole du tigre, il retourne vers la prison où le jeune homme est enfermé.

Le captif, en voyant entrer ce Religieux vénérable, ne douta point que ce ne fût encore un nouveau martyr de la Foi, qu'on alloit immoler. » O mon pere, venez, dit-il, m'encourager par votre exemple ; venez apprendre à un jeune homme à se détacher de la vie, à mourir courageusement. »

Mais dès qu'il s'apperçut que le Solitaire étoit libre, qu'il commandoit aux Indiens de s'éloigner, & que ceux-ci lui obéissoient : » Ah ! reprit-il, que vois-je ? & quel est cet empire que vous exercez parmi eux ? êtes-vous un ange du ciel, descendu pour ma délivrance ? Parlez. Dites-moi qui vous êtes. Je sens revenir l'espérance dans ce cœur qu'elle abandonnoit. »

» Je suis Espagnol comme vous, lui dit le Solitaire ; mais, n'ayant jamais trempé dans les crimes de ma Patrie, je suis libre & chéri parmi les Indiens. — Hélas ! & moi, lui dit Gonsalve (c'étoit le nom du jeune homme,) qu'ai-je fait, que je n'aie dû faire, & dont j'aie pu me dispenser ? Je suis le fils de Davila, du Gouverneur de l'isthme : il m'avoit envoyé à la poursuite des Sauvages. Mes compagnons & moi, à travers les forêts, nous avons pénétré dans ce vallon ; les Indiens nous ont enveloppés, nous ont accablés

sous le nombre; les plus heureux des miens ont péri dans le combat, le reste a été pris, & sur l'autel du tigre je les ai vus tous immolés. Moi seul ils m'épargnent encore; soit que ma jeunesse ait touché ces inhumains, & que mes larmes leur inspirent quelque pitié; soit que leur cruauté m'ait voulu réserver pour un nouveau sacrifice; ils me laissent languir dans ce triste abandon, & dans l'attente de la mort, plus cruelle que la mort même. Hélas! pardonnez à mon âge un excès de foiblesse, dont je rougis en l'avouant. La vie m'est chere; il m'est affreux de la quitter à son aurore. Elle devoit avoir tant de charmes pour moi! Il m'eût été si doux de revoir ma Patrie! Et quand je pense que ces beaux jours, ces jours délicieux que j'y devois passer, sont évanouis pour jamais, je tombe dans le désespoir. Si du moins j'étois mort au milieu des combats, & par les mains d'un ennemi digne d'honorer mon cou-

rage ! Mais ici, mais sur les autels d'un Peuple stupide & féroce, me sentir tout vivant déchirer les entrailles, & voir, aux pieds du tigre, allumer mon bûcher ! Cette destinée est affreuse. Ah ! s'il se peut, délivrez-moi de ces mains inhumaines ; rendez-moi à mon pere. Il n'a que moi, je suis son unique espérance ; ces barbares l'en ont privé. »

» Mon ami, lui dit Las-Casas, que vous êtes loin encore d'être changé par le malheur ! Vous, fils de Davila, vous appelez barbares ces Peuples, dont lui-même il fait, depuis dix ans, le massacre le plus horrible ! Hélas ! combien de peres, privés par ses fureurs de leur seule & douce espérance, se sont vus égorgés eux-mêmes, en implorant à ses genoux la grace de leurs enfans ! Il a versé plus de flots de sang, que vous n'en avez de gouttes dans les veines ; & le Peuple enfermé dans ces forêts profondes, n'est que le malheureux

débris de ceux qu'il a exterminés. Vous voyez qu'il poursuit encore ce qui lui en est échappé. Ils sont perdus, s'il les découvre; & lui rendre son fils, vous l'avouerez vous-même, ce seroit risquer qu'un secret, d'où leur salut dépend, ne lui fût révélé. — Ah! gardez-vous, lui dit Gonsalve, de leur apprendre qui je suis. — Moi! dit Las-Casas, les tromper! leur cacher le péril de votre délivrance! Non; ce seroit leur tendre un piége. Si je parle pour vous, je dirai qui vous êtes; on saura ce que je demande, ce qu'on risque à me l'accorder. Ou mon silence, ou ma franchise; c'est à vous de choisir. — Choisir! De tous côtés je ne vois que la mort. Je m'abandonne à vous. — Reprenez donc courage. Mais tirez de l'état où vous êtes réduit, cette utile & grande leçon, que le droit de la force est un droit odieux; que si les Indiens l'exerçoient à leur tour, & se permettoient la vengeance, il n'est

point de supplice auquel ne dût s'attendre le fils du cruel Davila ; que l'état naturel de l'homme est la foiblesse ; qu'à votre place, il n'en est point qui ne fût timide & tremblant ; que l'orgueil, dans un être si voisin du malheur, est le comble de la démence ; & qu'exposé lui-même chaque jour à devenir un objet de pitié, il est aussi insensé que méchant, lorsqu'il ose être impitoyable. »

Las-Casas, de retour auprès de Capana : » Cacique, lui dit-il, n'es-tu pas soulagé, comme d'un joug triste & pénible, de ne plus adorer un être malfaisant, & de servir un Dieu clément & juste ? — Il est vrai, lui dit le Cacique, que nos cœurs, flétris par la crainte, semblent ranimés par l'amour. — Oui, mon ami, l'homme est fait pour aimer. La haine, la vengeance, toutes les passions cruelles sont pour lui un état de gêne, d'angoise & d'avilissement. Il se sent élever, il sent

qu'il se rapproche de l'être excellent qui l'a fait, à mesure qu'il est plus doux, plus magnanime. Etouffer son ressentiment & triompher de sa colere, opposer les bienfaits à l'injure qu'on a reçue, en accabler son ennemi; c'est un plaisir vraiment divin. — Je le conçois, dit le Cacique. — Non, tu ne peux le concevoir avant de l'avoir éprouvé. Mais il ne tient qu'à toi de jouir pleinement de ce plaisir pur & céleste. Fais venir ce jeune captif qui tremble & gémit dans tes chaînes, & dis-lui, en le délivrant : Fils du désolateur de l'isthme, fils du meurtrier de nos peres, de nos femmes, de nos enfans, fils de Davila, je pardonne à ton âge & à ta foiblesse. Vis, apprends d'un sauvage à imiter ton Dieu. — Le fils de Davila, s'écria le Cacique; quoi! c'est lui que je tiens captif! » A ces mots, ses yeux irrités s'enflammerent comme la foudre. » Oui, c'est le fils de Davila, reprit le Solitaire avec un air tranquille,

c'eſt lui que tu peux déchirer, dévorer même ſi tu veux. Mais écoute-moi. A peine ta vengeance ſera-t-elle aſſouvie, tu ſeras triſte, & tu diras, Le voilà égorgé; & ſon ſang répandu ne rend la vie à aucun des miens; ma fureur eſt donc inutile; j'ai fait périr le foible, peut-être l'innocent; & je ſuis coupable ſans fruit.... Sa vie eſt dans tes mains; choiſis de renoncer à mon Dieu ou à ta vengeance; & reprends le culte du tigre, ſi tu veux t'abreuver de ſang. »

» J'adore le Dieu de Las-Caſas, dit le Cacique. Mais toi-même, crois-tu qu'il me commande de laiſſer impunis tous les maux qu'un barbare nous fait depuis dix ans? — Oui, la loi de mon Dieu te preſcrit le pardon & l'amour de tes ennemis. — L'amour! — Ne ſont-ils pas ſes enfans comme toi? ne les aime-t-il pas lui-même? Et peux-tu adorer le pere, ſans aimer les enfans? Plains-les d'être coupables, & ſouhaite

qu'ils ceſſent d'être méchans ; mais ne ſois pas méchant comme eux, & mérite, par ta clémence, que ton Dieu en uſe envers toi. »

» Tu me confonds, mais tu me touches, dit le Cacique. Allons, qu'exiges-tu de moi ? Qu'au fils du cruel Davila je pardonne comme à mon frere ? J'y conſens. Qu'on l'amene ici. Je briſerai ſa chaîne, & je l'embraſſerai. Mais qu'en ferai-je, après lui avoir permis de vivre ? S'il s'échappe, il divulguera le ſecret de notre aſyle ; & tu auras perdu tes amis. — J'ai cette crainte comme toi, lui répondit le Solitaire ; & je ne veux, quant à préſent, qu'adoucir ſa captivité. »

Gonſalve attendoit avec impatience le retour de Las-Caſas. » Eh bien, lui dit-il en tremblant, qu'avez-vous obtenu ? — Qu'on vous laiſſe la vie. — Ah ! mon pere ! Et la liberté, l'ai-je perdue pour jamais ? — Je vous ai dit que le ſalut de ces malheureux Indiens

tient au secret de leur asyle. — Je le sais ; mais répondez-leur qu'il ne sera jamais trahi par moi. — Comment répondrois-je de vous ? dit le Solitaire. A votre âge on ne répond pas de soi-même. C'est à vous de gagner l'estime du Cacique, & d'obtenir, avec le temps, qu'il daigne se fier à vous. — Et lui avez-vous dit qui je suis ? demanda Gonsalve. — Oui, sans doute. — Je suis perdu. — Non, vous ne l'êtes pas. Je vais vous mener devant lui. »

» Jeune homme, lui dit le Cacique en le voyant, adores-tu le Dieu qu'adore Las-Casas ? — Oui, répond Davila. — Crois-tu que nous soyons enfans de ce Dieu, comme toi ? Je le crois. — Nous sommes donc freres ? Pourquoi venir tremper tes mains dans notre sang ? — J'obéissois. — A qui ? — Vous le savez assez. — Oui, je sais que tu es né du plus méchant des hommes, & du plus cruel envers nous. Mais Las-Casas me dit que son Dieu & le mien m'ordonne

m'ordonne de te pardonner. Je te pardonne. Viens, embrasse ton ami. » Le jeune homme, à ces mots, tombe aux pieds du Cacique. » Que fais-tu ? lui dit le Sauvage ; ne sommes-nous pas freres ? N'es-tu pas mon égal ? » Il dit ; & lui tendant la main, il le délivra de ses chaînes. Barthelemi, témoin de ce spectacle, avoit le cœur saisi de joie & d'attendrissement. » Davila, dit-il au jeune homme, voilà, voilà de vrais Chrétiens ! »

CHAPITRE XV.

GONSALVE fut, dès ce moment, parmi les Indiens, comme dans sa Patrie, & comme au sein de sa famille. On le gardoit, mais sans contrainte ; & la seule liberté qu'il n'eût pas, étoit celle de s'échapper. Las-Casas le voyoit

sans cesse. Il eût voulu lui faire aimer la vie heureuse & simple de ce Peuple sauvage ; mais le jeune homme ne l'écoutoit qu'en poussant de profonds soupirs. » Me voilà, disoit-il, instruit par le malheur, par vos leçons, par leur exemple ; qu'ils daignent se fier à moi, & me mettre en état de détromper mon pere, de le fléchir, de lui apprendre à les connoître, à les aimer. Ils m'ont déja laissé la vie ; je leur devrai la liberté. Ces bienfaits toucheront un pere. Il cédera aux larmes de son fils. »

A cet âge on ne sait pas feindre avec tant d'art & de noirceur, & Las-Casas ne doutoit pas que Gonsalve ne fût sincere ; mais il le connoissoit trop foible, pour oser compter sur sa foi. » Vous êtes sans doute à présent bien déterminé, lui dit-il, à ne pas trahir ce bon Peuple ; mais je prévois tout l'ascendant d'un pere ; & je ne répondrai jamais qu'il ne vienne à bout de

surprendre ou d'arracher votre secret. Ce que je vous dis là, je l'ai dit de même au Cacique. C'est lui que le péril regarde, c'est à lui de se consulter. »

» Je laisse, dit-il à Capana, ton captif dans l'affliction. Il soupire ardemment pour la liberté. Je t'ai fait voir tout le danger de le renvoyer à son pere ; mais je ne dois pas te dissimuler l'avantage de ce bien fait. Il peut arriver que son pere vous découvre ; & alors vous auriez pour appui ce jeune homme, à qui ta clémence auroit fait un devoir sacré de ne t'abandonner jamais. L'amour paternel a des droits sur les tyrans les plus farouches. C'est le dernier endroit sensible par où leur ame s'endurcit. Après cela, décide toi sur le parti que tu dois prendre : j'ignore comme toi quel seroit le plus sage, & tu sais aussi-bien que moi quel seroit le plus généreux.

» Pour moi, dépourvu des moyens de célébrer ici nos augustes mysteres,

d'y établir le ſacerdoce, & d'y perpétuer le culte des autels, je vais vous chercher des Paſteurs, & peut-être vous aſſurer un repos plus tranquille. Adieu. Je demande au ciel, & j'eſpere de vous revoir avant de deſcendre au tombeau. »

La déſolation du jeune Davila fut extrême, quand il apprit que Las-Caſas l'abandonnoit. Il alla ſe jeter aux pieds du Cacique. » Ah ! lui dit-il, pourquoi te défier d'un malheureux qui te doit tout ? La Nature m'a fait un cœur ſenſible comme à toi ; mais eût-elle mis à la place le cœur du tigre que tu adorois, tes vertus l'auroient attendri. Tu m'as appelé ton ami, tu m'as embraſſé comme un frere ; va, je ne l'oublierai jamais : je ne ſuis ingrat ni perfide. Il y va de ta vie & du ſalut de tes amis, que ton aſyle ſoit inconnu ; il le ſera par mon ſilence. J'en atteſte mon Dieu, ce Dieu qui eſt devenu le tien. »

» Oui, je te crois ſenſible & bon, dit

le Cacique ; mais tu es foible ; & l'homme foible eſt toujours à la veille d'être méchant. Comment braverois-tu l'autorité d'un pere ? tu n'as pas ſu braver la mort. — La mort m'a cauſé de l'effroi, je l'avoue, dit le jeune homme en ſe levant avec fierté ; mais ſi, pour éviter la mort, tu m'avois propoſé un crime, tu aurois vu lequel des deux m'auroit le plus épouvanté. Puiſque je n'ai pas ton eſtime, je ne te demande plus rien. Je renonce à la liberté ; je te diſpenſe même de me laiſſer la vie. » A ces mots, il ſe retira.

Le Cacique qui le ſuivoit des yeux, & qui le voyoit abattu de triſteſſe, ſentit lui-même, comme un poids dont ſon cœur étoit oppreſſé, la dureté de ſon refus. Il fit appeler Las-Caſas. » Emmene avec toi ce jeune homme, lui dit-il ; ſa douleur me peſe & me fatigue ; la préſence d'un malheureux eſt inſupportable pour moi. — As-tu bien réfléchi ? lui dit le Solitaire.

— Oui, je sais qu'un mot de sa bouche nous perd, mon Peuple & moi, nous livre à nos tyrans ; mais la pitié l'emporte sur la crainte. je ne veux plus le voir souffrir. »

Si l'on a vu des enfans vertueux aux funérailles de leur pere, d'un pere tendre & bien-aimé, c'est l'image de la douleur des Indiens, au départ de Las-Casas. Le Cacique & son Peuple, le visage abattu, les yeux baissés & pleins de larmes, l'accompagnerent en silence jusqu'au bord de la forêt. Là, il fallut se séparer.

Témoin de leurs tristes adieux, Gonsalve renfermoit sa joie. Le Cacique, ôtant son collier, le jeta au cou du jeune homme, l'embrassa, & lui dit : » Sois toujours notre ami ; & si jamais tu étois pressé par nos tyrans de leur découvrir où nous sommes, regarde ce collier, souviens-toi de Las-Casas, & demande à ton cœur si tu dois nous trahir. »

Les deux Espagnols, sur la foi de leurs guides, s'en allant à travers les bois, se retraçoient les mœurs & le naturel des Sauvages. Vint un moment où Las-Casas, regardant le jeune Davila : » Vous voyez, lui dit-il, si, comme on le prétend, ils sont indignes du nom d'hommes, & s'il est mal-aisé d'en faire des Chrétiens. L'homme n'est indocile que pour ce qui répugne au sentiment de la bonté. Il ne se refuse jamais aux vérités qui le consolent, qui le soulagent dans ses peines, & qui lui font chérir ces deux présens du ciel, la vie & la société. Que ces vérités passent sa foible intelligence, pourvu qu'elles touchent son cœur, il en sera persuadé; il croit tout ce qu'il aime à croire. Toute la Nature à ses yeux est un mystere assurément; eh bien, voit-on qu'en jouissant de ses bienfaits il lui reproche l'obscurité de ses moyens? Il en sera de même de la Religion; plus elle sera d'heureux,

moins elle trouvera d'incrédules. »

» Mais, reprit Gonsalve, peut-on dissimuler ce qu'elle a d'affligeant, ce qu'elle a d'effrayant pour l'homme? —Elle n'a rien que d'attrayant, d'encourageant pour la vertu, de consolant pour l'innocence, lui répondit le Solitaire; & je n'en veux pas davantage pour la faire adorer par-tout. De bonnes loix gênent le vice, épouvantent le crime, affligent les méchans; & l'on aime de bonnes loix, parce qu'il dépend de chacun d'en recueillir les fruits & d'être heureux par elles. On aimera de même une Religion qui, comme ces loix salutaires, est favorable aux gens de bien, rigoureuse aux méchans, & indulgente aux foibles. Mais en la professant dans cette pureté, on ne peut opprimer personne; on ne s'abreuve point de sang; on est obligé d'être humain, juste, patient, secourable, & sur-tout désintéressé; de joindre l'exemple au précepte, d'instruire par

ſes bonnes œuvres, & de prouver par ſes vertus. L'orgueil & la cupidité ne peuvent ſe forcer à ces ménagemens; le droit du glaive eſt plus commode; & avec d'odieux prétextes, dont les paſſions s'autoriſent, on ſe permet la violence, la rapine, & le brigandage juſqu'aux excès les plus crians....» Le Solitaire, à ces mots, s'apperçut que le fils de Davila baiſſoit les yeux, & que la rougeur de la honte ſe répandoit ſur ſon viſage. » Pardonne, lui dit-il, jeune homme. Je t'afflige. C'eſt le ciel qui te l'a donné, ce pere rigoureux. Tout injuſte qu'il eſt, ne ceſſe jamais de l'aimer, de le reſpecter, de le plaindre. Seulement ne l'imite pas. »

On arrive à Crucès. Les Indiens s'éloignent; Barthelemi & Gonſalve, au moment de ſe ſéparer, s'embraſſent tendrement. » Adieu. Tu vas revoir ton pere, dit le Solitaire au jeune homme; ſouviens-toi du Cacique,

daigne penser à moi. Je n'entendrai point tes paroles; mais Dieu sera présent; & ton cœur lui a juré d'être fidele aux Indiens. »

Gonsalve retourne à Panama; & Las-Casas descend le fleuve jusqu'à la côte orientale, où un navire le reçoit, & va le porter au rivage que baigne l'Ozama, en épanchant son onde dans le sein du vaste Océan.

CHAPITRE XVI.

DON Pedre Davila pleuroit l'héritier de son nom avec les larmes de l'orgueil, de la rage & du désespoir. En le voyant, il se livra à tous les transports de la joie. » Le ciel, lui dit-il, ô mon fils! le ciel te rend aux vœux d'un pere. Mais tous ces braves Castillans qui t'accompagnoient, que sont-

ils devenus ? — Ils sont morts, répondit Gonsalve. Les Indiens poursuivis nous ont enfin résisté, & nous avons succombé sous le nombre. Ils me tenoient captif ; ils ont su qui j'étois ; & leur Chef m'a laissé la vie, & m'a rendu la liberté. O mon pere ! si vous m'aimez, qu'un procédé si généreux vous touche & vous désarme.... » Le tyran ne l'écoutoit pas. Interdit, indigné de voir qu'après le vaste & long carnage qu'il avoit fait des Indiens, ils se défendissent encore, il ne cherchoit que le moyen d'achever leur ruine, sans être sensible au bienfait qui seul auroit dû le toucher. » Oui, dit-il, je reconnoîtrai ce qu'ont fait pour toi les Sauvages. Dis-moi où tu les a laissés, & où s'est passé le combat. »

» Il seroit mal-aisé de retrouver mes traces dans ces déserts, lui répondit Gonsalve, & je me suis laissé conduire, sans savoir moi-même où j'allois, d'où je venois.... »

» J'entends, reprit le pere en observant son trouble ; ils t'ont fait promettre sans doute de ne pas m'indiquer leur marche & leur retraite ; & tu te crois lié par tes sermens ? »

» Si j'avois promis, je tiendrois parole, dit le jeune homme ; & je leur dois assez pour ne pas les trahir. »

» Des nœuds plus sacrés vous engagent à votre Dieu, à votre Roi, à votre Patrie, à moi-même, insista le tyran. Vous avez vu tomber sous les coups des Sauvages la moitié des miens ; voulez-vous qu'ils en exterminent le reste ? En vous laissant la vie, ont-ils brisé leurs arcs ? ont-ils promis de ne plus tremper leurs traits dans ce venin mortel qu'ils ont inventé, les perfides ? Obéissez à votre pere, & demain soyez prêt à nous servir de guide ; car je veux marcher sur leurs pas. »

Gonsalve, réduit au choix, ou de trahir les Sauvages, ou de tromper son pere, ou de refuser d'obéir, prit le parti

parti de la franchise, & déclara que de sa vie il ne contribueroit au mal qu'on feroit à ses bienfaiteurs. Davila devint furieux, mais son fils, avec modestie, soutint sa résolution; & le reproche & la menace n'ayant pu l'ébranler, on eut recours à l'artifice.

Fernand de Luques fut choisi pour ce ministere odieux. Il alla trouver le jeune homme. » Davila, lui dit-il d'un ton affectueux & d'un air pénétré, vous ferez mourir votre pere. Il vous aime; j'ai vu couler pour vous ses larmes paternelles; & vous ne lui êtes rendu que pour l'accabler de douleur. — Ah! répondit le jeune homme, qu'il me demande ma vie, & non pas une trahison. — Si c'étoit une trahison, seroit-ce moi, dit le perfide, qui vous presseroit d'obéir? Le sort des Indiens me touche autant que vous. Mais, en irritant votre pere, vous les perdez; & c'est sur eux que sa colere tombera. Il est mortel-

ment bleſſé de votre réſiſtance. Mon fils me mépriſe & me hait, dit-il ; plus attaché à ce Peuple barbare qu'à ſon Prince, qu'à moi, & qu'à ſon Dieu lui-même, il ne connoît plus qu'un devoir, celui de la rebellion ; il n'oſe ſe fier à ma reconnoiſſance, & il me croit moins généreux qu'un miſérable Indien. Non, Davila, ce n'étoit pas ainſi qu'il falloit ſervir les Sauvages. Touché de leur humanité, & plus ſenſible encore à votre confiance, je ſais que votre pere ſe fût laiſſé fléchir. Mais ſi, par eux, il a perdu l'eſtime & l'amour de ſon fils, peut-il leur pardonner jamais ? »

» Non, il n'a rien perdu de ſes droits ſur mon cœur, reprit Gonſalve : mon reſpect, mon amour pour lui ſont les mêmes. Qu'il daigne ne me demander rien que d'innocent & de juſte, il eſt bien sûr d'être obéi. Mais que veut-il de moi ? & pourquoi s'obſtiner à me

rendre ingrat & perfide? S'il veut poursuivre encore ce Peuple malheureux, ce n'eſt pas à moi d'éclairer ces recherches impitoyables; & s'il conſent à l'épargner, il n'a pas beſoin de ſavoir en quels lieux il reſpire en paix. Pour prix du ſalut de ſon fils, les Sauvages ne lui demandent que de vivre éloignés de lui, & inconnus, s'il eſt poſſible. L'oubli ſera pour eux le plus grand de tous les bienfaits. »

» Vous ne penſez donc pas, lui dit Fernand, que répandus dans les forêts, on ne peut les inſtruire; qu'ils vivent ſans culte & ſans loix? — Ils ſont Chrétiens, dit le jeune homme. Qu'on leur laiſſe adorer, dans leur ſimplicité, un Dieu qu'ils ſervent mieux que nous. — Ils ſont Chrétiens! Ah! s'il eſt vrai, reprit le fourbe, doutez-vous qu'on n'uſe envers eux d'indulgence & de ménagement? Repoſez-vous ſur moi du ſoin du ſalut de nos freres. Je les

protégerai, je les porterai dans mon sein. — Eh bien, protégez-les, en obtenant qu'on les oublie. Ils ne demandent rien de plus. »

» Ah! Gonsalve, vous voulez donc être chargé d'un parricide! Ils sortiront de leurs forêts; ils nous dresseront des embûches; votre pere, que sa valeur expose, y tombera: ce sera vous qui l'aurez livré en leurs mains. La fleche empoisonnée qui percera son cœur, ce sera vous qui l'aurez lancée. »

A ces mots, Gonsalve frémit. Mais, se rappelant Las-Casas: » M'auroit-il conseillé un crime? dit-il en lui-même. Ah! je sens que la Nature est d'accord avec lui. Cessez de me tenter, reprit-il, en parlant au fourbe. La voix intime de mon cœur s'éleve contre vos reproches, & me parle plus haut que vous. »

Fernand, interdit & confus de l'inutilité de son odieuse entremise, dit à Davila que son fils étoit tombé dans

l'endurciſſement ; qu'il falloit qu'on l'eût perverti ; & que tant d'obſtination étoit au deſſus de ſon âge.

Dès ce moment Gonſalve, odieux à ſon pere, pleuroit nuit & jour ſon malheur.

» Va-t-en, fils indigne de moi, lui dit ce pere inexorable, après une nouvelle épreuve, va-t-en ; fuis loin de moi. Je ne veux plus ſouffrir tes outrages, ni ta préſence. Malheur à ceux qui de mon fils, d'un fils obéiſſant, reſpectueux, fidele, ont fait un rebelle obſtiné. »

» Ah ! mon pere, dit le jeune homme en tombant à ſes pieds, tout baigné de ſes larmes, eſt-il poſſible que le refus d'être ingrat, perfide & parjure, m'attire un ſi dur traitement ? Qu'exigez-vous de moi ? Quelle haîne obſtinée portez-vous à ces malheureux ? Ah ! ſi vous aviez vu leur Roi briſer ma chaîne, m'embraſſer, m'appeler ſon

ami, ſon frere, me demander avec douceur quel mal ils nous ont fait, & pourquoi l'on oublie qu'ils ſont des hommes comme nous; vous-même, oui, vous-même, mon pere, vous me feriez un crime de l'infidélité dont vous me faites une loi. Il m'eſt affreux de vous déplaire; mais il me ſeroit, je l'avoue, plus affreux de vous obéir. Ne me réduiſez point à ces extrémités. Ayez pitié d'un fils que votre haîne accable, & qui même, en vous irritant, ſe croit digne de votre amour. — Non, je n'ai plus de fils, & tu n'as plus de pere. Délivre-moi d'un traître que je ne puis ſouffrir. »

Gonſalve, abattu, conſterné, ſortit du palais de ſon pere, & lui fit demander quel lieu il lui marquoit pour ſon exil. » Les forêts, les cavernes qui recelent ſans doute les lâches qu'il m'a préférés, » répondit le pere inflexible.

Le jeune homme reprit le chemin de Crucès ; & en s'en allant, à travers le vaſte ſilence des bois, il pleuroit ; mais il ſe diſoit à lui-même, » Je déſobéis à mon pere, je l'afflige & l'irrite au point qu'il m'éloigne à jamais de lui, & je ne ſens dans ma douleur aucune atteinte de remords ; au lieu qu'en lui obéiſſant & en pourſuivant les Sauvages, mon cœur en étoit dévoré. Il eſt donc des devoirs plus ſaints que la ſoumiſſion aux volontés d'un pere ! Notre premiere qualité, ſans doute, eſt celle d'homme ; notre premier devoir eſt d'être humain. »

L'abandon où il étoit réduit, la douleur où il étoit plongé, l'imprudence & la bonne foi de ſon âge ne lui permirent pas de voir le piége qu'on lui avoit tendu. Les Sauvages, qui dans ce lieu même l'avoient vu avec Las-Caſas, ne ſe défioient pas de lui : il leur avoua ſon malheur, ſans en diſſimuler la cauſe.

» Eh bien, lui dirent-ils, pourquoi, si tu ne veux que vivre en paix & sans reproche, ne pas retourner au vallon ? Une cabane, une douce compagne, notre amitié, ton innocence feront tes biens. Suis-nous : le Cacique aura soin de te faire oublier l'injustice d'un mauvais pere. » Il suivit ce conseil funeste. Mais lorsqu'il eut percé l'obscurité des bois, & qu'en revoyant le vallon, son cœur soulagé commençoit à sentir renaître la joie, quels furent son étonnement & sa douleur, de se voir tout à coup entouré d'Espagnols qui lui ordonnoient, au nom du Vice-Roi son pere, de retourner avec eux à Crucès ! A la vue des Espagnols, deux Indiens, qu'il avoit pris pour guides, se sauverent dans le vallon, & y répandirent l'alarme. Dès ce moment plus de sûreté pour le Cacique & pour son Peuple ; leur asyle étoit découvert.

Le malheureux jeune homme, ra-

mené à Crucès, prenoit la terre & le ciel à témoin de son innocence. Il apprit qu'un navire alloit faire voile pour l'Isle Espagnole. Il fit demander à son pere qu'il lui fût permis d'y passer, pour lui épargner, disoit-il, le spectacle de sa douleur. Le pere y consentit, soit pour se délivrer d'un témoin dont la vue l'accuseroit sans cesse, soit pour lui laisser exhaler dans cet exil volontaire l'amertume de ses regrets. » Ah! dit Gonsalve en quittant ce rivage, je ne reverrai plus mon pere. Il m'a surpris; il m'a rendu parjure & traître aux yeux de mes amis. Non, je ne le reverrai plus. »

Il arrive à l'Isle Espagnole; il demande où est Las-Casas, il va se jeter dans son sein, & lui dit son malheur, qu'il appele son crime, avec tous les regrets d'un cœur coupable & consterné.

» Mon ami, lui dit Las-Casas après

l'avoir entendu, vous avez fait une imprudence; mais votre cœur est innocent. Ce doit être un supplice affreux pour un fils honnête & sensible, de voir les maux que fait son pere; vous n'en serez plus le témoin. Désormais rendu à vous-même, c'est en Espagne qu'il faut aller vous offrir à votre Patrie, &, si elle a besoin de votre sang, le verser pour elle, sans crime, contre de justes ennemis. Sollicitez votre départ; & attendez ici que le Roi y consente. »

Gonsalve, après avoir épanché sa douleur au sein du pieux Solitaire, sentit son courage renaître, & il resta auprès de son ami, en attendant que le Monarque lui eût permis de quitter ces bords.

CHAPITRE XVII.

CEPENDANT Pizarre avoit mis à la voile ; & déjà loin du rivage de l'isthme, il s'avançoit vers l'équateur. A travers les écueils d'une mer inconnue encore, sa course étoit pénible & lente ; la disette le menaçoit ; & il fallut bientôt risquer l'abord de ces côtes sauvages (1) ; mais il trouva par-tout des hommes aguerris. Dès qu'un village est attaqué, ses voisins accourent en foule, & se présentent au combat. Le feu des armes les disperse ; mais leur courage les rassemble. On en fait tous les jours un nouveau

(1) On a donné à cette plage le nom de Pueblo quemado, Peuple brûlé.

carnage ; & tous les jours ces malheureux, dans l'espérance de venger leurs amis, reviennent périr avec eux. Le fer des Espagnols s'émousse, leurs bras se lassent d'égorger.

Un vieux Cacique, autrefois renommé par sa valeur & sa prudence, mais alors accablé par les travaux & les années, étoit couché au fond d'un antre, & n'attendoit plus que la mort. Les cris de rage, de douleur & d'effroi, retentirent jusqu'à lui. Il vit revenir ses deux fils couverts de sang & de poussiere, & qui, s'arrachant les cheveux, lui dirent, » C'en est fait, mon pere, c'en est fait; nous sommes perdus. —Eh quoi ! dit le vieillard en soulevant sa tête, sont-ils en si grand nombre, ou sont-ils immortels ? Est-ce la race de ces géans (1) qui, du temps de nos

(1) Voyez Garcil. liv. 9, chap. 9.

peres, étoient descendus sur ces bords? — Non, lui répondit l'un de ses fils; ils sont en petit nombre, & semblables à nous, à la réserve d'un poil épais qui leur couvre à demi la face; mais sans doute ce sont des Dieux, car les éclairs les environnent, le tonnerre part de leurs mains; nos amis écrasés nous ont couverts de leur sang; en voilà les marques fumantes. »

» Je veux demain les voir de près: portez-moi, dit le vieux Cacique, sur cette roche escarpée, d'où j'observerai le combat. »

Les Indiens, dès le point du jour, se rassemblerent dans la plaine. Les Castillans les attendoient. Pizarre en parcouroit les rangs avec un air grave & tranquille; sous lui commandoit Aléon, plus superbe & plus menaçant; Molina étoit à la tête des jeunes Espagnols qu'il avoit amenés. Ses yeux étoient baissés, son visage étoit abattu, non

de crainte, mais de pitié : on croyoit entendre l'humanité gémir au fond du cœur de ce jeune homme.

Un cri formé de mille cris fut le signal des Indiens ; & à l'instant une nuée de fleches obscurcit l'air sur la tête des Castillans. Mais de ces fleches égarées, presque aucune, en tombant, ne porta son atteinte. Pizarre se laisse approcher, & fait sur eux un feu terrible, dont tous les coups sont meurtriers : ceux du canon font des vides affreux dans la masse profonde des bataillons sauvages. Trois fois elle en est ébranlée, mais la présence du vieux Cacique soutient le courage des siens. Ils s'affermissent, ils s'avancent, & se déployant sur les ailes, ils vont envelopper le petit nombre des Castillans. Pizarre fond sur eux avec son escadron rapide ; & ces flots épais d'Indiens sont entr'ouverts & dissipés. Leur suite ne présente plus que le pitoyable spectacle

d'un massacre d'hommes épars, qui, désarmés & supplians, tendent la gorge au coup mortel. Les bois & les montagnes servirent de réfuge à tout ce qui put s'échapper.

Le vieillard, du haut du rocher, contemple ce désastre d'un œil pensif & morne. Il a vu le plus jeune de ses fils brisé comme un roseau par la foudre des Castillans. Son cœur paternel en a été meurtri; mais l'impression de ce malheur domestique est effacée par le sentiment plus profond de la calamité publique. Il fait rassembler autour de lui ses Indiens, & il leur dit: » Enfans du tigre & du lion, il faut avouer que ces brigands nous surpassent dans l'art de nuire. Ce feu meurtrier, ces tonnerres, ces animaux rapides qui combattent sous l'homme, tout cela est prodigieux. Mais revenez de l'étonnement que vous causent ces nouveautés. L'avantage du lieu & du nombre est

à vous; profitez-en. Qui vous presse d'aller vous jeter en foule au-devant de vos ennemis ? Pourquoi leur disputer la plaine ? Est-elle couverte de moissons ? Ne voyez-vous pas la famine, avec ses dents aiguës & ses ongles tranchans, qui se traîne vers eux ? Elle va les saisir, sucer tout le sang de leurs veines, & les laisser étendus sur le sable, exténués & défaillans. Tenez-vous en défense, mais dans l'étroit vallon qui serpente entre ces collines. Là, s'ils viennent vous attaquer, nous verrons quel usage ils feront de ces foudres & de ces animaux qui combattent pour eux.

Le sage conseil du vieillard fut exécuté la nuit même; & quand le jour vint éclairer ces bords, les Espagnols, épouvantés du silence & de la solitude qui régnoient au loin dans la plaine, n'y trouverent plus d'ennemis que la faim, le plus cruel de tous.

Pizarre à peine eut découvert la trace des Indiens, il résolut de les poursuivre. Les Indiens s'y attendoient. Dans tous les détours du vallon, le vieillard les avoit postés par intervalle & en petit nombre. » Vous êtes assurés, dit-il, d'échapper à vos ennemis ; & les fatiguer, c'est les vaincre. Protégés contre leurs tonnerres par les angles de ces collines, vous les attendrez au détour. Là, je vous demande, non pas de tenir ferme devant eux, mais de lancer de près votre premiere fleche, & de fuir jusqu'au poste qui vous succédera, & qui les attend au détour. Je me tiendrai au dernier défilé ; & vous vous rallierez à moi. » Tel fut l'ordre qu'il établit.

Dès que la tête des Castillans se montre au premier détroit du vallon, il part une volée de fleches ; & l'arc à peine est détendu, les Indiens sont dissipés. On les poursuit, & on ren-

contre une nouvelle troupe qui se dissipe encore, après avoir lancé ses traits.

Pizarre, frémissant de voir que l'ennemi & la victoire lui échappent à chaque instant, part avec la rapidité de l'éclair, & commande à son escadron de le suivre. Le vieillard avoit tout prévu. Les Indiens, dès qu'ils entendent la terre retentir sous les pas des chevaux, gagnent les deux bords du vallon ; & l'escadron, après une course inutile, est assailli de traits lancés comme par d'invisibles mains.

Les Castillans s'irritent de voir couler leur sang, moins furieux encore de leurs blessures que de celles de leurs coursiers. Celui de Pizarre, à travers sa criniere épaisse & flottante, a senti le coup pénétrer. Impatient du trait qui lui est resté dans la plaie, il agite ses crins sanglans ; il se dresse, il écume, il bondit de douleur. Pizarre, en arrachant le trait, est renversé sur la

pouſſiere. Mais d'un cri menaçant, dont les forêts retentiſſent, il étonne & rend immobile le courſier tremblant à ſa voix. En ſe relevant, il commande à la moitié des ſiens de mettre pied à terre, de gravir l'épée à la main, ſur la pente des deux collines, & d'en chaſſer les Indiens. On lui obéit, on les attaque; & ſoudain ils ſont diſperſés.

On les pourſuivoit; & Pizarre recommandoit ſur-tout qu'on en prît un vivant, pour ſavoir de lui en quel lieu on trouveroit des ſubſiſtances; car ces Peuples avoient caché leurs moiſſons, leur unique bien.

Ceux des jeunes Sauvages qui portoient le vieillard, après une aſſez longue courſe, hors d'haleine, accablés par ce peſant fardeau, virent bientôt qu'ils alloient être pris. Le vieillard leur dit: » Laiſſez-moi. Sans me ſauver, vous vous perdriez vous-mê-

mes. Laiſſez-moi. Je n'ai que quelques jours à vivre. Ce n'eſt pas la peine de priver vos enfans de leurs peres, & vos femmes de leurs époux. Si mon fils demande pourquoi vous m'avez abandonné, répondez-lui que je l'ai voulu.

» Tu as raiſon, lui dirent-ils. Tu fus toujours le plus ſage des hommes. » A ces mots, l'ayant dépoſé au pied d'un arbre, ils l'embraſſerent en pleurant, en ſe ſauverent dans les bois.

Les Eſpagnols arrivent; le vieillard les regarde ſans étonnement ni frayeur. Ils lui demandent où eſt la retraite des Indiens? Il montre les bois. Ils lui demandent où eſt le toit qu'il habite? Il montre le ciel. Ils lui propoſent de le porter dans ſa demeure; & d'un coup d'œil fier & moqueur, il fait ſigne que c'eſt la terre.

Pour l'obliger à rompre ce ſilence obſtiné, d'abord ils employerent les

careſſes perfides ; il n'en fut point ému. Ils eurent recours aux menaces ; il n'en fut point épouvanté. Leur impatience à la fin ſe change en fureur. Ils dreſſent aux yeux du vieillard tout l'appareil de ſon ſupplice. Il y jete un œil de mépris. » Les inſenſés, diſoit-il avec un ſourire amer & dédaigneux, ils penſent rendre la mort effrayante pour la vieilleſſe ! Ils prétendent imaginer un plus grand mal que de vieillir ! » Les Caſtillans, outrés de ſes inſultes, l'attacherent à un poteau, & allumerent à l'entour un feu lent, pour le conſumer.

Le vieillard, dès qu'il ſent les atteintes du feu, s'arme d'un courage invincible ; ſon viſage, où ſe peint la fierté d'une ame libre, devient auguſte & radieux ; & il commence ſon chant de mort.

» Quand je vins au monde, dit-il, la douleur ſe ſaiſit de moi ; & je pleurois, car j'étois enfant. J'avois beau

voir que tout souffroit, que tout mouroit autour de moi, j'aurois voulu, moi seul, ne pas souffrir ; j'aurois voulu ne pas mourir ; & comme un enfant que j'étois je me livrois à l'impatience. Je devins homme ; & la douleur me dit : Luttons ensemble. Si tu es le plus fort, je céderai ; mais si tu te laisses abattre, je te déchirerai, je planerai sur toi, & je battrai des ailes, comme le vautour sur sa proie. S'il est ainsi, dis-je à mon tour, il faut lutter ensemble ; & nous nous prîmes corps à corps. Il y a soixante ans que ce combat dure, & je suis debout, & je n'ai pas versé une larme. J'ai vu mes amis tomber sous vos coups, & dans mon cœur j'ai étouffé la plainte. J'ai vu mon fils écrasé à mes yeux, & mes yeux paternels ne se sont point mouillés. Que me veut encore la douleur ? Ne sait-elle pas qui je suis ? La voilà qui, pour m'ébranler, rassemble enfin toutes ses for-

ces ; & moi, je l'insulte, & je ris de lui voir hâter mon trépas, qui me délivre à jamais d'elle. Viendra-t-elle encore agiter ma cendre ? La cendre des morts est impalpable à la douleur. Et vous, lâches, vous, qu'elle emploie à m'éprouver, vous vivrez ; vous serez sa proie à votre tour. Vous venez pour nous dépouiller ; vous vous arracherez nos misérables dépouilles. Vos mains, trempées dans le sang indien, se laveront dans votre sang ; & vos ossemens & les nôtres, confusément épars dans nos champs désolés, feront la paix, reposeront ensemble, & mêleront leur poussiere, comme des ossemens amis. En attendant, brûlez, déchirez, tourmentez ce corps, que je vous abandonne ; dévorez ce que la vieillesse n'en a pas consumé. Voyez-vous ces oiseaux voraces qui planent sur nos têtes ? Vous leur dérobez un repas ; mais vous leur engraissez une autre

proie. Ils vous laiſſent encore aujourd'hui vous repaître ; mais demain ce ſera leur tour. »

Ainſi chantoit le vieillard ; & plus la douleur redoubloit, plus il redoubloit ſes inſultes. Un Eſpagnol (c'étoit Moralès) ne put ſoutenir plus longtemps les invectives du Sauvage. Il ſaiſit l'arc qu'on lui avoit laiſſé, le tendit, & perça le vieillard d'une fleche. L'Indien qui ſe ſentit mortellement bleſſé, regarda Moralès d'un œil fier & tranquille : Ah ! jeune homme, dit-il, jeune homme, tu perds, par ton impatience, une belle occaſion d'apprendre à ſouffrir ! » Il expira ; & les Eſpagnols conſternés paſſerent la nuit dans les bois, ſans pouvoir retrouver leur route. Ce ne fut qu'au lever du jour & au bruit du ſignal que fit donner Pizarre, qu'ils ſe rallierent à lui. Mais on s'apperçut que la vengeance du ciel avoit choiſi ſa victime. Moralès, perdu dans les bois, ne reparut jamais.

TABLE

TABLE

Des Chapitres du premier Volume.

PRÉFACE, Page 3

CHAPITRE PREMIER. Etat des choſes dans le Royaume des Incas. Fête du Soleil à l'équinoxe d'Automne. Lever du Soleil le jour de ſa fête. Hymne au Soleil. 33

CHAPITRE II. Le même jour, fête de la Naiſſance. Ataliba, Roi de Quito, reçoit les enfans nouveaux nés ſous la tutelle des Loix. 41

CHAPITRE III. Adoration du Soleil à ſon midi. Préſentation de trois Vierges conſacrées au Soleil. Cora, l'une des trois, ſe dévoue à regret. Sacrifice au Soleil. Feſtin donné au Peuple après le Sacrifice. 56

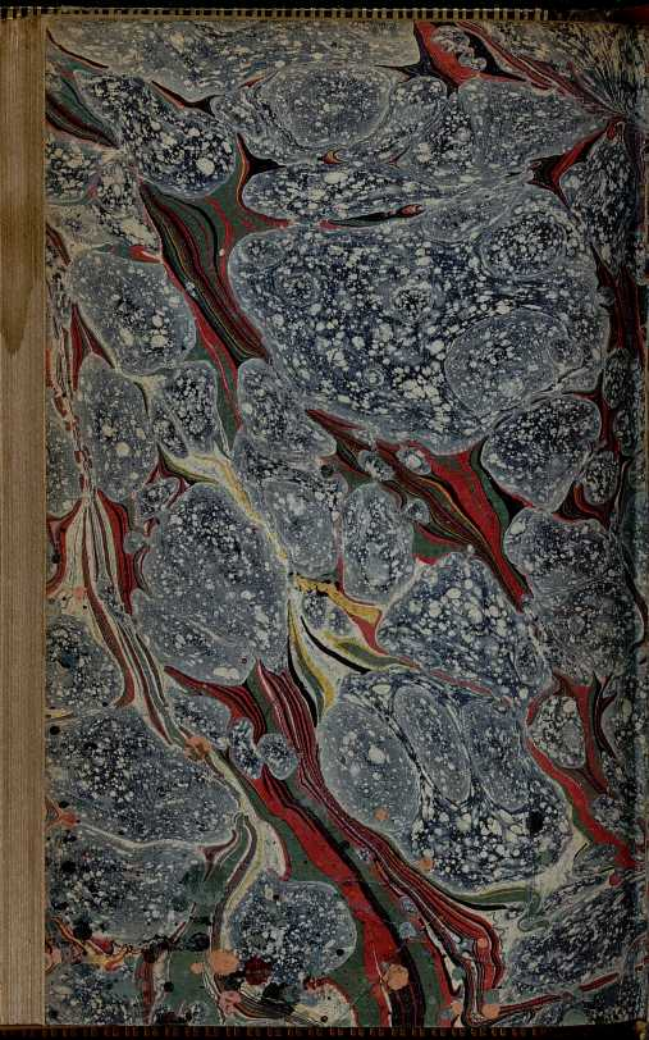
CHAPITRE IV. Jeux célébrés après le Festin. 64
CHAPITRE V. Coucher du Soleil. Présages funestes. Arrivée des Mexicains, neveux de Montezume, qui viennent demander un asyle à l'Inca. 72
CHAPITRE VI. Orozimbo, l'un des Caciques Mexicains, raconte à l'Inca les malheurs de sa Patrie. 81
CHAPITRES VII, VIII, IX, X. Suite de ce récit. 93, 103, 117, 128
CHAPITRE. XI. Les Espagnols étendent leurs ravages vers le midi de l'Amérique. Caractere de Pizarre, & son entreprise. Cent jeunes Castillans partent de l'Isle Espagnole, pour s'aller joindre à lui. Alonzo de Molina est à leur tête. Il emmene avec lui Barthelemi de Las-Casas. Leur voyage, leur arrivée à Panama. 144
CHAPITRE XII. Conseil tenu avant le départ de Pizarre. Las-Casas y défend

les droits de la Nature & la cause des Indiens. 160

CHAPITRE XIII. En retournant à l'Isle Espagnole, Las-Casas va voir les Sauvages réfugiés dans les montagnes de l'Isthme. 183

CHAPITRES XIV, XV, XVI. Suite de ce voyage. 194, 205, 214.

CHAPITRE XVII. Pizarre part du Port de Panama. Il aborde à la côte appelée *Pueblo quemado*. Guerre avec les Sauvages. Chant de mort d'un vieillard Indien que les Espagnols font brûler. 227

Fin de la Table du Tome I.

UNIVERSIDAD DE GRANADA
Hospital Real
Biblioteca